THÉATRE

DE

VOLTAIRE,

Augmenté de deux Pieces selon l'Edition de Londres

TOME NEUVIEME.



FLORENCE

CHEZ V. PETRIGNANI, ET COMP.

1821.

LE

DÉPOSITAIRE

COMÉDIE

En cinq Actes et en Vers, jouée à la campagne en 1767.

PERSONNAGES.

NINON, femme de trente-cinq à quarante ans, très-bien mise; grand caractère du haut comique.

GOURVILLE l'aîné, grand nigaud, habillé de noir, mal boutonné, une mauvaise perruque de travers, l'air très-gauche.

GOURVILLE le jeune, Petit-Maître du bon ton.

M. GARANT, Marguillier, en manteau noir, large rabat, large perruque, pesant ses paroles, et l'air recueilli.

L'Avocat PLACET, en rabat et en robe, l'air empesé, et déclamant tout.

M. AGNANT, bon Bourgeois, buveur, et non pas ivrogne de Comédie.

Madame AGNANT, habillée et coiffée à l'antique Bourgeoise acariâtre.

LISETTE,) Valets de Comédie dans l'ancien
PICARD,) goût.

La Scene est chez Mademoiselle Ninon l'Enclos, au Marais.

LE DÉPOSITAIRE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NINON, GOURVILLE le jeune.

Le jeune GOURVILLE

Ainsi, belle Ninon, votre philosophie
Pardonne à mes défauts, et souffre ma folie.
De ce jeune étourdi vous daignez prendre soin.
Vous êtes tolérante, et j'en ai grand besoin.

NINON.

J'aime assez, cher Gourville à former la jeunesse.
Le fils de mon ami vivement m'intéresse.
Je touche à mon hiver, et c'est mon passe-tems
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printems.
N'étant plus bonne à rien, désormais pour moi-même,
Je suis pour le conseil: voilà tout ce que j'aime;
Mais la sévérité ne me va point du tout.
Hélas! on sait assez que ce n'est point mon goût.

L'indulgence à jamais doit être mon partage ;
J'en eus un peu besoin, quand j'étais à votre âge
Eh bien ! vous aimez donc cette petite Agnant ?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'est une aimable enfant.
Sa mère quelquefois dans la maison l'amène.
J'ai l'oeil bon ; j'ai prévu de loin votre fredaine ;
Mais est-ce un simple goût, une inclination ?

Le jeune GOURVILLE.

Du moins, pour le présent, c'est une passion.
Un certain Avocat pour mari se propose :
Mais auprès de la fille il a perdu sa cause.

NINON.

Je crois que mieux que lui vous avez su plaider.

Le jeune GOURVILLE.

Je suis assez heureux pour la persuader.

NINON.

Sans doute, vous flattez le père et la mère,
Et jusqu'à l'Avocat ; c'est le grand art de plaire.

Le jeune GOURVILLE.

J'y mets, comme je puis, tous mes petits talens.
Le père aime le vin.

NINON.

C'est un vice du tems ;
La mode en passera. Ces buveurs me déplaisent ;
Leur gaieté m'assourdit, leurs vains discours me pesent.
J'aime peu leurs chansons, et je hais leur fracas ;
La bonne compagnie en fait très-peu de cas.

Le jeune GOURVILLE.

La mère Agnant est brusque, emportée et revêche
Sotte, un oisin bridé devenu pigriêche.
Bonne diablesse au fond.

NINON.

Oui, voilà, trait pour trait,
De nos très-sots voisins le fidele portrait.
Mais on doit se plier à souffrir tout le monde;
Les plats et lourds bourgeois dont cette ville abonde;
Les grands airs de la Cour, les faux airs de Paris,
Nos étourdis Seigneurs, nos pincés beaux-esprits:
C'est un mal nécessaire et que souvent j'essuie.
Pour ne pas trop déplaire, il faut bien qu'on s'ennuie.

Le jeune GOURVILLE.

Mais Sophie est charmante et ne m'ennuiera pas.

NINON.

Ah! je vous avouerai qu'elle est pleine d'appas.
Aimez-là, quittez-la, mon amitié tranquille
A vos goûts, quels qu'ils soient: sera toujours facile.
A la droite raison dans le reste soumis,
Changez de voluptés, ne changez point d'amis;
Soyez homme d'honneur, d'esprit et de courage,
Et livrez-vous sans crainte aux erreurs du bel âge.
Quoi qu'en disent l'Astrée, et Clélie, et Cyrus,
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus;
L'amour n'exige point de raison, de mérite. (1)

(1) Ce sont les propres paroles de Ninon, dans le pétit livre de l'Abbé de Châteauneuf.

J'ai vu des sots qu'on prend, des gens de bien qu'on quitte.
Je fus (et tout Paris l'a souvent publié)
Infidele en amour, fidele en amitié.
Je vous chéris, Gourville, et pour toute ma vie.
Votre père n'eut pas de plus constante amie,
Dans des tems malheureux il arrangea mon bien;
Je dois tout à ses soins : sans lui je n'aurais rien.
Vous savez à quel point j'avais sa confiance :
C'est un plaisir pour moi que la reconnaissance;
Elle occupe le coeur : je n'ai point de parens :
Et votre frère et vous me tenez lieu d'enfans.

Le jeune GOURVILLE.

Votre exemple m'instruit, votre bonté m'accable.
Ninon dans tous les tems fut un homme estimable.

NINON.

Parlons donc, je vous prie, un peu solidement.
Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant?

Le jeune GOURVILLE.

Pas trop.

NINON.

Voici le tems où de votre fortune
Le noeud très-délicat, l'intringue peu commune,
Grace à Monsieur Garant, pourra se débrouiller.

Le jeune GOURVILLE.

Ce bon Monsieur Garant me fait toujours bâiller.
Il est si compassé, si grave, si sévère!
Je rougis devant lui d'être fils de mon père.
Il me fait trop sentir que, par un sort fâcheux,
Il manque à mon baptême un paragraphe ou deux.

NINON.

On omit, il est vrai, le mot de légitime.
Gourville, votre père, eut la publique estime.
Il eut mille vertus; mais il eut, entre nous,
Pour les beaux noeuds d'hymen de merveilleux dégoûts.
La rigueur de la loi (peut-être un peu trop sage)
A votre frère, à vous, ravit tout héritage.
Vous ne possédez rien; mais ce Monsieur Garant,
Son banquier autrefois, et son correspondant,
Pour deux cent mille francs étant son légataire,
N'en est, vous le savez, que le dépositaire.
Il fera son devoir, il l'a dit devant moi;
L'honneur est plus puissant, plus sacré que la loi.

Le jeune GOURVILLE.

Je voudrais que l'honneur fût un peu plus honnête.
Cet homme de sermons me rompt toujours la tête:
Directeur d'hôpitaux, Sindic et Marguillier
Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.
Il prétend que je suis une tête légère,
Un jeune dissolu, sans moeurs, sans caractère,
Jouant, courant le bal, les filles, les buveurs.
Oui, je suis débauché; mais parbleu! j'ai des moeurs.
Je ne dois rien, je suis fidele à mes promesses:
Je n'ai jamais trompé, pas même mes maîtresses;
Je bois sans m'enivrer; j'ai tout payé comptant;
Je ne vais point jouer quand je n'ai point d'argent.
Tout Marguillier qu'il est, ma foi je le defie
De mener dans Paris une meilleure vie.

NINON.

Il est un tems pour tout.

Le jeune GOURVILLE.

Monsieur mon frère aîné,
Je l'avoue, a l'esprit tout autrement tourné.
Il est sage et profond, sa conduite est austère;
Il lit les vieux auteurs et ne les entend guere:
Il méprise le monde. Eh bien! qu'il soit un jour,
Pour prix de ses vertus, marguillier à son tour;
Et que monsieur Garant, qui dans tout le gouverne,
Lui donne plus qu'à moi. Ce qui seul me concerne,
C'est le plaisir; l'argent, voyez-vous, ne m'est rien.
Je suis assez content d'un honnête entretien.
L'avarice est un monstre; et pourvu que je puisse
Supplanter l'avocat, mon sort est propice.

NINON.

Tout réussit aux gens qui sont doux et joyeux.
Pour monsieur votre aîné, c'est un fou sérieux:
Un précepteur maudit, maîtrisant sa jeunesse,
Chargea d'un joug pesant sa docile faiblesse,
De sombres visions tourmenta son esprit,
Et l'âge a conservé ce que l'enfance y mit.
Il s'est fait à lui-même un bien triste esclavage.
Malheur à tout esprit qui veut être trop sage!
J'ai bonne opinion (je vous l'ai déja dit)
D'un jeune écervelé, quand il a de l'esprit.
Mais un jeune pédant, fût-il très-estimable,
Déviendra, s'il persisiste, un être insupportable.
Je ris, lorsque je vois que votre frère a fait
L'extravagant dessein d'être un homme parfait.

Le jeune GOURVILLE.

Un pédant chez Ninon est un plaisant prodige!

NINON.

Le parti qu'il a pris n'est pas ce qui m'afflige.
J'aime les gens de bien, mais non pas les cagots,
Et je crains les fripons qui gouvernent les sots.

Le jeune GOURVILLE.

Voilà le marguillier.

SCENE II.

NINON, le jeune GOURVILLE, Monsieur GARANT en manteau noir, grand rabat, gants blancs, large perruque.

Monsieur GARANT.

Je me suis fait attendre.
Le tems, vous le savez, est difficile à prendre.
Mes emplois sont bien lourds.

NINON.

Je le sais.

Monsieur GARANT.

Bien pesans.

NINON.

C'est ajouter beaucoup.

Monsieur GARANT.

Sans mes soins vigilans,
Sans mon activité...

NINON.

Fort bien.

Monsieur GARANT.

Sans ma prudence,
Sans mon crédit...

NINON.

Encor !

Monsieur GARANT.

L'oeuvre aurait pu, je pense,
Souffrir un grand déchet; mais j'ai tout réparé.

Le jeune GOURVILLE.

Ah ! tout Paris en parle, et vous en sait bon gré.

Monsieur GARANT.

Les pauvres sont d'ailleurs si pauvres ! leurs souffrances
Me percent tant le coeur, que de leurs doléances
Je m'afflige toujours.

NINON.

Il faut les secourir ;
C'est un devoir sacré.

Monsieur GARANT.

Leurs maux me font souffrir.

Le jeune GOURVILLE.

Vous régissez si bien leur petite finance,
Que les pauvres bientôt seront dans l'opulence.

NINON

Çà Monsieur l'aumônier, vous savez que céans
Il est ainsi qu'ailleurs, de jeunes indigens;
Ils sont recomandés à vos nobles largesses.
Vous n'avez pas sans doute, oublié vos promesses?

Monsieur GARANT.

Vous savez que mon coeur est toujours pénétré
Des extrêmes bontés dont je fus honoré
Par ce parfait ami, ce cher monsieur Gourville,
Si bon pour ses amis, — qui fut toujours utile
A tous ceux qu'il aima, — qui fut si bon pour moi,

Si généreux! — je sais tout ce que je lui doi.
L'honneur, la probité, l'équité, la justice,
Ordonnent qu'un ami sans réserve accomplisse
Ce qu'un ami voulait.

NINON.

Ah! que c'est parler bien!

Le jeune GOURVILLE.

Il est fort éloquent.

Monsieur GARANT.

Que dites-vous là?

Le jeune GOURVILLE.

Rien.

NINON, *le contrefait*,

Je me flatte, je crois, je suis persuadée,
Je me sens convaincue, et sur-tout j'ai l'idée
Que vous rendrez bientôt les deux cent mille francs
A votre ami si cher, en mains de ses enfans.

Monsieur GARANT.

Madame, il faut payer ses dettes légitimes;
Et les moindres délais, en ce cas, sont des crimes;
L'honneur, la probité, le sens et la raison,
Demandent qu'on s'applique avec attention
A remplir ses devoirs, à ne nuire à personne,
A voir quand, et comment, à qui, pourquoi l'on donne,
A bien considérer si le droit est lésé,
Si tout est bien en ordre.

NINON.

Eh! rien n'est plus aisé...
Des deux cent mille francs n'êtes-vous pas le maître?

Monsieur GARANT.

Oh ! oui. Son testament le fait assez connaître.
Je les dois recevoir en louis trébuchans.

NINON.

Eh bien ! à chacun d'eux donnez cent mille francs.

Le jeune GOURVILLE.

Le compte est clair et net.

Monsieur GARANT.

Oui : cette arithmétique
Est parfaite en son genre, et n'a point de réplique;
Egales portions.

NINON.

Par cette égalité,
Vous assurez la paix de leur société.

Monsieur GARANT.

Soyez sûre que l'un n'aura pas plus que l'autre.
Quand j'aurai tout réglé.

NINON.

Quelle idée est la vôtre ?
Tout est réglé, Monsieur..

Monsieur GARANT.

Il faudra mûrement
Consulter sur ce cas quelque Avocat savant,
Quelque bon Procureur, quelque habile Notaire,
Qui puisse prévenir toute facheuse affaire.
Il faut fermer la bouche aux malins héritiers
Qui pourraient méchamment répéter les deniers.

Le jeune GOURVILLE.

Mon père n'en a point.

Monsieur GARANT.

Hélas ! dès qu'on enterre
Un vieillard un peu riche, il sort de dessous terre

Mille collatéraux qu'on ne connaissait pas.
Voyez que de chagrins, de peines, d'embarras,
Si jamais il fallait que par quelque artifice
J'éludasse les loix de la sainte justice !
L'honneur, vous le savez, qui doit conduire tout...

NINON.

Le véritable honneur est très-fort de mon goût;
Mais il faut écarter ces craintes ridicules.
Il est de certains cas où j'ai peu de scrupules.

Monsieur GARANT.

J'en suis persuadé, Madame, je le crois;
C'est mon opinion.. mais la rigueur des loix!
De ces collatéraux les plaintes, les murmures,
Et les prétentions avec les procédures . . .

NINON.

Ayez des procédés; je réponds du succès.

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'est point là du tout une affaire à procès.

Monsieur GARANT.

Vous ne connaissez pas, Madame, les affaires,
Leurs détours, leurs dangers, les loix et leurs mistères.

NINON.

Toujours cent mots pour un. Moi, je vais à l'instant
Répondre à vos discours en un mot comme en cent.
Mon cher petit Gourville, allez dire à Lisette
Qu'elle m'apporte ici cette grande cassette.
Elle sait ce que c'est

Le jeune GOURVILLE.

J'y cours.

SCENE III.

NINON, M. GARANT.

M. GARANT.

Avec chagrin
Je vois que ce jeune homme a pris un mauvais train,
De mauvais sentimens... une allure mauvaise.
Je crains que s'il était un jour trop à son aise...
Il ne se confirmât dans le mal...

NINON.

Mais vraiment
Vous me touchez le coeur par un soin si prudent.

M. GARANT.

Il est fort libertin : une trop grande aisance...
Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulence...
Donne aux vices du coeur trop de facilité.

NINON

On ne peut parler mieux; mais trop de pauvreté
Dans des dangers plus grands peut plonger la jeunesse:
Je ne voudrais pour lui pauvreté ni richesse,
Point d'excès; mais son bien lui doit appartenir.

M. GARANT.

D'accord, c'est à cela que je veux parvenir.

NINON.

Et son frère?

M. GARANT.

Ah ! pour lui ce sont d'autres affaires,
Vous avez des bontés qu'il ne mérite guères.

NINON.

Comment donc ?...

M. GARANT.

Vous avez acheté sous son nom.
Quand son père vivait, votre propre maison.

NINON.

Oui...

M. GARANT.

Vous avez mal fait.

NINON.

C'était un avantage
Que son père lui fit.

M. GARANT.

Mais cela n'est pas sage:
Nous y remedierons; je vous en parlerai:
J'ai d'honnêtes desseins que je vous confierai...
Vous êtes belle encore.

NINON.

Ah !

M. GARANT.

Vous savez, le monde...

NINON.

Ah ! monsieur !

M. GARANT.

Vous avez la science profonde
Des secretes façons dont on peut se pousser,
Etre considéré, s'intriguer, s'avancer;
Vous êtes éclairée, avisée, et discrete.

NINON.

Et sur-tout patiente.

SCENE IV.

NINON, M. GARANT, LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE, UN LAQUAIS.

LISETTE.

Ah! la lourde cassette!
Comment voulez-vous donc que j'apporte cela?
Picard la traîne à peine.

NINON.

Allons, vite, ouvrons-la.

LISETTE.

C'est un vrai coffre-fort.

NINON.

C'est le très faible reste
De l'argent qu'autrefois dans un péril funeste
Etant contraint de fuir Gourville me laissa;
Long-tems à son retour dans ce coffre il puisa;
Le compte est de sa main. Allez tous deux sur l'heure
Donner à ses enfans le peu qu'il en demeure:
Ce sera pour chacun, je crois, deux mille écus.
Par un partage égal il faut qu'ils soient reçus.
Pour leurs menus plaisirs ils en feront usage,
Attendant que monsieur fasse un plus grand partage.

(*on remporte le coffre.*)

LISETTE.

J'y cours : je sais compter.

Le jeune GOURVILLE.

L'adorable Ninon !

NINON, *à M. Garant*

Pour remplir son devoir il faut peu de façon ;
Vous le voyez, monsieur.

Monsieur GARANT.

Cela n'est pas de l'ordre :
Dans l'exacte égerité, la Justice y peut mordre.
Cette caisse au défunt appartint autrefois,
Et les collatéraux réclameront leurs droits :
Il faut pour préalabe en faire un inventaire.
Je suis exécuteur qu'on dit testamentaire.

Le jeune GOURVILLE.

Eh bien ! exécutez les généreux desseins
D'un ami qui remit sa fortune en vos mains.

Monsieur GARANT.

Allez, j'en suis chargé ; n'en soyez point en peine.

NINON.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine
Les deux cent mille francs en contrats bien dressés.
Et quand remplirez-vous ces devoirs presssés ?

Monsieur GARANT.

Bientôt. L'oeuvre m'attend et les pauvres gémissent.
Lorsque je suis absent, tous les secours languissent.
Adieu...

(*Il fait deux pas et revient.*)

Vous devriez employer prudemment.
Ces quatre mille écus donnés légérement.

NINON.

Eh ! fi donc !

Monsieur GARANT, *revenant encore, la tirant à l'écart.*

La débauche, hélas ! de toute espèce.
A la perdition conduira sa jeunesse.
Il dissipera tout ; je vous en avertis.

Le jeune GOURVILLE.

Hem ! que dit-il de moi ?

Monsieur GARANT.

Pour votre bien, mon fils,
Avec discrétion je m'explique à Madame. —
(Bas à Ninon.)
Il est très inconstant.

NINON.

Ah ! cela perce l'ame.

Monsieur GARANT.

Il a déja séduit notre voisine Agnant ;
Cela fera du bruit.

NINON.

Ah ! mon dieu, le méchant!
Courtiser une fille ! ô ciel ! est-il possible !

Monsieur GARANT.

C'est comme je le dis,

NINON.

Quel crime irrémissible !

Monsieur GARANT, *à Ninon.*

Un mot dans votre oreille.

Le jeune GOURVILLE.

Il lui parle tout bas,
C'est mauvais signe...

NINON, *à M. Garant qui sort.*
Allez, je ne l'oublierai pas.

SCENE V.

NINON, le jeune GOURVILLE.

Le jeune GOURVILLE.

Que vous disait-il donc?

NINON.

Il voulait, ce me semble,
Par pure probité, nous mettre mal ensemble.

Le jeune GOURVILLE.

Entre nous, je commence à penser à la fin,
Que cet original est un maître Gouin.

NINON.

Vous pouvez, croyez-moi, le penser sans scrupule,
On peut être à la fois fripon et ridicule.
Avec son verbiage et ses fades propos,
Ce fat dans le quartier séduit les idiots.
Sous un amas confus de paroles oiseuses,
Il pense déguiser ses trames ténébreuses.
J'aime fort la vertu; mais pour les gens sensés,
Quiconque en parle trop n'en eut jamais assez.
Plus il veut se cacher, plus on lit dans son ame;
Et que ceci soit dit et pour homme et pour femme.
Enfin, je ne veux point, un zele imprudent,
Garantir la vertu de ce monsieur Garant.

Le jeune GOURVILLE.

Ma foi, ni moi non plus.

SCENE VI.

NINON, LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE.

NINON.

Eh bien ! chère Lisette,
Ma petite ambassade a-t-elle été bien faite ?
Son frère a-t-il de vous reçu son contingent.

LISETTE.

Oui, madame, à la fin il a reçu l'argent.

NINON.

Est-il bien satisfait ?

LISETTE.

Point du tout, je vous jure.

NINON.

Comment ?

LISETTE.

Oh ! les savans sont d'étrange nature.
Quel étonnant jeune homme, et qu'il est triste et sec !
Vous l'eussiez vu courbé sur un vieux livre grec ;
Un bonnet sale et gras qui cachait sa figure,
De l'encre au bout des doigts, composaient sa parure ;
Dans un tas de papiers il était enterré,
Il se parlait tout bas comme un homme égaré ;
De lui dire deux mots je me suis hasardée ;
Madame, il ne m'a pas seulement regardée.
(*en élevant la voix.*)
« J'apporte de l'argent, monsieur, qui vous est dû ;
» Monsieur, c'est de l'argent ». Il n'a rien répondu.

Il a continué de feuilleter, d'écrire.
J'ai fait avec Picard du grand éclat de rire:
Ce bruit l'a réveillé. « Voilà deux mille écus,
« Monsieur, que ma maîtresse avait pour vous réçus »
Hem! qui? quoi? m'a-t-il dit; allez chez les Notaires;
Je n'ai jamais, ma bonne, entendu les affaires.
Je ne me mêle point de ces pauvretés-là
« Monsieur, ils sont à vous, prenez-les, les voilà »
Il a repris soudain papier, plume, écritoire.
Picard l'interrompant a demandé pour boire.
Pourquoi boire? a-t-il dit; fi! rien n'est si vilain
Que de s'accontumer à boire si matin!
Enfin, il a compris ce qu'il devait entendre:
Voilà les sacs, dit-il, et vous pouvez y prendre.
Tout ce qu'il vous plaira pour la commission:
Nous avons pris madame, avec discrétion.
Il n'a pas un moment daigné tourner la tête,
Pour voir de nos cinq doigts la modestie honnête
Et nous sommes partis avec étonnement,
Sans recevoir pour vous le moindre compliment.
Avez-vous vu jamais un mortel plus bizarre?

NINON.

Il en faut convenir, son caractère est rare
La nature a conçu des desseins différens,
Alors que son caprice a formé ces enfans.
Un contraste parfait est dans leurs caractères;
Et le jour et la nuit ne sont pas plus contraires.

Le jeune GOURVILLE.

Je l'aime cependant du meilleur de mon coeur.

LISETTE.

Moi, de tout mon pouvoir je l'aime aussi, monsieur;
J'ai toujours remarqué, sans trop oser le dire,
Que vous aimez assez les gens qui vous font rire.

NINON.

Je ne ris point de lui. Lisette, je le plains:
Il a le coeur très bon, je le sais; mais je crains
Que cette aversion des plaisirs et du monde,
Des usages; des moeurs l'ignorance profonde,
Ce goût pour la retraite, et cette austerité
Ne produisent bientôt quelque calamité.
Pour ce monsieur Garant sa pleine confiance
Alarme ma tendresse, accroît ma défiance:
Souvent un esprit gauche en sa simplicité,
Croyant faire le bien, fait le mal par bonté.

Le jeune GOURVILLE.

Oh! je vais de ce pas laver sa tête aînée;
De sa sotte raison la mienne est étonnée:
Je lui parlerai net, et je veux à la fin,
Pour le débarbouiller, en faire un libertin.

NINON.

Puissez-vous tous les deux être plus raisonnables!
Mais le monde aime mieux des erreurs agréables,
Et d'un esprit trop vif la piquante gaieté,
Qu'un précoce Caton, de sagesse hébété,
Occupé tristement de mystiques systêmes,
Inutile aux humains; et dupe des sots mêmes.

Le jeune GOURVILLE.

Il faut vous avouer qa'avec discrétion
Dans mes amours nouveaux je me sers de son nom,

Afin que si la mère a jamais connaissance
Des mystères secrets de notre intelligence,
Aux mots de sinderese et de componction,
La lettre lui paraisse une exhortation,
Un essai de morale envoyé par mon frére.
Nous écrivons tous deux d'un même caractère,
En un mot, sous son nom j'écris tous mes billets.
En son nom, prudemment, les messages sont faits;
C'est un fort grand plaisir que ce petit mystère.

NINON.

Il est un peu scabreux, et je crains cette mère.
Prenez bien garde, au moins; vous vous y méprendrez :
Vos discours de vertu seront peu mesurés;
Tout sera reconnu.

Le jeune GOURVILLE.

Le tour est assez drôle.

NINON.

Mais c'est du loup berger que vous jouez le rôle.

Le jeune GOURVILLE.

D'ailleurs, je suis très bien déja dans la maison:
A la mère toujours je dis qu'elle a raison;
Je bois avec le père : et chante avec la fille;
Je deviens nécessaire à toute la famille.
Vous ne me blâmez pas ?

NINON.

Pour ce dernier point, non.

LISETTE.

Ma foi, les jennes gens ont souvent bien du bon.

ACTE II.

SCENE PREMIERE

GOURVILLE l'aîné *tenant un livre;* Le jeune GOURVILLE. *Tous deux arrivent et continuent la conversation: l'aîné est vêtu de noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné.*

Le jeune GOURVILLE.

N'ES-TU donc pas honteux, en effet, à ton âge,
De vouloir devenir un grave personnage?
Tu forces ton instinct par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la stupidité.
Qui peut donc contre toi t'inspirer tant de haine?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Que dirais-tu d'un fou, qui des pieds et des mains
Se plairait d'écraser les fleurs de ses jardins,
De peur d'en savourer le parfum délectable?
Le ciel a formé l'homme animal sociable.
Pourquoi nous fuir, pourquoi se refuser à tout?
Etre sans amitié, sans plaisirs, et sans goût;
C'est être un homme mort. Oh! la plaisante gloire
Que de gâter son vin de crainte de trop boire!
Comme te voilà fait! le teint jaune et l'oeil creux!
Penses-tu plaire au ciel en te rendant hideux?

Au monde ; en attendant, sois très sûr de déplaire
La charmante Ninon, qui nous tient lieu de mère,
Voit avec grand chagrin qu'en ta propre maison,
Loin d'elle, et loin de moi, tu languis en prison.
Est-ce monsieur Garant qui, par son éloquence,
Nourrit de tes travers la lourde extravagance?
Allons, imite-moi, songe à te réjouir;
Je prétends, malgré toi, te donner du plaisir.

GOURVILLE l'aîné.

De si vilains propos, une telle conduite,
Me font pitié, monsieur : j'en prévois trop la suite.
Vous ferez à coup sûr une mauvaise fin.
Je ne puis plus souffrir un si grand libertin.
De cette maison-ci je connais les scandales;
Il en peut arriver des choses bien fatales:
Déja monsieur Garant m'en a trop averti.
Je n'y veux plus rester, et j'ai pris mon parti.

Le jeune GOURVILLE.

Son accès le reprend.

GOURVILLE l'aîné.

Monsieur Garant, mon frère,
Que vous calomniez, est d'un tel caractère
De probité, d'honneur...de vertu...de...

Le jeune GOURVILLE.

Je voi
Que déja son beau style a passé jusqu'à toi.

GOURVILLE l'aîné.

Il met discrétement la paix dans les familles;
Il garde la vertu des garçons et des filles:
Je voudrais jusqu'à lui, s'il se peut, m'exalter.
Allez dans le beau monde; allez vous y jeter,

Plongez-vous jusqu'au cou dans l'ordure brillante
De ce monde effréné dont l'éclat vous enchante;
Moquez-vous plaisamment des hommes vertueux;
Nagez dans les plaisirs, dans ces plaisirs honteux,
Ces plaisirs dans lesquels tout le jour se consume
Et la douceur desquels produit tant d'amertume.

Le jeune GOURVILLE.

Pas tant.

GOURVILLE L'aîné.

Allez, je sais tout ce qu'il faut savoir.
J'ai bien lu.

Le jeune GOURVILLE.

Va, lis moins, mais apprends à mieux voir.
Tu pourras tout au plus quelque jour faire un livre.
Mais dis-moi, mon pauvre homme, avec qui peux-
tu vivre?

GOURVILLE l'aîné.

Avec personne.

Le jeune GOURVILLE.

Quoi! tout seul, dans un désert?

GOURVILLE l'aîné.

Oh! je fréquenterai souvent madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE, *en riant*.

Madame Aubert!

GOURVILLE l'aîné.

Eh oui, madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE.

Parente
Du marguillier Garant.

GOURVILLE l'aîné.

Oui, pieuse et savante,
D'un esprit transcendant, d'un mérite accompli.

Le jeune GOURVILLE.

La connais-tu ?

GOURVILLE l'aîné.

Non ; mais son logis est rempli
Des gens les plus versés dans les vertus pratiques.
Elle connait à fond tous les auteurs mystiques ;
Elle reçoit souvent les plus graves docteurs.
Et force gens de bien qu'on ne voit point ailleurs.

Le jeune GOURVILLE.

Madame Aubert t'attend ?

GOURVILLE, l'aîné.

Oui : mon tuteur fidele.
Monsieur Garant me mene enfin diner chez elle.

Le jeune GOURVILLE.

Chez sa cousine ?...

GOURVILLE l'aîné.

Eh, oui.

Le jeune GOURVILLE.

Cette femme de bien ?

GOURVILLE l'aîné.

Elle-même ; et je veux, après cet entretien,
Ne hanter désormais que de tels caractères,
Dont l'esprit soit instruit et les moeurs soient austères.
Je ne veux plus vous voir, et je préfère un trou ;
Un hermitage, un antre...

Le jeune GOURVILLE, *en l'embrassant.*

Adieu, mon pauvre fou.

SCENE II.

GOURVILLE l'aîné.

Je pleure sur son sort; le voilà qui s'abyme,
Il va de femme en fille, il court de crime en crime.
(il s'assied et ouvre un livre.)
Que Garasse a raison! qu'il peint bien à mon sens
Les travers odieux de tous nos jeunes gens!
Qu'il enflamme mon coeur, et qu'il le fortifie
Contre les passions qui tourmentent la vie!
(il lit encore.)
C'est bien dit: oui, voilà le plan que je suivrai.
Du sentier des méchans je me retirerai.
J'éviterai le jeu, la table, les querelles,
Les vains amusemens, les spectacles, les belles.
(il se leve.)
Quel plaisir noble et doux de haïr les plaisirs;
De se dire en secret. Me voilà sans desirs;
Je suis maître de moi, juste, insensible, sage;
Et mon ame est un roc au milieu de l'orage!
Je rougis, quand je vois dans ce maudit logis
Ces conversations, ces soupers, ces amis.
Je souris de pitié de voir qu'on me préfère,
Sans nul ménagement, mon étourdi de frère.
Il plait à tout le monde, il est tout fait pour lui.
C'en est trop: pour jamais j'y renonce aujourd'hui.
Je conserve à Ninon de la reconnaissance;
Elle eut soin de nous deux au sortir de l'enfance;
Et malgré ses écarts, elle a des sentimens

Qu'on eût pris pour vertu peut-être en d'autres
tems:
Mais...
(*il se mord le doigt, et fait une grimace effroyable.*)

SCENE III.

GOURVILLE l'aîné, M. GARANT.

M. GARANT.

Eh bien! mon très cher, mon vertueux Gourville,
De tant d'iniquités allez-vous fuir l'asyle?

GOURVILLE l'aîné.

J'y suis très-résolu.

M. GARANT.

Ce logis infecté
N'était point convenable à votre piété.
Sortez-en promptement.... Mais que voulez-vous faire
De ces deux mille écus de monsieur votre père?

GOURVILLE l'aîné.

Tout ce qu'il vous plaira; vous en disposerez.

M. GARANT.

L'argent est inutile aux coeurs bien pénétrés
D'un vrai détachement des vanités du monde;
Et votre indifférence en ce point est profonde:
Je veux bien m'en charger; je les ferai valoir.
Pour les pauvres s'entend... Vous aurez le pouvoir
D'en répéter chez moi le tout ou bien partie,
Dès que vous en aurez la plus légère envie.

GOURVILLE l'aîné.

Ah, que vous m'obligez ! je ne pourrai jamais
Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

M. GARANT.

Je puis avoir à vous d'autres sommes en caisse.
Eh ! eh !...

GOURVILLE l'aîné.

L'on me l'a dit... Mon dieu, je vous les laisse.
Vous voulez bien encore en être embarrassé ?

M GARANT.

Je mettrai tout ensemble

GOURVILLE l'aîné.

Oui, c'est fort bien pensé.

M. GARANT.

Or ça, votre dessein de chercher domicile
Est très juste et très bon ; mais il est inutile :
La maison est à vous ; gardez-vous d'en sortir ;
Et priez seulement Ninon d'en déguerpir.
Par mille éclats fâcheux la maison polluée,
Quand vous y vivrez seul, sera purifiée,
Et je pourrais bien même y loger avec vous.

GOURVILLE l'aîné.

Cet honneur me serait bien utile et bien doux ;
Mais je ne me sens pas l'ame encore assez forte
Pour chasser une femme, et la mettre à la porte.
C'est un acte pieux : mais l'honneur a ses droits ;
Et vous savez, monsieur, tout ce que je lui dois.
Pourrais-je, sans rougir, dire à ma bienfaitrice :
Sortez de la maison, et rendez-vous justice ?
Cela n'est-il pas dur ?

M. GARANT.

Un tel ménagement
Est bien louable en vous, et m'émeut puissamment.
Ce scrupule d'abord a barré mes idées;
Mais j'ai considéré qu'elles sont bien fondées.
Le désordre est trop grand. Votre propre danger
A la faire sortir devrait vous engager.
Sachez que votre frère entretient avec elle
Une intrigue odieuse, indigne, criminelle,
Un scandaleux commerce... un ... je n'ose parler.
De tout ce qui s'est fait... tant je m'en sens troubler!

GOURVILLE l'aîné.

Voilà donc la raison de cette préférence
Qu'on lui donnait sur moi!

M. GARANT.

Sentez la consequence.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'aurais pu jamais la deviner sans vous.
Les vilains!... Grace au ciel, je n'en suis point jaloux.
Je n'imaginais pas qu'un si grand fou dût plaire.

M. GARANT.

Les fous plaisent par fois.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! j'en suis en colère
Pour l'honneur du Marais.

M. GARANT.

Il faut premiérement
Détourner loin de nous ce scandale impudent,
Mais avec l'air honnête, avec toute décence,
Avec tous les dehors que veut la bienséance.

Nous avons concerté que de cette maison
Vous feriez, pour un tiers, une donation,
Un acte bien secret que je pourrais vous rendre.
Armé de cet écrit, je puis tout entreprendre.
Je ne m'emparerai que de votre logis;
Et vous aurez vos droits sans être compromis.

GOURVILLE l'aîné.

Oui, l'idée est profonde; oui, les dévots, les sages,
Sur le reste du monde ont de grands avantages.
Je signerai demain.

M. GARANT.

Ce soir, votre cadet
Reviendra vous braver comme il a toujours fait.
Tout se moque de vous, laquais, cocher, servante;
Ils traitent la vertu de chose impertinente.

GOURVILLE l'aîné.

La vertu!

M. GARANT.

Vraiment oui. Toujours un marguillier
A soin d'avoir en poche encre, plume, papier.
Venez, l'acte est dressé. Cet honnête artifice
Est, comme vous voyez, dans l'exacte justice.
Signez sur mon genou.

(il leve son genou.)

GOURVILLE l'aîné, *en signant.*

Je signe aveuglément,
Et crois n'avoir jamais rien fait de si prudent.

M. GARANT.

Je rédigerai tout dès ce soir par notaire.

GOURVILLE l'aîné.

Vous êtes, je le vois, très actif en affaire.

M. GARANT.

Vous pouvez du logis sortir dès à présent.

GOURVILLE l'ainé.

Oui.

M. GARANT.

Donnez-moi la clef de votre appartement.

GOURVILLE l'ainé.

La voilà.

M. GARANT.

Tout est bien; et puis chez ma cousine,
Chez la savante Aubert notre illustre voisine...
Nous irons faire ensemble un dîner familier.

GOURVILLE l'aîné.

Vous m'enchantez.

M. GARANT.

Elle est la perle du quartier
Il est dans sa maison de doctes assemblées.
Des conversations utiles et réglées;
Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs;
Des savans pleins de grec, de brillans orateurs,
Avec quelques abbés, gens de l'accademie,
Tous pêtris du vrai suc de la philosophie.

GOURVILLE l'aîné.

Et c'est là justement tout ce qu'il me fallait;
Vous m'avez découvert ce que mon coeur voulait.
Vous me faites penser, vous êtes mon Socrate;
Je suis Alcibiade: Ah! que cela me flatte!
Ma voilà dans mon centre.

M. GARANT.

On n'est jamais heureux
Qu'avec des gens de bien, savans, et vertueux.

Chez ma cousine Aubert, mon fils, allez vous rendre :
Je ne me ferai pas, je crois, long-tems attendre.

GOURVILLE l'aîné.

J'y vais.

SCENE IV.

NINON, M. GARANT. GOURVILLE l'aîné

NINON. *à Gourville l'aîné.*

Ah ! ah ! monsieur, vous sortez donc enfin !
Vous vous humanisez, et votre noir chagrin.
Cède au besoin qu'on a de vivre en compagnie.
Le plaisir sied très bien à la philosophie ;
La solitude accable, et cause trop d'ennui.
Eh bien, où comptez-vous de dîner aujourd'hui ?

GOURVILLE l'aîné.

Avec des gens de bien, madame.

NINON.

Et mais!...j'espère...
Que ce n'est pas avec des frippons.

GOURVILLE l'aîné.

Au contraire.

NINON.

Et vos convives sont ?

GOURVILLE l'aîné.

Des docteurs très savans.

NINON.

On en trouve, en effet, de très honnêtes gens,
Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable.

GOURVILLE l'aîné.

L'heure presse, avec eux je vais me mettre à table.

NINON.

Allez; c'est fort bien fait.

SCENE V.

NINON, M. GARANT.

NINON.

Quelle mauvaise humeur!
Il semble en me parlant qu'il soit rempli d'aigreur:
En savez-vous la cause?

M. GARANT.

Eh oui, je suis sincère,
La cause est en effet son méchant caractère.

NINON.

Je savais qu'il était et bizarre et pédant,
Mais je ne croyais pas qu'il eût le coeur méchant.

M. GARANT.

Allez, je m'y connais; vous pouvez être sûre.
Qu'il n'est point d'ame au fond plus ingrate et plus dure.

NINON.

Il est vrai qu'en effet de mon petit présent
Il n'a pas daigné faire un seul remerciement,
Mais c'est distraction, manque de savoir vivre,
Et pour l'instruire mieux le monde est un grand livre.

M. GARANT.

Je vous dis que son coeur est pour jamais gâté,
Endurci, grangrené, méchant...au mal porté;
Faux...avec fausseté; ses allures secretes,
Sombres...

NINON, *riant.*

Vous prodiguez assez les épithetes.

M. GARANT.

Il ne peut vous souffrir. Il vient de s'engager
A vendre sa maison pour vous en déloger...
Vous en riez?

NINON.

La chose est-elle bien certaine?

M. GARANT.

J'en suis témoin; j'ai vu cet effet de sa haine;
J'en ai vu l'acte en forme au notaire porté:
C'est l'usage qu'il fait de sa majorité.
Quel homme!

NINON.

Ce n'est rien, n'en soyez point en peine;
Cela s'ajustera.

M. GARANT.

Craignez tout de sa haine.

NINON.

Ce mauvais procédé ne lui peut réussir.

M GARANT.

De cette ingratitude il faut le bien punir;
Qu'il sorte de chez vous.

NINON.

Peut-être il le mérite.

M. GARANT.

Pour moi je l'abandonne, et je le déshérite;
De ses cent mille francs il n'aura, ma foi, rien.

NINON.

S'ils dépendent de vous, monsieur, je le crois bien.

M. GARANT.

Que nous sommes à plaindre! un bon ami nous laisse
De ses deux chers enfans à guider la jeunesse;
L'un est un garnement, turbulent, effronté,
A la perdition par le vice emporté;
L'autre est fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire,
Dur, méchant... De tous deux il nous faudra défaire.

NINON.

Me le conseillez vous?

M. GARANT.

Ce doit être l'avis
De tous les gens d'honneur et de vos vrais amis.
Prenez un parti sage... Ecoutez... cette caisse
Dont vous avez tantôt fait si prompte largesse
Etait-elle bien pleine autrefois?

NINON.

Jusqu'au bord:
De notre ami défunt c'était le coffre-fort;
Vous le savez assez.

M. GARANT.

Selon que je calcule,
Vous avez amassé loyaument, sans scrupule,
Un bien considérable, une fortune?

NINON.

Non;
Mais mon bien me suffit pour tenir ma maison.

M. GARANT.

Vous avez du crédit: la dame qui régente,
Madame Esther; vous garde une amitié constante;
Et, si vous le vouliez, vous pourriez quelque jour
Faire beaucoup de bien vous produisant en cour.

NINON.

A la cour! moi, monsieur! que le ciel m'en pré-
serve!
Si j'ai quelques amis, il faut avec réserve
Ménager leurs bontés, craindre d'importuner,
Ne les inviter point à nous abandonner.
Pour garder son crédit, monsieur, n'en usons guères,

M GARANT.

Il le faut réserver pour les grandes affaires,
Pour les grands coups, Madame; oui, vous avez rai-
son;
Et votre sentiment est ici ma leçon.
(il s'approche un peu d'elle, et après un moment de silence.
Je dois avec candeur vous faire une ouverture
Pleine de confiance et d'une amitié pure:
Je suis riche, il est vrai; mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

NINON.

Je le crois bonnement.

M. GARANT.

Il vous faut un état; vous êtes de mon âge,
Je suis aussi du vôtre.

NINON.

Oh, oui.

M. GARANT.

Quel bon ménage
Se fermerait bientôt de nos biens rassemblés,
Loin de ces deux marmots du logis exilés !
Les deux cents mille francs, croissant notre fortune,
Entreraient du plein saut dans la masse commune ;
Vous pourriez employer votre art persuasif
A nous faire obtenir un poste lucratif.
Vous seriez dans le monde avec plus d'importance:
Il faut que le crédit augmente votre aisance ;
Que des prudes sur-tout la noble faction,
Célébrant de vos moeurs la réputation,
Et s'enorgueillissant d'une telle conquête,
A vous bien épauler se tienne toujours prête.
Avec un pot de vin j'aurais par ce canal
Un fortuné brevet de fermier-général.
Nous pourrions sourdement, sans bruit, sans peine aucune.
Placer à cent pour cent ma petite fortune ;
Et votre rare esprit tout bas se moquerait
De tout le genre humain qui vous respecterait.
Vous ne répondez rien ?

NINON.

C'est que je considère
Avec maturité cette sublime affaire...
Vous voulez m'épouser ?

M. GARANT.

Sans doute, je voudrais
Payer de tout mon bien tant d'esprit, tant d'attraits;

C'est à quoi j'ai pensé dès que mon sort prospère
De deux cents mille francs me nomma légataire.

NINON.

Vous m'aimez donc un peu ?

M. GARANT.

J'ai combattu long-tems
Les inspirations de ces desirs puissans;
Mais en les combinant avec justesse extrême,
En m'examinant bien, comptant avec moi-même.
Calculant, rabattant, j'ai vu pour résultat
Qu'il est tems en effet que vous changiez d'état;
Que nous nous convenons, et qu'un amour sincère,
Soutenu par le bien, ne doit pas vous déplaire.

NINON.

Je ne m'attendais pas à cet excés d'honneur.
Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur.
J'eus long-tems pour l'hymen un peu de répugnance:
Son joug effarouchait ma libre indépendance:
C'est un frein respectable; et, si je l'avais pris,
Croyez que ses devoirs auraient été remplis.
Je fus dans ma jeunesse un tant soit peu légère;
Je n'avais plus alors le bonheur de vous plaire.

M. GARANT.

Madame. croyez-moi, tout ce qui s'est passé
Fait peu d'impression sur un esprit sensé;
Ces bagatelles-là n'ont rien qui m'intimide:
Je vais droit à mon but, et je pense au solide.

NINON

Eh bien, j'y pense aussi: vos offres à mes yeux
Présentent des objets qui sont bien spécieux:

Il est vrai qu'on pourrait m'imputer par envie
Je ne sais quoi d'injuste, et quelque hypocrisie.

M GARANT.

Eh, mon dieu ! c'est par là qu'on réussit toujours.

NINON.

Oui ; la monnaie est fausse, elle a pourtant du cours.
Que me sont, après tout, les enfans de Gourville ?
Rien que des étrangers à qui je fus utile.

M GARANT.

Il faut l'être à nous seuls, et songer en effet
Que pour ces étrangers nous en avons trop fait.

NINON.

J'admire vos raisons, et j'en suis pénétrée.

M. GARANT.

Ah ! je me doutais bien que votre ame éclairée
En sentirait la force et le vrai fondement,
Le poids...

NINON.

Oui, tout cela me pese infiniment.

M. GARANT.

Vous vous rendez ?

NINON.

Ce soir vous aurez ma réponse ;
Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

M. GARANT.

Ah ! vous me ravissez : je n'ai parlé d'abord
Que de vos intérêts qui me touchent si fort ;
Mais si vous connaissez quel effet font vos charmes,
Vos beaux yeux, votre esprit!...quelles puissantes armes
M'ont ôté pour jamais ma chère liberté,
De quel excès d'amour je me sens tourmenté !

NINON.

Mon dieu! finissez donc; vous me tournez la tête:
Sortez... n'abusez point de ma faible conquête...
Mais revenez bientôt.

M. GARANT.

Vous n'en pouvez douter.

NINON.

J'y compte.

M. GARANT.

Sur mon coeur daignez toujours compter.
Ne trouvez-vous pas bon que j'amène un notaire
Pour coucher par contrat cette divine affaire?

NINON.

Par contrat! et mais oui... vos desseins concertés
Ne sauraient, à mon sens, être trop constatés.

M. GARANT.

Nos faits sont convenus?

NINON.

Oui-da.

M. GARANT.

Notre fortune
Sera par la coutume entre nous deux commune.

NINON.

Plus vous parlez et plus mon coeur se sent lier.

M. GARANT.

A ce soir, ma Ninon.

NINON *le contrefaisant*.

Ce soir, mon marguellier.

SCENE VI.

NINON.

Quel indigne animal, et quelle ame de boue!
Il ne s'apperçoit pas seulement qu'on le joue;
Tout absorbé qu'il est dans ses desseins honteux,
Il n'en peut discerner le ridicule affreux.
J'ai vu de ces gens-là; qui se croyaient habiles
Pour avoir quelque tems trompé des imbécilles,
Dans leurs propres filets bientôt enveloppés:
Le monde avec plaisir voit les dupeurs dupés.
On peint l'amour aveugle, il peut l'être, sans doute;
Mais l'intérêt l'est plus, et souvent ne voit goutte:
Vouloir toujours tromper, c'est un malheureux lot.
Bien souvent, quoi qu'on dise, un frippon n'est qu'un sot.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Eh bien, Picard, sais-tu la plaisante nouvelle!

PICARD.

Je n'ai jamais rien su le premier: quelle est-elle?

LISETTE.

Notre maîtresse enfin s'en va prendre un mari.

PICARD.

Ma foi, j'en ai le coeur tout-à-fait réjoui.
Ah, c'est donc pour cela que madame est sortie!
C'est pour se marier... J'ai souvent même envie,
Tu le sais; et je crois que nous devons tous deux
Suivre un si digne exemple.

LISETTE.

Ah! Picard, ces beaux noeuds
Sont faits pour les messieurs qui sont dans l'opulence;
Peu de chose avec rien ne fait pas de l'aisance;
Et nous sommes trop gueux, Picard, pour être unis.
Le mari de madame aujourd'hui m'a promis
De faire ma fortune.

PICARD.

Est-il bien vrai, Lisette?

LISETTE.

Et je t'épouserai dès qu'elle sera faite.

PICARD.

Bon! attendons-nous-y! quand le bien te viendra,
D'autres amans viendront; tu me planteras là:
Des filles de Paris je connais trop l'allure;
Elles n'épousent point Picard.

LISETTE.

Va, je te jure
Que les honneurs chez moi ne changent point les moeurs:
Je t'aime, et je ne puis être contente ailleurs.

PICARD.

Allons, il faudra donc se résoudre d'attendre.
Et quel est ce monsieur que madame va prendre?

LISETTE.

La peste! c'est un homme extrêmement puissant,
Marguillier de paroisse, ayant beaucoup d'argent;
Sur son large visage on voit tout son mérite;
Homme de bon conseil, et qui souvent hérite
De gens qui ne sont pas seulement ses parens.
Il a toujours, dit-on, vécu de ses talens;
Il est le directeur de plus de vingt familles:
Il peut faire aisément beaucoup de bien aux filles.
C'est ce monsieur Garant qui vient dans la maison.

PICARD.

Bon! l'on m'a dit à moi qu'il est gueux et frippon.

LISETTE.

Eh bien ! que fait cela ? cette fripponnerie
N'empêche pas, je crois, qu'un homme se marie.
Il m'a promis beaucoup.

PICARD.

Plus qu'il ne te tiendra....
Quoi ! c'est lui qu'aujourd'hui madame épousera ?

LISETTE.

Rien n'est plus vrai, Picard.

PICARD.

C'est lui que madame aime ?

LISETTE.

Je n'en saurais douter.

PICARD.

Qui te l'a dit ?

LISETTE.

Lui-même.
J'ai de plus entendu des mots de leurs discours ;
Picard, ils se juraient d'éternelles amours.
Pour revenir bientôt ce monsieur l'a quittée ;
Et madame aussitôt en carrosse est montée.

PICARD.

Mon dieu, comme en amour on va vite à présent !
Je ne l'aurais pas cru : car, vois-tu, j'ai souvent
Entendu ma maîtresse avec un beau langage
Se moquer, en riant, des loix du mariage.

LISETTE.

Tout change avec le tems : on ne rit pas toujours ;
On devient sérieux au déclin des beaux jours ;
La femme est un roseau que le moindre vent plie ;
Et bientôt il lui faut un soutien qui l'appuie.

PICARD.

Quand t'appuierai-je donc ?

LISETTE.

Va, nous attendrons bien
Que madame ait choisi monsieur pour soutien.

PICARD.

Mais que va devenir Gourville avec son frère ?

LISETTE.

Je pense que l'aîné va dans un monastère ;
L'autre sera, je crois, cornette on lieutenant.
Chacun suit son instinct; tout s'arrange aisément.

LISETTE.

Je ne sais, mon instinct me dit que ces affaires
Ne s'arrangeront pas ainsi que tu l'espères.

LISETTE.

Pourquoi ? pour en douter quelles raisons as-tu ?

PICARD

Je n'ai point de raisons, moi ; j'ai des yeux, j'ai vu
Que, lorsqu'on veut aux gens assurer quelque chose,
On se trompe toujours ; je n'en sais point la cause:
J'ai vu tant de messieurs qui pour tes doux appas
Disaient qu'ils reviendraient, et ne revenaient pas!

LISETTE.

Quoi ! maroufle, insolent!

PICARD.

A ton tour, ma mignonne
Jamais, en promettant, n'as-tu trompé personne?

LISETTE.

Hem !

PICARD.

Ne te fâche point. Allons, rendons bien net
De notre cher savant le sale cabinet;

Tenons la chambre propre: allons, la nuit approche.

LISETTE.

Bon! ce monsieur Garant a la clef dans sa poche.

PICARD.

Diable! il est donc déja maître de la maison;
Et ce grand mariage est donc fait tout de bon?

LISETTE.

Ne te l'ai-je pas dit? Madame, avec mystère,
A dit à son cocher... Cocher, chez le notaire.
Ils sont allés signer.

PICARD.

Oui, je comprends très bien.
Que l'affaire est conclue, et je n'en savais rien.

LISETTE.

Un excellent souper qu'un grand traiteur apprête,
Ce soir de ces beaux noeuds doit célébrer la fête,
Les amis du logis sont tous invités.

PICARD.

Tant mieux; nous danserons: plaisirs de tous côtés.
Mais que va devenir notre aîné de Gourville?
Il était si posé, si sage, si tranquille,
Lui-même se servant, n'exigeant rien de nous,
Fort dévot, cependant d'un naturel très doux.
Où donc est-il allé?

LISETTE.

C'est chez notre voisine,
Comme lui très pieuse, et de Garant cousine;
On m'a dit qu'il y dîne avec quelques docteurs.

PICARD.

Oh! c'est un grand savant; il lit tous les auteurs.

SCENE II.

LISETTE, PICARD, GOURVILLE l'aîné.

LISETTE.

Le voici qui revient.

PICARD.

Pour la noce peut-être.

LISETTE.

Ah, comme il a l'air triste !

PICARD.

Oui, je crois reconnaître
Qu'il est bien affligé.

LISETTE.

Quelles contorsions !

GOURVILLE l'aîné, *dans le fond.*

O ciel ! ô juste ciel !

PICARD.

C'est des convulsions.

GOURVILLE l'aîné.

Je voudrais être mort.

LISETTE.

Il a des yeux funestes.

PICARD.

C'est d'un vrai possédé les regards et les gestes.
(*Gourville s'avance*)

LISETTE.

Qu'avez-vous donc, monsieur ?

PICARD.

Vous avez l'oeil poché,
Bosse au front, né sanglant, et l'habit tout taché.

LISETTE.

Etes-vous ici près, monsieur, tombé par terre?

GOURVILLE l'aîné.

Que son sein m'engloutisse!

PICARD.

Et quoi donc?

GOURVILLE l'aîné.

Qu'on m'enterre;
Je ne mérite pas de voir le jour.

PICARD.

Monsieur!

LISETTE.

Qu'est-il donc arrivé?

GOURVILLE l'aîné.

Je me meurs de douleur,
De honte, de dépit...

PICARD.

Et de vos meurtrissures.

LISETTE.

Hélas! n'auriez-vous point reçu quelques blessures?

GOURVILLE l'aîné *s'assied.*

Je ne puis me tenir: ah! Lisette, écoutez
Mes fautes, mes malheurs, et mes indignités.

PICARD.

Ecoutons bien.
(*ils se mettent à ses côtés et allongent le cou.*)

LISETTE.

Mon dieu, que ce début m'étonne!

GOURVILLE l'aîné.

Voulant rester chez moi, monsieur Garant me donne

Rendez-vous à dîner chez sa cousine Aubert.

PICARD.

C'est une brave dame.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! diablesse d'enfer!
Il y devait venir de savans personnages,
Parfaits chez les parfaits, sages entre les sages:
J'y vais; madame Aubert était encore au lit.
Monsieur Aubert tout seul près de moi s'établit,
Me propose un trictrac en attendant la table:
J'avais pour tous les jeux une haine effroyable;
Et cependant je joue.

LISETTE.

Eh bien, jusqu'à présent
La chose est très commune, et le mal n'est pas
grand.

GOURVILLE l'aîné.

J'y gagne, j'y prends goût; de partie en partie
Je ne vois point venir la docte compagnie:
Le jeu se continue; enfin le sort fait tant,
Qu'ayant bientôt perdu tout mon argent comptant,
Je redois mille écus encor sur ma parole.

LISETTE.

De ces petits chagrins un sage se console.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! ce n'est rien encor. Garant à son cousin
Ecrit que les docteurs ne viendront que demain,
Et qu'il l'attend chez lui pour affaire pressante.
Aubert me fait excuse, Aubert me complimente:
Il sort, je reste seul; je n'osais demeurer,
Et dans notre maison j'étais prêt à rentrer.

Madame Aubert paraît avec un air modeste,
Bien coiffée en cheveux, un déshabillé leste,
Un négligé brillant, mais qui paraît sans art.
On a dîné par-tout, me dit-elle; il est tard:
Je vous proposerais de dîner tête à tête;
Mais je vous ennuierais... J'accepte cette fête:
Le repas était propre et très bien ordonné;
Elle avait d'un vin grec dont je me suis donné.

LISETTE.

Vous avez oublié votre théologie?

GOURVILLE l'aîné.

Hélas! oui ce vin grec la rendait plus jolie;
Madame Aubert tenait des propos enchanteurs,
Que j'ai rarement vu chez nos plus vieux auteurs!
Je l'entendais parler, je la voyais sourire
Avec cet agrément que Sapho sut décrire.
Vous connaissez Sapho?

PICARD.

Non.

GOURVILLE l'aîné.

Le plus doux poison
Par l'oreille et les yeux surprenait ma raison.
Nous nous attendrissons: monsieur Aubert arrive;
Madame Aubert s'enfuit éplorée et craintive,
En criant que je suis un homme dangereux.

LISETTE.

Vous, dangereux, monsieur?

GOURVILLE l'aîné.

L'époux est très fâcheux:
Il m'applique un soufflet; je suis assez colère,
J'en rends deux sur-le-champ: nous nous roulons par terre;

L'un sur l'autre acharnés, je frappais, il frappait;
Et j'entendais de loin madame qui riait...
Vous avez lu tous deux de ces combats d'athlete?

PICARD.

Je n'ai jamais rien lu.

COURVILLE l'aîné.

Ni toi non plus, Lisette?

LISETTE.

Très peu.

COURVILLE l'aîné.

Quoi qu'il en soit, meurtrissans et meurtris,
Nous heurtions de nos fronts les carreaux, les lambris;
Des oisifs du quartier une foule accourue
Remplissait la maison, l'escalier, et la rue:
On crie, on nous sépare; un procureur du coin
D'accomoder l'affaire a pris sur lui le soin:
Pour empêcher les gens d'aller chercher main-forte,
Pour prévenir, dit-il, une amende plus forte,
Pour payer le scandale avec les coups reçus,
Je lui signe un billet encor de mille écus.
Ah, Lisette! ah, Picard! le sage est peu de chose!

PICARD.

Oui, je le croirais bien.

LISETTE.

Quelle métamorphose!

COURVILLE l'aîné.

Après ce que je viens de faire et d'essuyer,
Comment revoir jamais monsieur le marguillier?
Comment revoir madame?

PICARD.

Oh, madame est très bonne.

LISETTE.
Toujours aux jeunes gens, monsieur, elle pardonne.
GOURVILLE l'aîné.
Comment revoir mon frère, après l'avoir traité
Avec tant de hauteur et de sévérité?

SCENE III.

GOURVILLE l'aîné, le jeune GOURVILLE, LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE, *tout essoufflé*.

AH, mon frère! ah, Lisette!
LISETTE.
Eh bien?
Le jeune GOURVILLE; *à Lisette, à part.*
Ma chère amie,
Dans ce danger terrible aide-moi, je te prie.
GOURVILLE l'aîné.
Mon frère, je rougis et je pleure à vos yeux.
Le jeune GOURVILLE.
Mon frère, pardonnez ce petit tour joyeux.
(*prenant Lisette à part.*)
Lisette, prends bien garde au moins qu'on ne la voie;
Pour la faire sortir nous aurons une voie.
GOURVILLE l'aîné.
O ciel! madame Aubert serait dans la maison?
Elle a donc pris pour moi bien de la passion!
Ah de grace, oubliez ma sottise effroyable,

Le jeune GOURVILLE.

Ah ! passez-moi ma faute, elle est très excusable.
(allant à Lisette.)
Lisette, à mon secours !

PICARD.

Eh, mon dieu ! ces gens-ci
Sont tous devenus fous : qu'a t'on donc fait ici ?
(Lisette s'entretient avec le jeune Gourville.)

GOURVILLE l'aîné, *sur le devant.*

Est-ce une illusion ? est-ce un tour qu'on me joue ?
Quels docteurs j'ai trouvés ! je me tâte et j'avoue
Que je suis confondu, que je n'y comprends rien.

Le jeune GOURVILLE.

(à Lisette, il lui parle à l'oreille.)
Picard, garde la porte... Et toi... tu m'entends bien.

LISETTE.

J'y vais ; comptez sur moi.

Le jeune GOURVILLE, *à Lisette.*

Par ton seul savoir-faire
Tu sauras amuser et le père et la mère.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi ! son père et sa mère ont l'obstination
De me poursuivre ici pour réparation ?

Le jeune GOURVILLE.

Hélas ! j'en suis honteux.

GOURVILLE l'aîné.

C'est moi qui meurs de honte.

Le jeune GOURVILLE.

Sophie échappera par une fuite prompte ;
Et Lisette saura la mettre en sûreté.

(revenant à Gourville l'aîné.)
De grace, mon cher frère, ayez tant de bonté
Que de lui pardonner ce petit artifice.

GOURVILLE l'aîné.

Quel galimatias !

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'était pas malice ;
C'est un trait de jeunesse, et peut-être il la perd.

GOURVILLE l'aîné.

Vous voulez excuser ici madame Aubert ?

Le jeune GOURVILLE.

Laissons madame Aubert; mon frère, je vous jure
Que nul dans ce quartier n'a su cette aventure.

GOURVILLE l'aîné.

Que dites-vous ? après un bruit si violent ?

Le jeune GOURVILLE.

Il ne s'est rien passé que ne fût très décent.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! vous êtes trop bon.

Le jeune GOURVILLE.

Toujours tendre et fidele,
Je cours la consoler, et je vous reponds d'elle.
(il sort.)

GOURVILLE l'aîné.

Mon frère est un bon coeur, il oublie aisément ;
Mais de ce qu'il me dit pas un mot ne s'entend.
Quel est cet homme en robe ?

SCENE IV.

GOURVILLE l'aîné, L'AVOCAT PLACET, *en robe.*

L'AVOCAT PLACET, *toujours d'un ton empesé, et se rengorgeant.*

On m'a dit par la ville
Que je dois m'adresser à monsieur de Gourville
Des Gourvilles, l'aîné.

GOURVILLE l'aîné.

Tres humble serviteur.

L'AVOCAT. PLACET.

Tout prêt à vous servir.

GOURVILLE l'aîné.

C'est sans doute un docteur
Que, pour me consoler, monsieur Garant m'envoie.

L'AVOCAT PLACET.

Je suis docteur en droit.

GOURVILLE l'aîné.

J'en ai bien de la joie;
Je les révère tous.

L'AVOCAT PLACET.

Au barreau du palais
Depuis deux ans je plaide avec quelque succès.

GOURVILLE l'aîné

Contre madame Aubert plaidez donc, je vous prie,
Et vengez-moi, monsieur, de sa fripponerie.

L'AVOCAT PLACET.
Je ferai tout pour vous. Vous pouvez, au parquet,
Vous informer du nom de l'avocat Placet.

GOURVILLE l'aîné.
Si vous voulez, monsieur, vous charger de ma cause....

L'Avocat PLACET.
Vous devez être instruit...

GOURVILLE l'aîné.
En deux mots je l'expose.

L'Avocat PLACET.
J'ai dès long-tems en vue un établissement,
Et j'avais pourchassé Claire-Sophie Agnant;
Pour elle vous savez, monsieur, quelle est ma flamme.

GOURVILLE l'aîné.
Non, mais un avocat fait bien de prendre femme
Pour se désennuyer quand il a travaillé.

L'avocat PLACET.
Vous me privez d'icelle; et vous m'avez baillé.
Par vos productions bien de la tablature.

GOURVILLE l'aîné.
Qui, moi, monsieur?

L'Avocat PLACET.
Vous-même; et votre procédure,
Par madame sa mère est remise en mes mains:
On a surpris, monsieur, vos papiers clandestins,
Vos missives d'amour et tous vos beaux mystères,
Colorés d'un vernis de maximes austères;
A nos yeux clair voyans le poison s'est montré.

GOURVILLE l'aîné.

Je veux être pendu, je veux être enterré
Si j'ai jamais écrit à cette demoiselle,
Et si j'ai pu sentir le moindre goût pour elle !

L'Avocat PLACET.

On renia toujours, monsieur, les vilains cas ;
Mademoiselle Agnant ne vous ressemble pas,
Elle a tout avoué.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi ?

L'Avocat PLACET.

Que votre éloquence
Avait voulu tromper sa timide innocence.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! c'est une coquine ; et je ferai serment
Que rien n'est plus menteur que cette fille Agnant.

L'Avocat PLACET.

Les sermens coûtent peu, monsieur, aux hypocrites ;
Et chez madame Aubert vos infâmes visites,
Le viol dont par-tout vous êtes accusé,
Un mari trop bénin par vous de coups brisé,
Ont fait connaître assez votre affreux caractère.

GOURVILLE l'aîné.

Juste ciel !

L'Avocat PLACET.

Poursuivons... vous connaissez la mère ?

GOURVILLE l'aîné.

Qui donc ?

L'Avocat PLACET.

Madame Agnant.

GOURVILLE l'aîné.

Je sais qu'en ce logis
On la souffre par fois ; mais je vous avertis
Que je n'ai jamais eu la plus légère envie
D'elle ni de sa fille, et très peu me soucie
De la famille Agnant.

L'Avocat PLACET.

Vous savez sur l'honneur
Combien elle est terrible, et quelle est son humeur.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'en sais rien du tout.

L'Avocat PLACET.

Pour venger son injure,
Sa main de deux soufflets a doué ma future
Devant monsieur Agnant et devant les valets.

GOURVILLE l'aîné.

Ma foi, cette journée est féconde en soufflets.

L'Avocat PLACET

D'une telle leçon ma future excédée
Du logis maternel soudain s'est évadée :
On sait qu'elle est chez vous, et je m'en doutais bien ;
Monsieur, il faut la rendre, et ma femme est mon bien.
Je vous rapporte ici vos lettres ridicules
Où vous parlez toujours de péchés, de scrupules:
Rendez-moi sur-le-champ ses petits billets-doux ;
Que tout ceci se passe en secret entre nous,
Et ne me forcez point d'aller à l'audience
Faire rougir messieurs de votre extravagance.

GOURVILLE l'aîné.

Le diable vous emporte et vous et vos billets !

Vous me feriez jurer. Non ; je ne vis jamais
Une si détestable et si lourde imposture.

L'Avocat PLACET.

Vous êtes donc, monsieur, ravisseur et parjure!

GOURVILLE, l'aîné.

Allez, vous êtes fou.

L'Avocat PLACET.

J'avais l'attention
De ménager céans la réputation
De l'objet que mon coeur destinait à ma couche;
Mais, puisque vous niez, puisque rien ne vous touche.
Que dans le crime enfin vous êtes endurci,
Adieu, monsieur. Bientôt vous me verrez ici :
Je viendrai vous y prendre en bonne compagnie;
Les loix sauront punir ces excès d'infamie;
Et vous verrez s'il est un plus énorme cas
Que d'oser se jouer aux femmes d'avocats.

(*il sort.*)

SCENE V.

GOURVILLE l'aîné.

Que voilà pour m'instruire une bonne journée
J'etais charmé de moi; ma sagesse obstinée
Se complaisait en elle; et j'admirais mon voeu
De fuir l'amour, le vin, les querelles, le jeu.
Je joue, et je perds tout. Certaine Aubert maudite
M'enlace en ses filets par sa mine hypocrite;
Je bois, on m'assassine: en tout point confondu,
Je paie encor l'amende ayant été battu.
Un bavard d'avocat, dans cette conjoncture,

Veut me persuader que j'ai pris sa future,
Et me vient menacer d'un procès criminel:
Garant peut me tirer de cet état cruel;
Garant ne paraît point, il me laisse; il emporte
Jusqu'aux clefs de ma chambre, et je reste à la porte,
N'osant, dans mes terreurs, ni fuir, ni demeurer.
O sagesse! à quel sort as-tu pu me livrer!
Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde.
Ah! si j'avais appris à connaître le monde,
Je ne me verrais pas au point où je me voi:
Mon libertin de frère est plus sage que moi.

SCENE VI.

GOURVILLE l'aîné, PICARD.

GOURVILLE l'aîné.

QUI frappe à coups pressés? quel bruit; quel tintamarre!
Que fait-on donc là-bas? est-ce une autre bagarre?
Est-ce madame Aubert qui me vient harceler
Pour mille écus comptant qu'on m'a fait stipuler?

PICARD, *accourant.*

Ah! cachez-vous.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi donc?

PICARD.

Une mère affligée
Qui vient redemander une fille outragée...

GOURVILLE, l'aîné.

Madame Aubert la mère ?

PICARD.

Un mari pris de vin
Qui prétend boire ici du soir jusqu'au matin...

GOURVILLE l'aîné.

Monsieur Aubert lui-même ?

PICARD.

Et qui veut qu'on lui rende
Sa belle et chere enfant que sa femme demande :
Tout retentit des cris de la dame en fureur ;
Ses regards seulement m'ont fait trembler de peur ;
Et pour son premier mot elle m'a fait entendre
Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! cela me manquait.

PICARD.

Quelques bonnets carrés,
Pour y mieux parvenir, sont avec elle entrés :
Déja l'on verbalise.

GOURVILLE l'aîné.

Eh bien, que faut-il faire ?
Où fuir ? où me fourrer ?

PICARD.

Venez, j'ai votre affaire ;
Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! j'y cours me jeter de la fenêtre en bas.

PICARD.

Oui, oui, dépêchez-vous.

GOURVILLE l'aîné.

Allons, si j'en réchappe.

Sera bien fin, je crois, qui jamais m'y ratrape.
Monsieur, madame Aubert, et tous leurs grands
doctéurs,
Ces dévots du quartier et ces prédicateurs,
Ne tourmenteront plus ma simple bonhommie;
Je renonce à jamais à la théologie :
Je vois que j'eu étais sottement entiché,
Et j'aurais moins mal fait d'être un franc débauché.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le jeune GOURVILLE, LISETTE.

Le jeune GOURVILLE.

J'y songe, j'y resonge, et tout cela, Lisette,
Me paraît impossible.

LISETTE.

Oui, mais la chose est faite.

Le jeune GOURVILLE.

N'importe, mon enfant, qu'elle soit faite ou non,
Ta maîtresse à ce point ne perd pas la raison.

LISETTE.

Bon ! je la perds bien moi, monsieur, moi qui raisonne,
Pour ce petit Picard.

Le jeune GOURVILLE.

Picard passe, ma bonne;

Mais ponr Garant, l'objet de son aversion,
Un fat, un plat bourgeois, un ennuyeux frippon..

LISETTE.

Ah, la femme est si faible!

Le jeune GOURVILLE.

Il est très vrai, ma reine,
Vous passez volontiers de l'amour à l'haine;
Des exemples frappans le montrent chaque jour:
Mais vous ne passez point du mépris à l'amour.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira; mais j'ai quelques lumières;
J'en sais autant que vous sur ces grandes matières:
Un abbé, grand ami de madame Ninon,
Qui, dans mon jeune tems, fréquentait la maison,
Et qui même, entre nous, eut du goût pour Lisette,
Me disait que la femme est comme la girouette;
Quand elle est neuve encore, à toute heure on l'entend,
Elle brille aux regards, elle tourne à tout vent;
Elle se fixe enfin quand le tems l'a rouillée.

Le jeune GOURVILLE.

De ta comparaison j'ai l'ame émerveillée;
Fixe-toi pour Picard, rouille-toi, mon enfant:
Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

LISETTE.

La chose est pourtant sûre.

Le jeune GOURVILLE.

Ouais! Ninon marguillière!

LISETTE.

Croyez-le.

Le jeune GOURVILLE.

Je le crois, et je ne le crois guère:
Mais on voit des marchés non moins extravagans,
Et Paris est rempli de ces évenemens.
Aujourd'hui l'on en rit, demain on les oublie:
Tout passe et tout renaît; chaque jour sa folie.
Mais quel train, quel fracas, quel trouble elle
verra
Dans sa propre maison lorsqu'elle y reviendra!
Comment sauver Agnant, cette fille si chère!
Que ferons-nous ici de mon benêt de frère,
De l'avocat Placet, et de madame Agnant?

LISETTE.

Ils ont déja cherché dans chaque appartement,
Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

Le jeune GOURVILLE.

Au fond je suis fâché que mon espiéglerie
Ait à mon frère aîné causé tant de tourment;
Mais il faut bien un peu décrasser un pédant:
Ce sont là des leçons pour un grand philosophe.

LISETTE.

Oui; mais madame Agnant paraît d'une autre
étoffe.
Elle est à craindre ici.

Le jeune GOURVILLE.

Bon! tout s'appaisera;
Car enfin tout s'appaise: un quartaut suffira
Pour faire oublier tout au bon-homme de père;
Et plus en ce moment sa femme est en colère,
Plus nous verrons bientôt s'adoucir son humeur.

SCENE II.

GOURVILLE l'aîné, *poursuivi par* MADAME AGNANT, M. AGNANT, l'avocat PLACET, le jeune GOURVILLE, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné, *courant.*

Au secours!

Madame AGNANT, *courant après lui.*

Au méchant!

M. AGNANT, *courant après madame Agnant.*

Qu'on l'arrête!

L'Avocat PLACET, *courant après M. Agnant.*

Au voleur!

(*ils font le tour du théâtre en poursuivant Gourville l'aîné.*)

GOURVILLE l'aîné.

Ah! j'ai le nez cassé!

Madame AGNANT.

Je suis morte!

M. AGNANT.

Ah! ma femme,
Es-tu morte en effet?

Madame AGNANT, *à Gourville l'aîné.*

Non.... Séducteur infâme,
Tu m'enlèves ma fille, impudent loup-garou,
Et de la mère encor tu viens casser le cou.

GOURVILLE l'aîné.

Eh, madame, pardon!

Madame AGNANT.

Détestable hypocrite!

L'Avocat PLACET.

Race de débauchés!

Madame AGNANT.

Coeur faux! plume maudite!
Tu me rendras ma fille, ou je t'étranglerai.

GOURVILLE l'aîné.

Hélas! je la rendrai sitôt que je l'aurai.

Madame AGNANT. (*au jeune Gourville.*)

Tu m'insultes encore!... Et toi qui fus si sage.
Parle, as-tu pu souffrir un pareil brigandage?

Le jeune GOURVILLE.

Madame, calmez-vous... Monsieur, écoutez-moi.

M. AGNANT.

Volontiers: tu parais un très bon vivant, toi;
Je t'ai toujours aimé.

Le jeune GOURVILLE.

Rassurez-vous, mon frère;
Vous, monsieur l'avocat, éclaircissons l'affaire;
Entendons-nous.

M. AGNANT

Parbleu, l'on ne peut mieux parler.
Il faut toujours s'entendre, et non se quereller.

Le jeune GOURVILLE.

Picard, apportez-nous ici sur cette table
De ce bon vin muscat.

M. AGNANT.

Il est fort agréable;
J'en boirai volentiers, en ayant bu déja:
Asseyons-nous, ma femme, et pesons tout cela.
(*il s'assied auprès de la table.*)

Madame AGNANT.

Je n'ai rien à peser; il faut que l'on commence
Par me rendre ma fille.

L'Avocat PLACET.

Oui, c'est la conséquence.
(*il se rangent autour de M. Agnant, qui reste assis.*)

GOURVILLE l'aîné.

Reprenez-la par tout où vous la trouverez,
Et que d'elle et de vous nous soyons délivrés.

Madame AGNANT.

Eh bien, vous le voyez, encore il m'injurie,
L'effronté dissolu!

Le jeune GOURVILLE, *à part, à son frère.*

Mon frère, je vous prie,
Gardons-nous de heurter ses préjugés de front.

GOURVILLE l'aîné.

Non je n'y puis tenir, tout ceci me confond.

Le jeune GOURVILLE, *prenant madame Agnant à part.*

Madame, vous savez combien je suis sincère:

Madame AGNANT.

Il n'est point frelaté.

Le jeune GOURVILLE.

Je ne saurais vous taire
Que depuis quelque tems mon cher frère en effet
Eut avec votre fille un commerce secret.

GOURVILLE l'aîné.

Ça n'est pas vrai.

Le jeune GOURVILLE, *à son frère.*

Paix donc c'est un commerce honnête,
Pur, moral, instructif, pour bien régler sa tête,
Pour éloigner son coeur d'un monde décevant.
Et pour la disposer à se mettre en couvent.

M. AGNANT.

Mettre en couvent ma fille! oh, le plaisant visage!

Madame AGNANT.

C'est un impertinent.

GOURVILLE l'aîné.

Je vous dis...

Le jeune GOURVILLE, *faisant signe à son frère.*

Chut!

GOURVILLE l'aîné.

J'enrage!

L'Avocat PLACET.

Cette excuse louable est d'un coeur fraternel;
Mais, monsieur, votre aîné n'est pas moins criminel.
Tenez, monsieur, voilà ses missives infâmes,
Et ses instructions pour diriger les ames.

(il tire des lettres de dessous sa robe.)

Le jeune GOURVILLE, *prenant les lettres.*

Prêtez-moi.

L'Avocat PLACET.

Les voilà.

Le jeune GOURVILLE.

D'un esprit attentif
J'en veux voir la teneur et le dispositif.

L'Avocat PLACET.
Mais il faut me les rendre.
Le jeune GOURVILLE.
Oui, mais je dois vous dire
Qu'avant de vous les rendre il me faudra les lire.
(*il met les lettres dans sa poche ; madame Agnant se jette dessus et en prend une.*)
GOURVILLE l'aîné.
Allez, ces lettres sont d'un faussaire.
Madame AGNANT, *à Gourville l'aîné.*
Frippon,
Nieras-tu tes écrits ? tiens, voici tout du long
Tes beaux enseignemens dont ma fille se coiffe ;
Les voici.
L'Avocat PLACET.
Nous devons les déposer au greffe.
Madame AGNANT, *prenant des lunettes.*
Ecoute.. « La vertu que je veux vous montrer
» Doit plaire à votre coeur, l'échauffer, l'éclairer.
Votre vertu m'enchante, et la mienne me guide»...
Ah ! je te donnerai de la vertu, perfide !
GOURVILLE l'aîné.
Je n'ai jamais écrit ces sottises.
Le jeune GOURVILLE, *versant à boire à M. Agnant.*
Voisin.
M. AGNANT.
De la vertu !
Le jeune GOURVILLE.
Voyons celle de ce bon vin.
(*à Madame Agnant.*)
Madame, goûtez-en.

Madame AGNANT, *ayant bu.*

Peste ! il est admirable !

Le jeune GOURVILLE, *à M. Agnant*

Vous en aurez ce soir, mon cher, sur votre table ;
On vous porte un quartaut dont vous serez content.

Madame AGNANT.

Non, je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

Le jeune GOURVILLE, *à l'Avocat Placet.*

Et vous ?

L'Avocat PLACET *boit un coup.*

Il est fort bon ; mais vous ne pouvez croire.
Qu'en l'état où je suis je vienne ici pour boire.

Le jeune GOURVILLE *en présente à son frère.*

Vous, mon frère.

GOURVILLE l'aîné

Ah ! céssez vos ébats ennuyeux ;
Plus vous paraissez gai plus je suis sérieux ;
Après tant de chagrins et de tracasserie
C'est une cruauté que la plaisanterie ;
Dans ce jour de malheur tout le quartier, je croi
S'était donné le mot pour se moquer de moi.

(*à Madame Agnant*)

Ma voisine, à la fin, vous voilà bien instruite
Que si votre Sophie est par malheur en fuite,
Cè n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour ;
Ni vos yeux ni les siens ne m'ont donné d'amour.

Madame AGNANT.

Mes yeux, méchant !

GOURVILLE l'aîné.

Vos yeux. C'est une calomnie,
Un mensonge effroyable inventé par l'envie.

Vous en rapportez vous au bon monsieur Garant?
Nous l'attendons ici de moment en moment:
Il connaît assez bien quelle est mon écriture;
Et dans sa poche même il a ma signature;
Il a jusqu'à la clef de mon appartement,
Où lui-même a laissé tout mon argent comptant:
Il me rendra justice.

Madame AGNANT.

Oh! c'est un honnête homme.

L'Avocat PLACET.

Un grand homme de bien.

Le jeune GOURVILLE.

Chacun ainsi le nomme.

Madame AGNANT.

Un homme franc, tout rond.

M. AGNANT.

L'oracle du quartier.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, entre nous tous, je veux vous confier
Quelle est à ce sujet ma pensée.

M. AGNANT, *en buvant et le regardant ensuite fixement.*

Oui, confie.

Le jeune GOURVILLE.

Je crois que c'est chez lui que la belle Sophie
A couru se cacher pour fuir votre courroux,
Et pour qu'il la remît en grace auprès de vous:
Dans toute la paroisse il prend soin des affaires,
Très charitablement, des filles et des mères.

Madame AGNANT.

Vraiment, l'avis est bon.

Le jeune GOURVILLE.

Mademoiselle Agnant
A du coeur; elle pense, et n'est plus une enfant;
Vous l'avez souffletée, elle s'en est sentie
Un peu trop vivement, et puis elle est partie.

M. AGNANT, *toujours assis, et le verre à la main.*

C'est votre faute aussi, ma femme ; et franchement
Vous deviez avec elle agir moins durement.
Vous avez la main prompte, et vous êtes la cause
De tout notre malheur.

Le jeune GOURVILLE.

Mon dieu, c'est peu de chose.
Allez, tout ira bien.... J'entends monsieur Garant
Il revient; parlez-lui, mon frère, et promptement;
Sur tous les marguilliers on sait votre influence:
Déployez avec lui votre rare éloquence.

GOURVILLE l'aîné.

Que lui dire?

Le jeune GOURVILLE.

Vous seul pouvez persuader.

GOURVILLE l'aîné.

Persuader? eh quoi?

Le jeune GOURVILLE.

Tout va s'accommoder.

GOURVILLE l'aîné.

Comment?

Le jeune GOURVILLE.

Vous seul pouvez manier cette affaire,
Vous seul rendrez Sophie à sa charmante mère.

GOURVILLE l'aîné.

Moi ?

Madame AGNANT.

Va, si tu la rends, je te pardonne tout.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'entends rien...

Le jeune GOURVILLE.

D'un mot vous en viendrez à bout.

GOURVILLE l'aîné.

Allons donc.

(*il sort.*)

Le jeune GOURVILLE.

Vous mettrez la paix dans le menage.

M. AGNANT, *montrant le jeune Gourville.*

Ma femme, ce jeune homme est un esprit bien sage.

SCENE III.

LES ACTEURS PRECEDENS, LE JEUNE GOURVILLE, *prenant par la main* MONSIEUR ET MADAME AGNANT, *et se mettant entre eux.*

Le jeune GOURVILLE.

Puisqu'il n'est plus ici, je puis avec candeur,
Madame en liberté vous ouvrir tout mon coeur,
J'ai traité devant lui cette importante affaire
Comme peu dangereuse, et j'excusais mon frère;
Mais je dois avec vous faire réflexion
Que nous hasardons tous la réputation
D'une fille nubile, et sous vos yeux instruite,
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite:

Ce chemin de l'honneur est tout-à-fait glissant;
Ceci fera du bruit, le monde est médisant.

Madame AGNANT.

Et c'est que je crains.

Le jeune GOURVILLE.

Une fille enlevée,
Avec procés-verbal chez un homme trouvée;
Vour sentez bien, madame, et vous comprenez bien
Que de tout le Marais ce sera l'entretien,
Qu'il en faut prevenir la triste consequence.

M. AGNANT.

Par ma foi, ce jeune homme est rempli de prudence.

Le jeune GOURVILLE.

J'ai fort à coeur aussi dans ce fâcheux éclat,
Le propre honneur lésé de monsieur l'avocat.
Que pensera tout l'ordre en voyant un confrère
Qui prend, sans respecter son grave caractère,
Une fille à ses yeux enlevée aujourd'hui,
Dont un autre est aimé?... fi! j'en rougis pour lui.

L'Avocat PLACET.

Mais; monsieur, c'est moi seul que cette affaire touche:
On me donne une dot qui doit fermer la bouche.
Aux malins envieux, prêts à tout censurer;
Dix mille écus comptant sont à considerer.

M. AGNANT, *toujours bien fixe et l'air un peu hébété d'un buveur honnête, mais non pas d'un vilain ivrogne de comédie à hoquets.*

Vous avez de gros biens?

L'Avocat PLACET.

Oui, j'ai mon éloquence,
Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, je vous plains: j avoue ingénuement
Qu'on devait respecter un tel engagement.
Mon frère a fait sans doute une grande sottise
D'enlèver la future à ce futur promise;
Il n'en peut résulter qu'une triste union,
Pleine de jalousie et de dissention;
Les deux futurs ensemble à peine pourraient vivre.

Madame AGNANT

J'en ai peur en effet.

M. AGNANT.

Il parle comme un livre,
Il a toujours raison.

Le jeune GOURVILLE.

Par un destin fatal
Vous voyez que mon frère a seul fait tout le mal:
C'est votre propre sang, c'est l'honneur qu'il vous ôte:
Madame, c'est à moi de réparer sa faute;
Pour Sophie, il est vrai, je n'eus aucun desir;
Mais je l'épouserai pour vous faire plaisir.

M. AGNANT.

Parbleu, je le voudrais.

L'Avocat PLACET.

Moi, non.

Madame AGNANT.

Quelle folie!
Tu n'as rien; un cadet de basse-Normandie
Est plus riche que toi.

Le jeune GOURVILLE.

D'aujourd'hui seulement
Notre belle Ninon m'a fait voir clairement
Que j'ai cent mille francs que m'a laissés mon père;
Monsieur Garant lui-même en est dépositaire.

Madame AGNANT.

Cent mille francs! grand dieu!

M AGNANT.

Ma foi, j'en suis charmé.

Le jeune GOURVILLE.

De Sophie, il est vrai, je ne suis point aimé;
Mais je suis à sa mère attaché pour ma vie,
Et ce n'est que pour vous que je me sacrifie.

Madame AGNANT.

Et la somme, mon fils, est chez monsieur Garant?

Le jeune GOURVILLE.

Sans doute; il en convient.

L'Avocat PLACET.

J'en doute fortement.

Madame AGNANT, *à M. Agnant.*

Cent mille francs, mon cher!

M. AGNANT.

Cent mille francs, ma femme!
Ah! ça me plaît.

Madame AGNANT.

Ça va jusqu'au fond de mon ame.
Cent mille francs, mon fils.

Le jeune GOURVILLE.

J'ai quelque chose avec.

M AGNANT.

Il est plein de mérite, et d'ailleurs il boit sec.

L'Avocat PLACET.

Mais songez, s'il vous plaît...

M. AGNANT.

Tais-toi : je vais le prendre
Dès ce même moment à ton nez pour mon gendre.

L'Avocat PLACET.

Comment, madame, après des articles conclus,
Stipulés par vous-même !

Madame AGNANT.

Ils ne le seront plus.
(*elle le pousse*)
Cent mille francs .. Allez.

M. AGNANT, *le poussant d'un autre coté.*

Dénichez au plus vîte.

Madame AGNANT, *lui faisant faire la pirouette à droite.*

Allez plaider ailleurs

M. AGNANT, *lui faisant la pirouette à gauche.*

Cherchez un autre gîte.
Cent mille francs !

L'Avocat PLACET.

Je vais vous faire assigner tous.

Le jeune COURVILLE, *en le retournant.*

N'y manquez pas.

M. AGNANT.

Bon soir.

Madame AGNANT.

Allons, arrangeons-nous.
(*l'avocat Placet sort.*)

SCENE IV.

Le jeune GOURVILLE, M. AGNANT,
Madame AGNANT.

M. AGNANT.

Mais que n'as-tu plutôt expliqué ton affaire?
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un mystère?

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'est que d'aujourd'hui que j'en suis assuré.
Monsieur Garant m'a dit que ce dépôt sacré
Etait entre ses mains.

M. AGNANT.

C'est comme dans les tiennes.

Madame AGNANT.

Tout de même: et ma fille? afin que tu la tiennes,
Il faut que je la trouve.

Le jeune GOURVILLE.

Oh! l'on vous la rendra.

M AGNANT.

Elle ne revient point, donc elle reviendra.

Le jeune GOURVILLE.

Mais ne lui donnez plus de soufflets, je vous prie;
Cela cabre un esprit.

M. AGNANT.

Ça peut l'avoir aigrie.

Madame AGNANT.

Ça n'arrivera plus .. C'est chez l'ami Garant
Que tu la crois cachée?

Le jeune GOURVILLE.

Oui très certainement;
Et je vais de ce pas tout préparer, ma mère,
Pour remettre en vos bras une fille si chère
(*il fait un pas pour sortir.*)

Madame AGNANT, *l'embrassant.*

Il faut que je t'embrasse.

M. AGNANT.

Oui, j'en veux faire autant.

Madame AGNANT.

Reviens bien vîte au moins

Le jeune GOURVILLE.

Je revole à l'instant

Madame AGNANT, *l'arrêtant encore.*

Ecoute encore un peu, mon cher ami, mon gendre;
En famille avec toi quels plaisirs je vais prendre!
Je ne puis te quitter ..va, mon fils...sois certain
Que ma fille est ta femme.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, tel fut mon dessein.

Madame AGNANT.

Tu réponds d'elle?

Le jeune GOURVILLE, *en s'en allant.*

Oh, oui! tout comme de moi-même.

Madame AGNANT.

Quel bon ami j'ai là mon dieu, comme je l'aime!

SCENE V.

M. AGNANT, Madame AGNANT.

M. AGNANT.

Par ma foi, notre gendre est un charmant garçon.

Madame AGNANT.

Oh ! c'est bien élevé. La voisine Ninon
Vous a formé cela ; c'est une dégourdie
Qui sait bien mieux que nous c'est que la vie,
Un grand esprit.

M. AGNANT.

Ah, ah !

Madame AGNANT.

Je voudrais l'égaler ;
Mais sitôt qu'elle parle on n'ose plus parler.

M. AGNANT.

On dit qu'elle entend tout, et même les affaires ;
Une bonne caboche !

Madame AGNANT.

On dit que les deux frères
Lui doivent ce qu'ils sont : comment ? cent mille francs
L'avocat n'aurait pu les gagner en trente ans :
Ce n'est rien qu'un bavard.

M. AGNANT.

Un pédant imbecille,
Fait pour rincer au plus les verres de Gourville.

SCENE VI.

M. AGNANT, Madame AGNANT, M. GARANT.

Madame AGNANT.

En bien, monsieur Garant, enfin tout est conclu.

M. GARANT.

Oui, ma chère voisine, et le ciel l'a voulu.

M. AGNANT.

Quel bonheur !

M. GARANT.

Il est vrai qu'on a sur sa conduite
Glosé bien fortement; mais l'hymen par la suite
Vous passe un beau vernis sur ces péchés mignons.

Madame AGNANT.

L'escapade, monsieur, que nous lui reprochons,
Ne peut se mettre au rang des fautes criminelles.

M. GARANT.

La réputation revient d'ailleurs aux belles
Ainsi que les cheveux : et puis considerons
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons ;
Et qu'outre sa richesse à tous les deux commune,
Elle pourra me faire une grande fortune.

Madame AGNANT.

Une fortune, à vous !

M. AGNANT.

Je suis tout interdit.
Ma fille de grands biens, des patrons, du crédit !
Quels discours !

Madame AGNANT.

Il est vrai qu'elle est assez gentille;
Mais du crédit!

M. GARANT.

Qui parle ici de votre fille?

Madame AGNANT.

De qui donc parlez-vous?

M. GARANT.

De la belle Ninon
Que j'épouse ce soir, ici, dans sa maison;
Je vous prie à la noce, et vous devez en être.

Madame AGNANT

Comment! vous épousez notre Ninon?

M. AGNANT.

Mon maître.
Est-il bien vrai?

M. GARANT.

Très-vrai

M. AGNANT.

J'en suis parbleu touché.
Vous ne pourriez jamais faire un meilleur marché.

Madame AGNANT.

Et moi je vous disais que je donne Sophie
A mon petit Gourville, et qu'elle s'est blotie
Chez vous, en votre absence, et qu'elle en va sortir
Pour serrer ces doux noeuds que je viens d'assortir,
Et qu'il nous faut donner pour aider leur tendresse,
Cent mille francs comptant que vous avez en caisse.

M. AGNANT.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez-vous ici;
Mais parbleu permettez qu'on se marie aussi.

M. GARANT.

Rêvez-vous, mes voisins? et ce petit délire
Vous prend-il quelquefois? qui diable a pu vous dire
Que Sophie est chez-moi, que Gourville aujourd'hui
Aura cent mille francs, qui sont tout prêts pour lui?

Madame AGNANT.

Je le tiens de sa bouche.

M. AGNANT.

Il nous l'a dit lui-même.

M. GARANT.

De ce jeune étourdi la folie est extrême;
Il séduit tour à tour les filles du Marais;
Il leur fait des sermens d'épouser leurs attraits;
Et pour les mieux tromper, il fait accroire aux mères
Qu'il a cent mille francs placés dans mes affaires.
Il n'en est pas un mot, et je ne lui dois rien.
Monsieur son frère et lui sont tous les deux sans bien,
Et tous deux au logis cesseront de paraître.
Dès le premier moment que j'en serai le maître.

Madame AGNANT.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant?

M. GARANT.

Pas un denier.

Madame AGNANT.

Mon dieu, le méchant garnement!

M. AGNANT, *en buvant un coup.*

C'est dommage.

Madame AGNANT.

Ma fille, à mes bras enlevée,
Après dîner chez vous ne s'était pas sauvée?

M. GARANT.

Il n'en est pas un mot.

Madame AGNANT.

Les deux frères, je voi,
D'accord pour m'outrager, s'entendent contre moi.

M. AGNANT.

Les frippons que voilà!

M. GARANT.

Toujours de ces deux frères
J'ai craint, je l'avouerai, les méchans caractères.

Madame AGNANT.

Tous deux m'ont pris ma fille! ah! j'en aurai raison;
Et je mettrai plutôt le feu dans la maison.

M. GARANT.

La maison m'appartient; gardez-vous-en, ma bonne.

Madame AGNANT.

Quoi donc! pour épouser nous n'aurons plus personne?
Allons, courons bien vîte après notre avocat;
Il vaudra mieux que rien.

M. AGNANT, *avec le geste d'un homme ivre.*

Ma femme, il est bien plat.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

NINON, LISETTE.

LISETTE.

Ah, madame, quel train ! quel bruit dans votre absence !
Quel tumulte effroyable, et quelle extravagance !

NINON.

Je sais ce qu'on a fait; je prétends calmer tout,
Et j'ai pris les devants pour en venir à bout.

LISETTE.

Madame, contre moi, ne soyez point fâchée
Que la petite Agnant se soit ici cachée;
Hélas ! j'en aurais fait de bon coeur tout autant
Si j'avais eu pour mère une madame Agnant:
Comment ! battre sa fille ! ah ! c'est une infamie.

NINON.

Oui, ce trait ne sent pas la bonne compagnie:
Notre pauvre Gourville en est encore ému.

LISETTE.

Il l'adore en effet.

NINON.

Lisette, que veux-tu?
Il faut pour la jeunesse être un peu complaisante

Ninon aurait grand tort de faire la méchante.
La jeune Agnant me touche.

LISETTE.

À peine je conçois
Comment nos plats voisins, avec leur air bourgeois,
Ont trouvé le secret de nous faire une fille
Si pleine d'agrémens, si douce, si gentille.

NINON.

Dès la première fois son maintien me surprit,
Sa grace me charma, j'aimai son tour d'esprit.
Des femmes quelquefois assez extravagantes,
Ayant de sots maris, font des filles charmantes.
Il fallut bien souffrir de ses très sots parens
La visite importune et les plats complimens;
Sa mère m'excéda par droit de voisinage:
Sa fille était tout autre; elle obtint mon suffrage.
Elle aura quelque bien: Gourville, en l'épousant,
N'est point forcé de vivre avec madame Agnant;
On respecte beaucoup sa chère belle-mère,
On la voit rarement, encor moins le beau-père.
Je me trompe, ou Sophie est bonne par le coeur;
Point de coquetterie, elle aime avec candeur.
Je veux aux deux amans faire des avantages.

LISETTE.

Vous allez donc ce soir bâcler trois mariages;
Celui de ces enfans, le vôtre, et puis le mien.
Madame, en un seul jour, c'est faire assez de bien:
Il faudrait tout d'un tems, dans votre zele extrême,
Pour notre aîné Gourville en faire un quatrième;
Le mariage forme et dégourdit les gens.

NINON.

Il en a grand besoin: tout vient avec le tems.
Dans la rage qu'il eut d'être trop raisonnable.
Il ne lui manque rien d'être supportable,
Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir
Sur cet esprit flexible ont eu quelque pouvoir
Pour toi ton tour approche, et ton affaire est prête
Mon cher ami Garant s'était mis dans la tête
De t'engager, Lisette, à me parler pour lui:
Il t'a promis beaucoup, est-il vrai?

LISETTE.

Madame, oui.

NINON.

Un peu de différence est entre sa personne
Et la mienne peut-être; il promet et je donne:
Prends cinquante louis pour subvenir aux frais
De ton nouveau ménage.

SCENE II.

NINON, LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Ah ! Picard, quels bienfaits !
(*en montrant la bourse*.)
Vois-tu cela ?

PICARD.

Madame, il faut d'abord vous dire
Que mon bonheur est grand .. et que je ne desire
Rien plus .. sinon qu'il dure... et que Lisette et moi
Nous sommes obligés... Mais aide-moi donc, toi;
Je ne sais point parler.

NINON.

J'aime ton éloquence,
Picard, et je me plais à ta reconnaissance.

PICARD.

Ah ! madame, à vos pieds ici nous devons tous...

NINON.

Nous devons rendre heureux quiconque est près de nous.
Pour ceux qui sont trop loin, ce n'est pas notre affaire.
Çà, notre ami Picard, il faut ne me rien taire
De ce qu'on fait chez moi tandis qu'en liberté
J'ai choisi, loin du bruit, cet endroit écarté.

PICARD.

D'abord un homme noir raisonne et gesticule
Avec monsieur Garant; et les mots de scrupule,
De probité, d'honneur, de raison, de devoirs,
M'ont saisi de respect pour ces deux manteaux noirs.
L'un dicte, l'autre écrit, disant qu'il instrumente
Pour le faire bien riche, et vous rendre contente,
Et qu'il fait un contrat.

NINON.

Oui, c'est l'intention
De ce monsieur Garant si plein d'affection.

PICARD.

C'est un digne homme !

NINON.

Oh, oui !... Mais dis-moi, je te prie,
Que fait madame Agnant ?

PICARD.

Mais, madame, elle crie,
Elle gronde vos gens, messieurs Gourville, et moi,
Son mari, tout le monde, et dit qu'on est sans foi;
Et dit qu'on l'a trompée, et que sa fille est prise;
Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemnise:
Et puis elle s'appaise et convient qu'elle a tort;
Puis dit qu'elle a raison, et crie encor plus fort.

NINON.

Et monsieur son époux ?

PICARD.

En véritable sage,
Il voit sans sourciller tout ce remu-ménage,

Et, pour fuir les chagrins qui pourraient l'occuper
Il s'amusait à boire attendant le souper.

NINON.

Que fait notre Gourville ?

PICARD.

En son humeur plaisante
Il les amuse tous, et boit, et rit, et chante.

NINON.

Et l'autre frère ?

PICARD.

Il pleure.

NINON.

Ah! j'aime à voir les gens
Dans leur vrai caractère à nos yeux se montrans.
Monsieur le marguillier est bien le seul peut-être
Qui voudrait dans le fond qu'on pût le méconnaître ;
Malgré sa modestie on le découvre assez....
Ah! voici notre aîné qui vient les yeux baissés.

SCENE III.

NINON, GOURVILLE, l'aîné, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné. *vêtu plus régulièrement, mieux coiffé et l'air plus honnête.*

Vous me voyez, madame, après d'étranges crises,
Bien sot et bien confus de toutes mes bêtises:
Je ne mérite pas votre excès de bonté,
Dont, tout en plaisantant, mon frère m'a flatté.
Hélas! j'avais voulu, dans ma mélancolie,
Et dans les visions de ma sombre folie,
Me séparer de vous, et donner la maison
Que vos propres bienfaits ont mise sous mon nom.

NINON.

Tout est raccommodé. J'avais pris mes mesures.
Tout va bien.

GOURVILLE l'aîné.

Vous pourriez pardonner tant d'injures!
J'étais coupable et sot.

NINON.

Ah! vos yeux sont ouverts;
Vous demêlez enfin ces esprits de travers,
Ces caguts insolens, ces sombres rigoristes;
Qui pensent être bons quand ils ne sont que tristes
Et ces autres frippons, n'ayant ni feu ni lieu,
Qui volent dans la poche en vous parlant de Dieu,
Ces escrocs recueillis, et leurs plates bigotes
Sans foi, sans probité, plus méchantes que sottes.

Allez, les gens du monde ont cent fois plus de sens,
D'honneur, et de vertu, comme plus d'agrémens.

GOURVILLE l'aîné.

Vous en êtes la preuve.

NINON.

Ainsi la politesse
Déja dans votre esprit succède à la rudesse;
Je vous vois dans le train de la conversion:
Vous deviendrez aimable, et j'en suis caution.
Mais comment trouvez-vous ce grave personnage
Que mon bizarre sort me donne en mariage?

GOURVILLE l'aîné.

Il ne m'appartient plus d'avoir un sentiment;
Tout ce que vous ferez sera fait prudemment.

NINON.

Blâmeriez-vous tout bas une union si chère?

GOURVILLE l'aîné.

Je n'ose plus blâmer; mais quand je considère
Que pour nous séparer, pour m'entraîner ailleurs,
Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs,
Qu'il voulait vous chasser de votre maison même...

NINON.

Oh! c'était par vertu; dans le fond Garant m'aime,
Il ne veut que mon bien: c'est un homme excellent:
Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent;
Et sur-tout gardez-vous un peu de ses cousines.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! que ces prudes-là sont de grandes coquines!
Quel antre de voleurs! et cependant enfin
Vous allez donc, madame, épouser le cousin!

NINON.

Reposez-vous sur moi de ce que je vais faire:
Allez ; croyez sur-tout qu'il était nécessaire
Que j'en agisse ainsi pour sauver votre bien ;
Un seul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

GOURVILLE l'aîné.

Comment ?

NINON.

Vous apprendrez par des faits admirables
De quoi les marguilliers sont quelquefois capables.
Vous serez convaincu bientôt comme je croi,
Que ces hommes de bien sont différens de moi:
Vous y renoncerez pour toute votre vie,
Et vous préférerez la bonne compagnie.

GOURVILLE l'aîné.

Je ne réplique point. Honteux, désespéré
Des sauvages erreurs dont j'étais enivré,
Je vous fais de mon sort la souveraine arbitre;
Et dépendant de vous, je veux vivre à ce titre.

SCENE IV.

NINON, GOURVILLE l'aîné, le jeune GOURVILLE, *amènant Monsieur et madame* AGNANT, LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE.

ADORABLE Ninon, daignez tranquilliser
Notre madame Agnant qu'on ne peut appaiser.

M. AGNANT.

Elle a tort.

Madame AGNANT.

Oui, j'ai tort quand ma fille est perdue,
Qu'on ne me la rend point !

Le jeune GOURVILLE.

Eh, mon dieu, je me tue
De vous dire cent fois qu'elle est en sûreté.

Madame AGNANT

Est-ce donc ce benêt... ou toi, jeune éventé,
Qui m'as pris ma Sophie ?

GOURVILLE l'aîné.

Hélas ! soyez très-sûre
Que je n'y prétends rien.

Le jeune GOURVILLE.

Eh bien, moi, je vous jure
Que j'y prétends beaucoup

Madame AGNANT.

Va, tu n'es qu'un vaurien,
Un fort mauvais plaisant, sans un écu de bien.
J'avais un avocat dont j'étais fort contente;

Je prétends qu'il revienne et veux qu'il instrumente
Contre toi pour ma fille; et tes cent mille francs
Ne me tromperont pas, mon ami, plus long-tems:
Ni vous non plus, madame.

NINON.

Ecoutez-moi, de grace,
Souffrez sans vous fâcher que je vous satisfasse.

Madame AGNANT.

Ah! souffrez que je crie; et quand j'aurai crié
Je veux crier encore.

M. AGNANT.

Eh, tais-toi, ma moitié.
Madame Ninon parle; écoutons sans rien dire.

NINON.

Mes bons, mes chers voisins, daignez d'abord m'instruire
Si c'est votre intérêt et votre volonté
De donner votre fille et sa propriété
A mon jeune Gourville, en cas que par mon compte
A cent bons mille francs sa fortune se monte?

Madame AGNANT.

Oui parbleu: ma voisine.

NINON.

Eh bien, je vous promets
Qu'il aura cette somme.

Madame AGNANT.

Ah! cela va bien.... Mais
Pour finir ce marché que de grand coeur j'approuve

Pour marier Sophie, il faut qu'on la retrouve ;
On ne peut rien sans elle.

NINON.

Eh bien, je veux encor
M'engager avec vous à rendre ce trésor.

Monsieur et Madame AGNANT.

Ah !

NINON.

Mais auparavant je me flatte, j'espère,
Que vous me laisserez finir ma grande affaire
Avec le vertueux, le bon monsieur Garant.

Madame AGNANT.

Oui, passe, et puis la mienne ira pareillement.

PICARD.

Et puis la mienne aussi.

M. AGNANT.

C'est une comédie ;
Personne ne s'entend et chacun se marie.

(*à Gourville l'aîné.*)

Soupera-t-on bientôt ? Allons, mon grand flandrin,
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

GOURVILLE l'aîné.

(*à Ninon.*)

J'y suis bien neuf encore... : . A tout ce grand mystère
Ma présence, madame, est-elle nécessaire ?

NINON.

Vraiment oui ; demeurez : vous verrez avec nous
Ce que monsieur Garant veut bien faire pour vous;
Et nous aurons besoin de votre signature.

LISETTE.

Je sais signer aussi.

NINON.

Nous allons tout conclure.

M. AGNANT.

Eh bien, tu vois, ma femme, et je l'avais bien dit.
Que madame Ninon avec son grand esprit
Saurait arranger tout.

Madame AGNANT.

Je ne vois rien paraître.

NINON.

Voilà monsieur Garant, vous allez tout connaître.

SCENE V.

Les Persônnages précédens M. GARANT, *après avoir salué la compagnie, qui se range d'un côté, tandis que M. Garant et Ninon se mettent de l'autre ; les domestiques derrière.*

M. GARANT, *en serrant la main de Ninon.*

LA raison, l'intérêt, le bonheur vous attend.
Voici notre acte en forme et dressé congrûment,
Avec mesure et poids, d'une maniere sage,
Selon toutes les loix, la coutume, et l'usage.
(à madame Agnant.) *(à M. Agnant.)*
Madame, permettez.... Un moment, mon voisin.

NINON.

De mon côté je tiens un charmant parchemin.

M. GARANT.

Le ciel le benira ; mais, avant d'y souscrire,
A l'écart, s'il vous plaît, mettons-nous pour le lire.

NINON.

Non, mon coeur est si plein de tous vos tendres soins.
Que je n'en puis avoir ici trop de témoins ;
Et même j'ai mandé des amis, gens d'élite,
Qui publieront mon choix et tout votre mérite.
Nous souperons ensemble ; ils seront enchantés
De votre prud'hommie et de vos loyautés.
Sans doute ce contrat porte en gros caractères
Les deux cents mille francs qui sont pour les deux frères.

M. GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en effet,
Et cela n'entre point dans l'état mis au net
Des stipulations entre nous énoncées.
Ce sont, vous le savez, des affaires passées ;
Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait plus.

M. AGNANT.

Comment ?

Madame AGNANT.

A tout moment cent mille francs perdus !
Ma fille aussi ! Sortons de ce franc coupe-gorge,
(*montrant le jeune Gourville*)
Où chacun me trompait, où ce traître m'égorge.
(*à Gourville l'aîné.*)
Et c'est vous, grand nigaud, dont les séductions
M'ont valu mes chagrins, m'ont causé tant d'affronts :
Ma fille paiera cher son énorme sottise.

GOURVILLE l'aîné.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Voici le moment de la crise.

Le jeune GOURVILLE, *arrêtant M. et madame Agnant, et les ramènant tous deux par la main.*

Mon dieu, ne sortez point; restez, mon cher Agnant:
Quoi qu'il puisse arriver, tout finira gaiement.

NINON, *à M. Garant dans un coin du théâtre, tandis que le reste des acteurs est de l'autre.*

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

M. GARANT.

Oui, qui ne disent rien, là... des raisons frivoles,
Qu'on croit valoir beaucoup.

NINON.

Laissez-moi m'expliquer.
Et si dans mes propos un mot peut vous choquer,
N'en faites pas semblant.

M. GARANT.

Ah, vraiment! je n'ai garde.

Madame AGNANT *à Monsieur Agnant.*

Que disent-ils de nous?

NINON, *à monsieur Garant.*

Et si je me hasarde
De vous interroger, alors vous répondrez
Madame, et vous, Gourville, enfin vous apprendrez
Quels sont mes sentimens et quelles sont me vues.

Madame AGNANT.

Ma foi, jusqu'à présent elles sont peu connues.

NINON, *à Madame Agnant.*
Vous voulez votre fille et de l'argent comptant?

Madame AGNANT.
Oui; mais rien ne nous vient.

NINON.
Il faut premièrement
Vous mettre tous au fait... Feu monsieur de Gourville
Me confia ses fils, et je leur fus utile:
Il ne put leur laisser rien par son testament;
Vous en savez la cause.

Madame AGNANT.
Oui.

NINON.
Mais, par supplément,
Il voulut faire choix d'un fameux personnage,
Justement honoré dans tout le voisinage,
Et bien recommandé par des gens vertueux
Et ses amis secrets, tous bien d'accord entre eux;
Et cet homme de bien nommé son légataire,
Cet homme honnête et franc, c'est monsieur.

M. GARANT, *faisant la révérence à la compagnie.*
C'est me faire
Mille fois trop d'honneur.

NINON.
C'est à lui qu'on légua
Les deux cents mille francs qu'en hâte il s'appliqua.
Des esprits prévenus eurent la fausse idée
Qu'une somme si forte et par lui possédée
N'était rien qu'un dépôt qu'entre ses mains il tient
Pour le rendre aux enfans auxquels il appartient;

Mais il n'est pas permis, dit-on, qu'ils en jouissent;
C'est un crime effroyable et que les loix punissent.
(*à M. Garant.*)
N'est-ce pas ?

M. GARANT.

Oui, madame.

NINON.

Et ces graves délits,
Comment les nomme-t-on ?

M. GARANT.

Des fidéicommis.

NINON.

Et, pour se mettre en regle, il faut qu'un honnête homme
Jure qu'à son profit il gardera la somme ?

M. GARANT.

Oui, madame.

Le jeune GOURVILLE.

Ah ! fort bien.

M. AGNANT.

Et monsieur a juré
Qu'il gardera le tout?

M. GARANT.

Oui, je le garderai.

Madame AGNANT, *au jeune Gourville.*

De ta femme, ma foi, voilà la dot payée.
J'enrage. Ah ! c'en est trop.

NINON.

Soyez moins effrayée,
Et daignez, s'il vous plait, m'écouter jusqu'au bout.

GOURVILLE l'aîné.

Pour moi, de cet argent je n'attends rien du tout;
Et je me sens, madame, indigne d'y prétendre.

Le jeune GOURVILLE.

Pour moi, je le prendrais, au moins pour le ré-
pandre.

NINON.

Poursuivons... Toujours prêt de me favoriser,
Monsieur, me croyant riche, a voulu m'épouser,
A fin que nous puissions dans des emplois utiles
Nous enrichir encor du bien des deux pupilles.

M. GARANT.

Mais il ne fallait pas dire cela.

NINON.

Si fait;
Rien ne saurait ici faire un meilleur effet:
(*aux autres personnages*.)
Il faut vous dire enfin qu'aussitôt que Gourville
Eut fait son testament, un ami difficile,
Un esprit de travers, eut l'injuste soupçon
Que votre marguillier pourrait être un frippon.

M. GARANT.

Mais vous perdez la tête !

NINON.

Eh! mon dieu, non, vous dis-je.
Gourville épouvanté dans l'instant se corrige;
Et peut-être trompé, mais sain d'entendement,
Il fait, sans en rien dire, un second testament.
Il m'a fallu courir long-tems chez les notaires
Pour y faire apposer les formes nécessaires,
Payer de certains droits qui m'étaient inconnus:
Et, si j'avais tardé, les miens étaient perdus;

Monsieur gardait l'argent pour son beau mariage.
Tenez; voilà, je pense, un testament fort sage:
Il est en ma faveur; c'est pour moi tout le bien:
J'en ai le coeur percé; monsieur Garant n'a rien.

M. AGNANT.

Quel tour !

Madame AGNANT.

La brave femme !

NINON, *en montrant les deux Gourville.*

Entre eux deux je partage,
Ainsi que je le dois, le petit héritage.
Je souhaite à monsieur d'autres engagemens,
Une plus digne épouse, et d'autres testamens.

M. GARANT.

Il faudra voir cela.

NINON.

Lisez, vous savez lire.

Le jeune GOURVILLE.

Il médite beaucoup, car il ne peut rien dire.

NINON, *à Madame Agnant.*

La dot de votre fille enfin va se payer.

M. GARANT, *en s'en allant.*

Serviteur.

Le jeune GOURVILLE, *lui serrant la main.*

Tout à vous.

NINON.

Adieu, cher marguillier.

Madame AGNANT.

Adieu, vilain mâtin, qui m'en fis tant accroire.

M. AGNANT, *le saisissant par le bras*

Et pourquoi t'en aller? reste avec nous pour boire.

M. GARANT, *se débarrassant d'eux.*
L'oeuvre m'attend, j'ai hâte.
LISETTE, *lui faisant la révérence, et lui montrant la bourse des cinquante louis.*
Acceptez ce dépôt;
Vous les gardez si bien.
GOURVILLE l'aîné.
Laissons là ce maraud.
Le jeune GOURVILLE, *à Ninon.*
Ah! je suis à vos pieds.
Madame AGNANT.
Nous y devons tous être.
GOURVILLE l'aîné.
Comme elle a démasqué, vilipendé le traître!
Madame AGNANT.
Et ma fille?
NINON.
Ah! croyez que, dès qu'elle saura
Qu'on va la marier, elle reparaîtra.
LISETTE, *à Picard.*
Ne t'avais-je pas dit, Picard, que ma maîtresse
A plus d'esprit qu'eux tous, d'honneur, et de sagesse?

LE DROIT

DU

SEIGNEUR,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES.

Elle a été jouée à Paris, sous le nom de l'ECUEIL DU SAGE, qui n'était pas son véritable titre.

PERSONNAGES.

Le Marquis du CARRAGE.
Le Chevalier de GERNANCE.
METAPROSE, bailli.
MATHURIN, fermier.
DIGNANT, ancien domestique.
ACANTHE, élevée chez Dignant.
BERTHE, seconde femme de Dignant.
COLETTE.
CHAMPAGNE.
Domestiques.

La Scene est en Picardie, et l'action du tems de Henri II.

LE DROIT
DU
SEIGNEUR
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MATHURIN, LE BAILLI.

MATHURIN.

Ecoutez-moi, monsieur le magister:
Vous savez tout, du moins vous avez l'air
De tout savoir; car vous lisez sans cesse
Dans l'almanach. D'où vient que ma maîtresse
S'appelle Acanthe, et n'a point d'autre nom?
D'où vient cela?

LE BAILLI.

Plaisante question!
Eh! que t'importe?

MATHURIN

Oh! cela me tourmente:
J'ai mes raisons:

LE BAILLI.

Elle s'appelle Acanthe.....
C'est un beau nom; il vient du grec *Anthos*,
Que les latins ont depuis nommé *Flos*.
Flos se traduit par *Fleur*; et ta future
Est une fleur que la belle nature,
Pour la cueillir, façonna de sa main:
Elle fera l'honneur de ton jardin.
Qu'importe un nom? chaque père à sa guise
Donne des noms aux enfans qu'on baptise.
Acanthe a pris son nom de son parrein,
Comme le tien te nomma Mathurin.

MATHURIN.

Acanthe vient du grec?

LE BAILLI.

Chose certaine.

MATHURIN.

Et Mathurin, d'où vient-il?

LE BAILLI.

Ah! qu'il vienne
De Picardie, ou d'Artois, un savant
A ces noms-là s'arrête rarement.
Tu n'as point de nom, toi; ce n'est qu'aux belles
D'en avoir un, car il faut parler d'elles.

MATHURIN.

Je ne sais, mais ce nom grec me déplaît.
Maître, je veux qu'on soit ce que l'on est:
Ma maîtresse est villageoise, et je gage
Que ce nom-là n'est pas de mon village.
Acanthe, soit. Son vieux père Dignant
Semble accorder sa fille en rechignant;
Et cette fille, avant d'être ma femme,

Paraît aussi rechigner dans son ame.
Oui, cette Acanthe, en un mot, cette fleur,
Si je l'en crois, me fait beaucoup d'honneur
De supporter que Mathurin la cueille.
Elle est hautaine et dans soi se recueille,
Me parle peu, fait de moi peu de cas;
Et, quand je parle, elle n'écoute pas;
Et n'eût été Berthe sa belle-mère,
Qui haut la main régente son vieux père,
Ce mariage en mon chef résolu
N'aurait été je crois, jamais conclu.

LE BAILLI.

Il l'est enfin, et de maniere exacte:
Chez ses parens je t'en dresserai l'acte,
Car si je suis le magister d'ici,
Je suis bailli, je suis notaire aussi;
Et je suis prêt dans mes trois caractères
A te servir dans toutes tes affaires.
Que veux-tu? dis.

MATHURIN.

Je veux qu'incessamment
On me marie.

LE BAILLI.

Ah! vous êtes pressant.

MATHURIN.

Et très pressé... Voyez-vous? l'âge avance.
J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aisance;
J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux;
Mais l'être seul... il vaut mieux l'être deux.
Il faut se marier avant qu'on meure.

LE BAILLI.

C'est très bien dit: et quand donc?

MATHURIN.

Tout à l'heure.

LE BAILLI.

Oui, mais Colette à votre sacrement,
Mons Mathurin peut mettre empêchement:
Elle vous aime avec quelque tendresse,
Vous et vos biens; elle eut de vous promesse
De l'épouser.

MATHURIN.

Oh bien! je dépromets.
Je veux pour moi m'arranger désormais;
Car je suis riche et coq de mon village.
Colette veut m'avoir par mariage,
Et moi je veux du conjugal lien
Pour mon plaisir, et non pas pour le sien.
Je n'aime plus Colette; C'est Acanthe,
Entendez-vous? qui seule ici me tente.
Entendez-vous, magister trop rétif?

LE BAILLI.

Oui, j'entends bien: vous êtes trop hâtif;
Et pour signer vous devriez attendre
Que monseigneur daignât ici se rendre:
Il vient demain, ne faites rien sans lui.

MATHURIN.

C'est pour cela que j'épouse aujourd'hui.

LE BAILLI

Comment?

MATHURIN.

Eh oui: ma tête est peu savante;
Mais on connaît la coutume impudente
De nos seigneurs de ce canton picard.
C'est bien assez qu'à nos biens on ait part,

Sans en avoir encore à nos épouses.
Des Mathurins les têtes sont jalouses :
J'aimerais mieux demeurer v eux garçon
Que d'etre époux avec cette façon.
Le vilain droit !

LE BAILLI

Mais il est fort honnête :
Il est permis de parler tête à tete
A sa sujette, afin de la tourner
A son devoir, et de l'endoctriner.

MATHURIN.

Je n'aime point qu'un jeune homme endoctrine.
Cette disciple à qui je me destine ;
Cela me fâche.

LE BAILLI.

Acanthe a trop d'honneur
Pour te fâcher : c'est le droit du seigneur ;
Et c'est à nous, en personnes discretes,
A nous soumettre aux loix qu'on nous a faites.

MATHURIN.

D'où vient ce droit ?

LE BAILLI.

Ah ! depuis bien long-tems
C'est établi... ça vient du droit des gens.

MATHURIN.

Mais sur ce pied, dans toutes les familles,
Chacun pourrait endoctriner les filles.

LE BAILLI.

Oh ! point du tout... c'est une invention
Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom.
Car, vois-tu bien, autrefois les ancêtres
De monseigneur s'étaient rendus les maîtres,

De nos ayeux, régnaient sur nos hameaux.

MATHURIN.

Ouais ! nos ayeux étaient donc de grands sots !

LE BAILLI.

Pas plus que toi. Les seigneurs du village
Devaient avoir un droit de vasselage.

MATHURIN.

Pourquoi cela ? sommes-nous pas pêtris
D'un seul limon, de lait comme eux nourris ?
N'avons-nous pas comme eux des bras, des jambes,
Et mieux tournés, et plus forts, plus ingambes ;
Une cervelle avec quoi nous pensons
Beaucoup mieux qu'eux, car nous les attrapons ?
Sommes-nous pas cent contre un ? ça m'étonne
De voir toujours qu'une seule personne
Commande en maître à tous ses compagnons,
Comme un berger fait tondre ses moutons.
Quand je suis seul, à tout cela je pense
Profondément. Je vois notre naissance
Et notre mort, à la ville, au hameau,
Se ressembler comme deux gouttes d'eau.
Pourquoi la vie est-elle différente ?
Je n'en vois pas la raison : ça tourmente.
Les Mathurins et les godelureaux,
Et les baillis, ma foi, sont tous égaux.

LE BAILLI

C'est très bien dit, Mathurin : mais, je gage,
Si tes valets te tenaient ce langage,
Qu'un nerf de boeuf appliqué sur le dos
Réfuterait puissamment leurs propos ;
Tu les ferais rentrer vîte à leur place.

MATHURIN.

Oui, vous avez raison: ça m'embarrasse;
Oui, ça pourrait me donner du souci.
Mais, palsembleu, vous m'avouerez aussi
Que quand chez moi mon valet se marie,
C'est pour lui seul, non pour ma seigneurie;
Qu'à sa moitié je ne prétends en rien;
Et que chacun doit jouir de son bien.

LE BAILLI.

Si les petits à leurs femmes se tiennent,
Compère, aux grands les nôtres appartiennent.
Que ton esprit est bas, lourd, et brutal!
Tu n'as pas lu le code *féodal*.

MATHURIN.

Féodal! qu'est-ce?

LE BAILLI.

Il tient son origine
Du mot *fides* de la langue latine:
C'est comme qui dirait...

MATHURIN.

Sais-tu qu'avec
Ton vieux latin et ton ennuyeux grec,
Si tu me dis des sottises pareilles,
Je pourrais bien frotter tes deux oreilles.
(il menace le bailli, qui parle toujours en reculant; et Mathurin court après lui.)

LE BAILLI.

Je suis bailli, ne t'en avise pas.
Fides veut dire *foi*. Conviens-tu pas
Que tu dois foi, que tu dois plein hommage
A monseigneur le marquis du Carrage?

Que tu lui dois dixmes, champart, argent?
Que tu lui dois...

MATHURIN.

Baillif outrecuidant,
Oui, je dois tout; j'en enrage dans l'ame:
Mais, palsandié, je ne dois point ma femme,
Maudit bailli!

LE BAILLI, *en s'en allant.*

Va, nous savons la loi;
Nous aurons bien ta femme ici sans toi.

SCENE II.

MATHURIN.

Chien de bailli! que ton latin m'irrite!
Ah! sans latin marions-nous bien vîte:
Parlons au père, à la fille sur-tout;
Car ce que je veux, moi, j'en viens à bout.
Voilà comme je suis... J'ai dans ma tête
Prétendu faire une fortune honnête,
La voilà faite: une fille d'ici
Me tracassait, me donnait du souci,
C'était Colette, et j'ai vu la fripponne
Pour mes écus mugueter ma personne;
J'ai voulu rompre, et je romps: j'ai l'espoir
D'avoir Acanthe, et je m'en vais l'avoir,
Car je m'en vais lui parler. Sa maniere
Est dédaigneuse, et son allure est fière:
Moi, je le suis; et, dès que je l'aurai,
Tout aussitôt je vous la réduirai;
Car je le veux. Allons...

SCENE III.

MATHURIN, COLETTE, *courant auprès.*

COLETTE.

Je t'y prends, traître:

MATHURIN, *sans la regarder.*

Allons.

COLETTE.

Tu feins de ne me pas connaître?

MATHURIN.

Si fait... bon jour.

COLETTE.

Mathurin, mathurin!
Tu causeras ici plus d'un chagrin.
De tes bon-jours je suis fort etonnée,
Et tes bon-jours valaient mieux l'autre année:
C'était tantôt un bouquet de jasmin,
Que tu venais me placer de ta main;
Puis des rubans pour orner ta bergère;
Tantôt des vers, que tu me faisais faire
Par le bailli, qui n'y comprenait rien,
Ni toi ni moi; mais tout allait fort bien:
Tout est passé, lâche! tu me délaisses?

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Après tant de promesses:
Tant de bouquets acceptés et rendus,
C'en est donc fait? je ne te plais donc plus?

COLETTE.

Adieu ! non pas traître ! je te suivrai,
Et contre ton contrat je m'inscrirai.
Mon père était procureur, ma famille
A du crédit, et j'en ai, je suis fille ;
Et monseigneur donne protection,
Quand il le faut, aux filles du canton ;
Et devant lui nous ferons comparaître
Un gros fermier qui fait le petit-maître,
Fait l'inconstant, se mêle d'être un fat.
Je te ferai rentrer dans ton état :
Nous apprendrons à ta mine insolente
A te moquer d'une pauvre innocente.

MATHURIN.

Cette innocente est dangereuse : il faut
Voir le beau-père, et conclure au plutôt.

SCENE IV.

MATHURIN, DIGNANT, ACANTHE, COLETTE.

MATHURIN.

Allons, beau-père, allons bacler la chose.

COLETTE.

Vous ne baclerez rien, non ; je m'oppose
A ses contrats, à ses noces, à tout.

MATHURIN.

Quelle innocente !

COLETTE.

Oh ! tu n'es pas au bout.

(*à Acanthe.*)

Gardez-vous bien, s'il vous plaît, ma voisine,

De vous laisser enjôler sur sa mine:
Il me trompa quatorze mois entiers
Chassez cet homme.

ACANTHE.

Hélas! très volontiers.

MATHURIN.

Très volontiers!.. Tout ce train-là me lasse:
Je suis têtu; je veux que tout se passe
A mon plaisir, suivant mes volontés,
Car je suis riche... Or, beau-père, écoutez:
Pour honorer en moi mon mariage,
Je me décrasse, et j'achete au bailliage
L'emploi brillant de receveur royal
Dans le grenier à sel: ça n'est pas mal.
Mon fils sera conseiller, et ma fille
Relèvera quelque noble famille;
Mes petits-fils deviendront présidens:
De monseigneur un jour les descendans
Feront leur cour aux miens: et, quand j'y pense,
Je me rengorge, et me carre d'avance.

DIGNANT.

Carre-toi bien; mais songe qu'à présent
On ne peut rien sans le consentement
De monseigneur: il est encor ton maître.

MATHURIN.

Et pourquoi ça!

DIGNANT.

Mais c'est que ça doit être.
A tous seigneurs tous honneurs.

COLETTE, *à Mathurin.*

Oui, vilain.
Il t'en cuira, je t'en réponds.

MATHURIN.

Voisin,
Notre bailli t'a donné sa folie.
Eh ! dis-moi donc, s'il prend en fantaisie
A monseigneur d'avoir femme au logis,
A-t-il besoin de prendre ton avis ?

DIGNANT.

C'est différent ; je fus son domestique
De père en fils dans cette terre antique
Je suis né pauvre, et je deviens cassé.
Le peu d'argent que j'avais amassé
Fut employé pour élever Acanthe.
Notre bailli dit qu'elle est fort savante,
Et qu'entre nous, son éducation
Est au-dessus de sa condition.
C'est ce qui fait que ma seconde épouse,
Sa belle-mère, est fâchée et jalouse,
Et la maltraite, et me maltraite aussi:
De tout cela je suis fort en souci.
Je voudrais bien te donner cette fille;
Mais je ne puis établir ma famille
Sans monseigneur; je vis de ses bontés,
Je lui dois tout; j'attends ses volontés:
Sans son aveu nous ne pouvons rien faire.

ACANTHE.

Ah ! croyez-vous qu'il le donne, mon père ?

COLETTE.

Eh bien frippon, tu crois que tu l'auras ?
Moi, je te dis que tu ne l'auras pas.

MATHURIN.

Tout le monde est contre moi, ça m'irrite.

SCENE V.

LES ACTEURS PRECEDENS, BERTHE.

MATHURIN, *à Berthe qui arrive.*

Ma belle-mère, arrivez, venez vîte.
Vous n'êtes plus la maîtresse au logis,
Chacun rebeque; et je vous avertis
Que si la chose en cet état demeure,
Si je ne suis marié tout à l'heure,
Je ne le serai point, tout est fini,
Tout est rompu.

BERTHE.

Qui m'a désobéi?
Qui contredit, s'il vous plaît, quand j'ordonne?
Serait-ce vous, mon mari? vous?

DIGNANT.

Personne,
Nous n'avons garde; et Mathurin veut bien
Prendre ma fille à-peu-près avec rien:
J'en suis content, et je dois me promettre.
Que monseigneur daignera le permettre.

BERTHE.

Allez, allez, épargnez-vous ce soin,
C'est de moi seule ici qu'on a besoin;
Et quand la chose une fois sera faite,
Il faudra bien, ma foi, qu'il la permette.

DIGNANT.

Mais...

BERTHE.

Mais il faut suivre ce que je dis.

Je ne veux plus souffrir dans mon logis
A mes dépens une fille indolente,
Qui ne fait rien, de rien ne se tourmente,
Qui s'imagine avoir de la beauté
Pour être en droit d'avoir de la fierté.
Mademoiselle, avec sa froide mine,
Ne daigne pas aider à la cuisine;
Elle se mire, ajuste son chignon,
Fredonne un air en brodant un jupon,
Ne parle point, et le soir en cachette
Lit des romans que le bailli lui prête.
Eh bien! voyez, elle ne répond rien.
Je me repens de lui faire du bien.
Elle est muette ainsi qu'une pécore.

MATHURIN.

Ah, c'est tout jeune, et ça n'a pas encore
L'esprit formé: ça vient avec le tems.

DIGNANT.

Ma bonne, il faut quelques ménagemens
Pour une fille; elles ont d'ordinaire
De l'embarras dans cette grande affaire:
C'est modestie et pudeur que cela.
Comme elle, enfin, vous passâtes par là;
Je m'en souviens, vous étiez fort revêche.

BERTHE.

Eh! finissons. Allons, qu'on se dépêche:
Quels sots propos! suivez-moi promptement
Chez le bailli

COLETTE, *à Acanthe.*

N'en fais rien, mon enfant.

BERTHE.

Allons, Acanthe.

ACANTHE.

O ciel ! que dois-je faire ?

COLETTE.

Refuse tout, laisse ta belle-mère,
Viens avec moi

BERTHE, *à Acanthe.*

Quoi donc ! sans sourciller ?
Mais parlez donc.

ACANTHE.

A qui puis-je parler...

DIGNANT.

Chez le bailli, ma bonne, allons l'attendre,
Sans la gêner ; et laissons-lui reprendre
Un peu d'haleine.

ACANTHE.

Ah ! croyez que mes sens
Sont pénétrés de vos soins indulgens ;
Croyez qu'en tout je distingue mon père.

MATHURIN.

Madame Berthe on ne distingue guère
Ni vous ni moi : la belle a le maintien
Un peu bien sec, mais cela n'y fait rien,
Et je réponds, dès qu'elle sera nôtre,
Qu'en peu de tems je la rendrai tout autre.

(*ils sortent.*)

ACANTHE.

Ah ! que je sens de trouble et de chagrin !
Me faudra-t-il épouser Mathurin ?

SCENE VI.

ACANTHE, COLETTE.

COLETTE.

Ah! n'en fais rien, crois-moi, ma chère amie.
Du mariage aurais-tu tant d'envie?
Tu peux trouver beaucoup mieux ... que sait-on?
Aimerais-tu ce méchant?

ACANTHE.

Mon Dieu non.
Mais, vois-tu bien, je ne suis plus soufferte
Dans le logis de la marâtre Berthe;
Je suis chassée; il me faut un abri;
Et par besoin je dois prendre un mari.
C'est en pleurant que je cause ta peine:
D'un grand projet j'ai la cervelle pleine;
Mais je ne sais comment m'y prendre. hélas!
Que devenir!... Dis-moi, ne sais-tu pas
Si monseigneur doit venir dans ses terres?

COLETTE.

Nous l'attendons.

ACANTHE.

Bientôt?

COLETTE.

Je ne sais gueres
Dans mon taudis les nouvelles de cour:
Mais s'il revient ce doit être un grand jour.
Il met, dit-on, la paix dans les familles,
Il rend justice, il a grand soin des filles.

ACANTHE.

Ah! s'il pouvait me protéger ici!

COLETTE.

Je prétends bien qu'il me protège aussi.

ACANTHE.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles
Qui dans l'armée ont très peu de pareilles;
Que Charles-Quint a loué sa valeur.

COLETTE.

Qu'est-ce que Charles-Quint?

ACANTHE.

Un empereur
Qui nous a fait bien du mal.

COLETTE.

Et qu'importe?
Ne m'en faites pas, vous, et que je sorte
A mon honneur du cas triste où je suis.

ACANTHE.

Comme le tien, mon coeur est plein d'ennuis.
Non loin d'ici quelquefois on me mène
Dans un château de la jeune Dormène...

COLETTE.

Près de nos bois?...ah! le plaisant château!
De Mathurin le logis est plus beau;
Et Mathurin est bien plus riche qu'elle.

ACANTHE.

Oui, je le sais; mais cette demoiselle
Est autre chose; elle est de qualité;
On la respecte avec sa pauvreté.
Elle a chez elle une vieille personne
Qu'on nomme Laure, et dont l'ame est si bonne;
Laure est aussi d'une grande maison.

COLETTE.

Qu'importe encor?

ACANTHE.

Les gens d'un certain nom,
J'ai remarqué cela, chère Colette,
En savent plus, ont l'ame autrement faite,
Ont de l'esprit, des sentimens plus grands,
Meilleurs que nous.

COLETTE.

Oui, dès leurs premiers ans
Avec grand soin leur ame est façonnée;
La nôtre, hélas! languit abandonnée.
Comme on apprend à chanter, à danser,
Les gens du monde apprennent à penser.

ACANTHE.

Cette Dormène et cette vieille dame
Semblent donner quelque chose à mon ame;
Je crois en valoir mieux quand je les voi:
J'ai de l'orgueil, et je ne sais pourquoi...
Et les bontés de Dormène et de Laure
Me font haïr mille fois plus encore
Madame Berthe et monsieur Mathurin.

COLETTE.

Quitte-les tous.

ACANTHE.

Je n'ose; mais enfin
J'ai quelque espoir: que ton conseil m'assiste.
Dis-moi d'abord, Colette, en quoi consiste
Ce fameux droit du seigneur.

COLETTE.

Oh! ma foi,
Va consulter de plus doctes que moi.

Je ne suis point mariée ; et l'affaire,
A ce qu'on dit, est un très grand mystère.
Seconde-moi, fais que je vienne à bout
D'être épousée, et je te dirai tout.

ACANTHE.

Ah ! j'y ferai mon possible.

COLETTE.

Ma mère
Est très alerte, et conduit mon affaire ;
Elle me fait, par un acte plaintif,
Pousser mon droit par-devant le baillif:
J'aurai, dit-elle, un mari par justice.

ACANTHE.

Que de bon coeur j'en fais le sacrifice !
Chère Colette, agissons bien à point,
Toi, pour l'avoir ; moi, pour ne l'avoir point.
Tu gagneras assez à ce partage ;
Mais, en perdant, je gagne davantage.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI, PHLIPE, *son valet, ensuite* COLETTE.

LE BAILLI.

Ma robe, allons... du respect... vîte, Phlipe.
C'est en bailli qu'il faut que je m'équipe :
J'ai des cliens qu'il faut expedier.
Je suis bailli, je te fais mon huissier.
Amène-moi Colette à l'audience.
(*il s'assied devant une table, et feuillette un grand livre.*)
L'affaire est grave, et de grande importance.
De matrimonio... chapitre deux.
Empêchemens .. Ces cas-là sont verreux ;
Il faut savoir de la jurisprudence.
(*à Colette.*)
Approchez-vous .. faites la révérence,
Colette : il faut d'abord dire son nom.

COLETTE.

Vous l'avez dit, je suis Colette.

LE BAILLI, *écrivant.*

Bon.
Colette... Il faut dire ensuite son âge.
N'avez-vous pas trente ans, et davantage ?

COLETTE.

Fi donc, monsieur ! j'ai vingt ans tout au plus.

LE BAILLI, *écrivant.*

Ça, vingt ans, passe: ils sont bien révolus?

COLETTE.

L'âge, monsieur, ne fait rien à la chose;
Et, jeune ou non, sachez que je m'oppose
A tout contrat qu'un Mathurin sans foi
Fera jamais avec d'autres que moi.

LE BAILLI.

Vos oppositions seront notoires.
Çà, vous avez des raisons péremptoires?

COLETTE.

J'ai cent raisons.

LE BAILLI.

Dites-les... Aurait-il...?

COLETTE.

Oh! oui, monsieur.

LE BAILLI.

Mais vous coupez le fil
A tout moment de notre procédure.

COLETTE.

Pardon, monsieur.

LE BAILLI.

Vous a-t-il fait injure?

COLETTE.

Oh tant! j'aurais plus d'un mari sans lui;
Et me voilà pauvre fille aujourd'hui.

LE BAILLI.

Il vous a fait sans doute des promesses.

COLETTE.

Mille pour une, et pleines de tendresses.

Il promettait, il jurait que dans peu
Il me prendrait en légitime noeud.

LE BAILLI, *écrivant.*

En légitime noeud... quelle malice!
Çà, produisez ses lettres en justice.

COLETTE.

Je n'en ai point; jamais il n'écrivait,
Et je croyais tout ce qu'il me disait.
Quand tous les jours on parle tête à tête
A son amant d'une manière honnête,
Pourquoi s'écrire? à quoi bon?

LE BAILLI.

Mais du moins,
Au lieu d'écrits, vous avez des témoins?

COLETTE.

Moi? point de tout; mon témoin c'est moi-même:
Est-ce qu'on prend des témoins quand on s'aime?
Et puis, monsieur, pouvais-je deviner
Que Mathurin osât m'abandonner?
Il me parlait d'amitié, de constance;
Je l'écoutais, et c'était en présence
De mes moutons, dans son pré, dans le mien.
Ils ont tout vu, mais ils ne disent rien.

LE BAILLI.

Non plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire.
Votre complainte en droit ne peut suffire;
On ne produit ni témoins ni billets,
On ne vous a rien fait rien écrit...

COLETTE.

Mais
Un Mathurin aura donc l'insolence
Impunément d'abuser l'innocence?

LE BAILLI.

En abuser ! mais vraiment c'est un cas
Epouvantable, et vous n'en parliez pas !
Instrumentons... Laquelle nous remontre
Que Mathurin, en plus d'une rencontre,
Se prévalant de sa simplicité,
A méchamment contre icelle attenté;
Laquelle insiste, et répete dommages,
Frais, intérêts! pour raison des outrages
Contre les loix faits par le suborneur
Dit Mathurin à son présent honneur.

COLETTE.

Rayez cela; je ne veux pas qu'on dise
Dans le pays une telle sottise.
Mon honneur est très intact; et pour peu
Qu'on l'eût blessé, l'on aurait vu beau jeu.

LE BAILLI.

Que prétendez-vous donc ?

COLETTE.

Etre vengée.

LE BAILLI.

Pour se venger il faut être outragée,
Et par écrit coucher en mots exprès
Quels attentats encontre vous sont faits,
Articuler les lieux, les circonstances,
Quis, quid, ubi, les excès, insolences,
Enormités sur quoi l'on jugera.

COLETTE.

Ecrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

LE BAILLI.

Ce n'est pas tout; il faut savoir la suite
Que ces excès pourraient avoir produite.

COLETTE.

Comment produite? Eh! rien ne produit rien.
Traître bailli, qu'entendez-vous?

LE BAILLI.

Fort bien.
Laquelle fille a dans ses procedures,
Perdu le sens, et nous dit des injures;
Et n'apportant nulle preuve du fait,
L'empêchement est nul, de nul effet,

(*il se lève.*)

Depuis une heure en vain je vous écoute:
Vous n'avez rien prouvé, je vous déboute.

COLETTE.

Me débouter, moi?

LE BAILLI.

Vous.

COLETTE.

Maudit baillif!
Je suis déboutée?

LE BAILLI.

Oui; quand le plaintif
Ne peut donner des raisons qui convainquent,
On le déboute, et les adverses vainquent.
Sur Mathurin n'ayant point action,
Nous procédons à la conclusion.

COLETTE.

Non, non, bailli; vous aurez beau conclure,
Instrumenter et signer, je vous jure
Qu'il n'aura point son Acanthe.

LE BAILLI.

Il l'aura;
De monseigneur le droit se maintiendra.

Je suis baillif, et j'ai les droits du maître:
C'est devant moi qu'il faudra comparaître.
Consolez-vous, sachez que vous auriez
Affaire à moi quand vous vous marierez.

COLETTE.

J'aimerais mieux le reste de ma vie
Demeurer fille.

LE BAILLI.

Oh! je vous en défie.

SCENE II.

COLETTE.

Ah! comment faire? où reprendre mon bien?
J'ai protesté; cela ne sert de rien.
On va signer. Que je suis tourmentée!

SCENE III.

COLETTE, ACANTHE.

COLETTE.

A mon secours! me voilà déboutée.

ACANTHE.

Déboutée!

COLETTE.

Oui l'ingrat vous est promis.
On me déboute.

ACANTHE.

Hélas! je suis bien pis.

De mes chagrins mon ame est oppressée.
Ma chaîne est prête, et je suis fiancée,
Ou je vais l'être au moins dans un moment.

COLETTE.

Ne hais-tu pas mon lâche?

ACANTHE.

Honnêtement.
Entre nous deux, juges-tu sur ma mine
Qu'il soit bien doux d'être ici Mathurine!

COLETTE.

Non pas pour toi; tu portes dans ton air
Je ne sais quoi de brillant et de fier:
A Mathurin cela ne convient guère,
Et ce maraud était mieux mon affaire.

ACANTHE.

J'ai par malheur de trop hauts sentimens.
Dis-moi, Colette, as-tu lu des romans?

COLETTE.

Moi? non, jamais.

ACANTHE.

Le bailli Métaprose
M'en a prêté... Mon dieu, la belle chose!

COLETTE.

En quoi si belle?

ACANTHE.

On y voit des amans
Si courageux, si tendres, si galans!

COLETTE.

Oh! Mathurin n'est pas comme eux.

ACANTHE.

Colette,
Que les romans rendent l'ame inquiète!

COLETTE

Et d'où vient donc?

ACANTHE.

Ils forment trop l'esprit:
En les lisant le mien bientôt s'ouvrit;
A réfléchir que de nuits j'ai passées!
Que les romans font naître de pensées!
Que les héros de ces livres charmans
Ressemblent peu, Colette aux autres gens!
Cette lumière était pour moi féconde;
Je me voyais dans un tout autre monde;
J'étais au ciel... Ah! qu'il m'était bien dur
De retomber dans mon état obscur.
Le coeur tout plein de ce grand étalage,
De me trouver au fond de mon village;
Et de descendre, après ce vol divin,
Des Amadis à maître Mathurin!

COLETTE.

Votre propos me ravit; et je jure
Que j'ai déja du goût pour la lecture.

ACANTHE.

T'en souvient-il autant qu'il m'en souvient,
Que ce marquis, ce beau seigneur, qui tient
Dans le pays le rang, l'état d'un prince,
De sa présence honora la province?
Il s'est passé juste un an et deux mois
Depuis qu'il vint pour cette seule fois.
T'en souvient-il? nous le vîmes à table,
Il m'acueillit: ah, qu'il était affable!
Tous ses discours étaient des mots choisis,
Que l'on n'entend jamais dans ce pays:
C'était, Colette, une langue nouvelle,

Supérieure, et pourtant naturelle;
J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

COLETTE.

Tu l'entendras, sans doute, à son retour.

ACANTHE.

Ce jour, Colette, occupe ta mémoire,
Où monseigneur, tout rayonnant de gloire,
Dans nos forêts suivi d'un peuple entier,
Le fer en main courait le sanglier ?

COLETTE.

Oui, quelque idée et confuse et légère
Peut m'en rester.

ACANTHE.

Je l'ai distincte et claire;
Je crois le voir avec cet air si grand,
Sur ce cheval superbe et bondissant;
Près d'un gros chêne il perce de sa lance
Le sanglier qui contre lui s'élance:
Dans ce moment j'entendis mille voix,
Que répétaient les échos de nos bois;
Et de bon coeur (il faut que j'en convienne)
J'aurais voulu qu'il démêlât la mienne.
De son départ je fus encor témoin:
On l'entourait, je n'étais pas bien loin.
Il me parla... Depuis ce jour, ma chère,
Tous les romans ont le don de me plaire:
Quand je les lis, je n'ai jamais d'ennui;
Il me paraît qu'ils me parlent de lui.

COLETTE.

Ah qu'un roman est beau!

ACANTHE.

C'est la peinture.
Du coeur humain, je crois d'après nature.

COLETTE.

D'après nature!...Entre nous deux, ton coeur
N'aime-t-il pas en secret monseigneur?

ACANTHE.

Oh! non; je n'ose: et je sens la distance
Qu'entre nous deux mit son rang, sa naissance.
Crois-tu qu'on ait des sentimens si doux
Pour ceux qui sont trop au-dessus de nous?
A cette erreur trop de raison s'oppose.
Non, je ne l'aime point...mais il est cause
Que l'ayant vu je ne puis à présent
En aimer d'autre...et c'est un grand tourment.

COLETTE.

Mais de tous ceux qui le suivaient, ma bonne,
Aucun n'a-t-il cajolé ta personne?
J'avouerai, moi, que l'on m'en a couté.

ACANTHE

Un étourdi prit quelque liberté;
Il s'appelait le chevalier Gernance:
Son fier maintien, ses airs, son insolence,
Me révoltaient, loin de m'en imposer.
Il fut surpris de se voir mépriser;
Et réprimant sa poursuite hardie,
Je lui fis voir combien la modestie
Etait plus fière, et pouvait d'un coup-d'oeil
Faire trembler l'impudence et l'orgueil.
Ce chevalier serait assez passable,
Et d'autres moeurs l'auraient pu rendre aimable:
Ah! la douceur est l'appât qui nous prend.

Que monseigneur, ô ciel, est différent!

COLETTE.

Ce chevalier n'était donc guère sage?
Çà, qui des deux te déplaît davantage,
De Mathurin ou de cet effronté?

ACANTHE.

Oh! Mathurin... c'est sans difficulté.

COLETTE.

Mais monseigneur est bon; il est le maître:
Pourrait-il pas te dépêtrer du traître?
Tu me parais si belle!

ACANTHE.

Hélas!

COLETTE.

Je croi
Que tu pourras mieux réussir que moi.

ACANTHE.

Est-il bien vrai qu'il arrive?

COLETTE.

Sans doute,
Car on le dit.

ACANTHE.

Penses-tu qu'il m'écoute?

COLETTE.

J'en suis certaine, et je retiens ma part
De ses bontés.

ACANTHE.

Nous le verrons trop tard;
Il n'arrivera point; on me fiance,
Tout est conclu, je suis sans espérance.
Berthe est terrible en sa mauvaise humeur;
Mathurin presse, et je meurs de douleur.

COLETTE.

Eh, moque-toi de Berthe.

ACANTHE.

Hélas! Dormène,
Si je lui parle, entrera dans ma peine:
Je veux prier Dormène de m'aider
De son appui qu'elle daigne accorder
Aux malheureux; cette dame est si bonne!
Laure, sur-tout, cette vieille personne,
Qui m'a toujours montré tant d'amitié,
De moi, sans doute, aura quelque pitié;
Car sais-tu bien que cette dame Laure
Très tendrement de ses bontés m'honore?
Entre ses bras elle me tient souvent,
Elle m'instruit, et pleure en m'instruisant.

COLETTE.

Pourquoi pleurer?

ACANTHE.

Mais de ma destinée:
Elle voit bien que je ne suis pas née
Pour Mathurin... Crois-moi, Colette, allons
Lui demander des conseils, des leçons...
Veux-tu me suivre?

COLETTE.

Ah! oui, ma chère Acanthe,
Enfuyons-nous; la chose est très prudente.
Viens; je connais des chemins détournés
Tout près d'ici.

SCENE IV.

ACANTHE, COLETTE, BERTHE, DIGNANT. MATHURIN.

BERTHE, *arrêtant Acanthe.*

Quel chemin vous prenez!
Etes-vous folle? et quand on doit se rendre
A son devoir, faut-il se faire attendre?
Quelle indolence! et quel air de froideur!
Vous me glacez: votre mauvaise humeur
Jusqu'à la fin vous sera reprochée.
On vous marie, et vous êtes fâchée.
Hom, l'idiote! Allons, çà, Mathurin,
Soyez le maître, et donnez lui la main.

MATHURIN *approche sa main et veut l'embrasser.*

Ah! palsandié...

BERTHE.

Voyez la mal-honnête!
Elle rechigne et détourne la tête!

ACANTHE.

Pardon, mon père, hélas! vous excusez
Mon embarras, vous le favorisez,
Et vous sentez quelle douleur amère
Je dois souffrir en quittant un tel père.

BERTHE.

Et rien pour moi?

MATHURIN.

Ni rien pour moi non plus?

COLETTE.

Non, rien, méchant: tu n'auras qu'un refus.

MATHURIN.

On me fiance.

COLETTE.

Et, va, va, fiançailles
Assez souvent ne sont pas épousailles.
Laisse-moi faire.

DIGNANT.

Eh ! qu'est-ce que j'entends ?
C'est un courier : c'est, je pense, un des gens
De monseigneur ; oui, c'est le vieux Champagne.

SCENE V.

LES ACTEURS PRECEDENS, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Oui, nous avons terminé la campagne :
Nous avons sauvé Metz, mon maître et moi ;
Et nous aurons la paix. Vive le roi !
Vive mon maître !... il a bien du courage :
Mais il est trop sérieux pour son âge ;
J'en suis fâché. Je suis bien aise aussi,
Mon vieux Dignant, de te trouver ici :
Tu me parais en grande compagnie.

DIGNANT.

Oui... vous serez de la cérémonie.
Nous marions Acanthe.

CHAMPAGNE.

Bon ! tant mieux !
Nous danserons, nous serons tous joyeux.
Ta fille est belle... Ha, ha, c'est toi, Colette ;

Ma chère enfant, ta fortune est donc faite?
Mathurin est ton mari?

COLETTE.

Mon dieu, non.

CHAMPAGNE.

Il fait fort mal.

COLETTE.

Le traître, le frippon,
Croit dans l'instant prendre Acanthe pour femme.

CHAMPAGNE.

Il fait fort bien; je réponds sur mon ame
Que cet hymen à mon maître agréera,
Et que la noce à ses frais se fera.

ACANTHE.

Comment! il vient?

CHAMPAGNE.

Peut-être ce soir même.

DIGNANT.

Quoi! ce signeur, ce bon maître que j'aime,
Je puis le voir encore avant ma mort?
S'il est ainsi, je bénirai mon sort.

ACANTHE.

Puisqu'il revient, permettez, mon cher père,
De vous prier, devant ma belle-mère,
De vouloir bien ne rien precipiter
Sans son aveu, sans l'oser consulter;
C'est un devoir dont il faut qu'on s'acquitte;
C'est un respect, sans doute, qu'il mérite.

MATHURIN.

Foin du respect.

DIGNANT.

Votre avis est sensé;

Et comme vous en secret j'ai pensé.

MATHURIN.

Et moi, l'ami, je pense le contraire.

COLETTE, *à Acanthe.*

Bon, tenez ferme.

MATHURIN.

Est un sot qui diffère.
Je ne veux point soumettre mon honneur,
Si je le puis, à ce droit du seigneur.

BERTHE.

Eh! pourquoi tant s'effaroucher? la chose
Est bonne au fond, quoique le monde en cause,
Et notre honneur ne peut s'en tourmenter.
J'en fis l'épreuve; et je puis protester
Qu'à mon devoir quand je me fus rendue
On s'en alla dès l'instant qu'on m'eut vue.

COLETTE.

Je le crois bien.

BERTHE.

Cependant la raison
Doit conseiller de fuir l'occasion.
Hâtons la noce, et n'attendons personne.
Préparez tout, mon mari, je l'ordonne.

MATHURIN.

(*à Colette, en s'en allant.*)
C'est très bien dit. Eh bien! l'aurai-je enfin?

COLETTE.

Non, tu ne l'auras pas, non, Mathurin.
(*ils sortent.*)

CHAMPAGNE.

Oh, oh, nos gens viennent en diligence.
Eh quoi! déja ce chevalier Gernance!

SCENE VI.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Vous êtes fin, monsieur le chevalier;
Très à propos vous venez le premier:
Dans tous vos faits votre beau talent brille,
Vous vous doutez qu'on marie une fille:
Acanthe est belle, au moins.

LE CHEVALIER.

Eh! oui vraiment,
Je la connais; j'apprends en arrivant
Que Mathurin se donne l'insolence
De s'appliquer ce bijou d'importance;
Mon bon destin nous a fait accourir
Pour y mettre ordre: il ne faut pas souffrir
Qu'un riche rustre ait les tendres premices
D'une beauté qui ferait les delices
Des plus huppés et des plus délicats.
Pour le marquis, il ne se hâte pas:
C'est, je l'avoue, un grave personnage,
Pressé de rien, bien compassé, bien sage,
Et voyageant comme un ambassadeur.
Parbleu, jouons un tour à sa lenteur:
Tiens, il me vient une bonne pensée,
C'est d'enlever *presto* la fiancée,
De la conduire en quelque vieux château,
Quelque masure.

CHAMPAGNE.

Oui, le projet est beau.

LE CHEVALIER.

Un vieux château, vers la forêt prochaine,
Tout délabré, que possède Dormène,
Avec sa vieille...

CHAMPAGNE.

Oui, c'est Laure, je crois.

LE CHEVALIER.

Oui.

CHAMPAGNE.

Cette vieille était jeune autrefois;
Je m'en souviens, votre étourdi de père
Eut avec elle une certaine affaire,
Où chacun d'eux fit un mauvais marché.
Ma foi, c'était un maître débauché,
Tout comme vous, buvant, aimant les belles,
Les enlèvant, et puis se moquant d'elles.
Il mangea tout, et ne vous laissa rien.

LE CHEVALIER.

J'ai le marquis, et c'est avoir du bien;
Sans nul souci je vis de ses largesses.
Je n'aime point l'embarras des richesses:
Est riche assez qui sait toujours jouir.
Le premier bien, crois-moi, c'est le plaisir.

CHAMPAGNE.

Et que ne prenez-vous cette Dormène?
Bien plus qu'Acanthe elle en vaudrait la peine;
Elle est très fraîche, elle est de qualité;
Cela convient à votre dignité:
Laissez pour nous les filles du village.

LE CHEVALIER.

Vraiment Dormène est un très doux partage,
C'est très bien dit. Je crois que j'eus un jour,

S'il m'en souvient, pour elle un peu d'amour;
Mais, entre nous, elle sent trop sa dame;
On ne pourrait en faire que sa femme.
Elle est bien pauvre, et je le suis aussi;
Et pour l'hymen j'ai fort peu de souci.
Mon cher Champagne, il me faut une Acanthe;
Cette conquête est beaucoup plus plaisante
Oui, cette Acanthe aujourd'hui m'a piqué:
Je me sentis, l'an passé, provoqué
Par ses refus, par sa petite mine.
J'aime à domter cette pudeur mutine.
J'ai deux coquins, qui font trois avec toi,
Déterminés, alertes comme moi;
Nous tiendrons prêt à cent pas un carrosse,
Et nous fondrons tous quatre sur la noce.
Cela sera plaisant; j'en ris déja.

CHAMPAGNE.

Mais croyez-vous que monseigneur rira?

LE CHEVALIER.

Il faudra bien qu'il rie, et que Dormène
En rie encor, quoique prude et hautaine,
Et je prétends que Laure en rie aussi.
Je viens de voir à cinq cents pas d'ici
Dormène et Laure en très mince équipage,
Qui s'en allaient vers le prochain village,
Chez quelque vieille: il faut prendre ce tems.

CHAMPAGNE.

C'est bien pensé; mais vos déportemens
Sont dangereux, je crois, pour ma personne.

LE CHEVALIER.

Bon! l'on se fâche, on s'appaise, on pardonne.
Tous les gens gais ont le don merveilleux

De mettre en train tous les gens sérieux.

CHAMPAGNE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

L'esprit le plus atrabilaire
Est subjugué quand on cherche à lui plaire.
On s'épouvante, on crie, on fuit d'abord,
Et puis l'on soupe, et puis l'on est d'accord.

CHAMPAGNE.

On ne peut mieux: mais votre belle Acanthe
Est bien revêche.

LE CHEVALIER.

Et c'est ce qui m'enchante.
La résistance est un charme de plus;
Et j'aime assez une heure de refus
Comment souffrir la stupide innocence
D'un sot tendron faisant la révérence,
Baissant les yeux, muette à mon aspect,
Et recevant mes faveurs par respect?
Mon cher Champagne, à mon dernier voyage
D'Acanthe ici j'éprouvrai le courage.
Va, sous mes loix je la ferai plier.
Rentre pour moi dans ton premier métier,
Sois mon trompette, et sonne les alarmes;
Point de quartier, marchons, alerte, aux armes,
Vîte.

CHAMPAGNE.

Je crois que nous sommes trahis;
C'est du secours qui vient aux ennemis:
J'entends grand bruit, c'est monseigneur.

LE CHEVALIER.

N'importe:
Sois prêt ce soir à me servir d'escorte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Cher chevalier; que mon coeur est en paix!
Que mes regards sont ici satisfaits!
Que ce château qu'ont habité nos pères,
Que ces forêts, ces plaines me sont chères!
Que je voudrais oublier pour toujours
L'illusion, les manèges des cours!
Tous ces grands riens, ces pompeuses chimères,
Ces vanités, ces ombres passagères,
Au fond du coeur laissent un vide affreux.
C'est avec nous que nous sommes heureux.
Dans ce grand monde, où chacun veut paraître,
On est esclave, et chez moi je suis maître.
Que je voudrais que vous eussiez mon goût!

LE CHEVALIER.

Eh! oui, l'on peut se réjouir par-tout,
En garnison, à la cour, à la guerre,
Long-tems en ville, et huit jours dans sa terre.

LE MARQUIS.

Que vous et moi nous sommes différens!

LE CHEVALIER.

Nous changerons peut-être avec le tems.

En attendant vous savez qu'on apprête
Pour ce jour même une très belle fête;
C'est une noce.

LE MARQUIS.

Oui, Mathurin vraiment
Fait un beau choix, et mon consentement
Est tout acquis à ce doux mariage;
L'époux est riche, et sa maîtresse est sage:
C'est un bonheur bien digne de mes voeux
En arrivant de faire deux heureux.

LE CHEVALIER.

Acanthe encore en peut faire un troisieme.

LE MARQUIS.

Je vous reconnais là, toujours vous-même.
Mon cher parent, vous m'avez fait cent fois
Trembler pour vous par vos galans exploits.
Tout peut passer dans des villes de guerre;
Mais nous devons l'exemple dans ma terre.

LE CHEVALIER.

L'exemple du plaisir apparemment?

LE MARQUIS.

Au moins, mon cher, que ce soit prudemment;
Daignez en croire un parent qui vous aime.
Si vous n'avez du respect pour vous-même,
Quelque grand nom que vous puissiez porter,
Vous ne pourrez vous faire respecter.
Je ne suis pas difficile et sévère;
Mais, entre nous, songez que votre père,
Pour avoir pris le train que vous prenez,
Se vit au rang des plus infortunés,
Perdit ses biens, languit dans la misère,
Fit de douleur expirer votre mère,

Et près d'ici mourut assassiné.
J'étais enfant; son sort infortuné
Fut à mon coeur une leçon terrible
Qui se grava dans mon ame sensible;
Utilement témoin de ses malheurs,
Je m'instruisais en répandant des pleurs.
Si comme moi cette fin déplorable
Vous eût frappé, vous seriez raisonnable.

LE CHEVALIER.

Oui, je veux l'être un jour, c'est mon dessein;
J'y pense quelquefois, mais c'est en vain;
Mon feu m'emporte.

LE MARQUIS.

Eh bien! je vous présage
Que vous serez las du libertinage.

LE CHEVALIER.

Je le voudrais; mais on fait comme on peut.
Ma foi, n'est pas raisonnable qui veut.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez: de son coeur on est maître;
J'en fis l'épreuve: est sage qui veut l'être;
Et, croyez-moi, cette Acanthe, entre nous,
Eut des attraits pour moi comme pour vous:
Mais ma raison ne pouvait me permettre
Un fol amour qui m'allait compromettre;
Je rejetai ce desir passager,
Dont la poursuite aurait pu m'affliger,
Dont le succès eût perdu cette fille,
Eût fait sa honte aux yeux de sa famille,
Et l'eût privée à jamais d'un époux.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas si timide que vous;

La même pâte, il faut que j'en convienne,
N'a point formé votre branche et la mienne.
Quoi! vous pensez être dans tous les tems
Maître absolu de vos yeux, de vos sens?

LE MARQUIS.

Et pourquoi non?

LE CHEVALIER.

Très fort je vous respecte;
Mais la sagesse est tant soit peu suspecte;
Les plus prudens se laissent captiver,
Et le vrai sage est encore à trouver:
Craignez sur-tout le titre ridicule
De philosophe.

LE MARQUIS.

O l'étrange scrupule!
Ce noble nom, ce nom tant combattu,
Que veut-il dire? amour de la vertu.
Le fat en raille avec étourderie,
Le sot le craint, le frippon le décrie;
L'homme de bien dédaigne les propos
Des étourdis, des frippons, et des sots;
Et ce n'est pas sur les discours du monde
Que le bonheur et la vertu se fonde.
Écoutez-moi. Je suis las aujourd'hui
Du train des cours où l'on vit pour autrui;
Et j'ai pensé, pour vivre à la campagne,
Pour être heureux, qu'il faut une compagne.
J'ai le projet de m'établir ici,
Et je voudrais vous marier aussi.

LE CHEVALIER.

Très humble serviteur.

LE MARQUISE.

Ma fantaisie
N'est pas de prendre une jeune étourdie.

LE CHEVALIER.

L'étourderie a du bon.

LE MARQUIS.

Je voudrais
Un esprit doux, plus que de doux attraits.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux le dernier.

LE MARQUIS.

La jennesse,
Les agrémens, n'ont rien qui m'intéresse.

LE CHEVALIER.

Tant pis.

LE MARQUIS.

Je veux affermir ma maison
Par un hymen qui soit tout de raison.

LE CHEVALIER.

Oui, tout d'ennui.

LE MARQUIS.

J'ai pensé que Dormène
Serait très propre à former cette chaîne.

LE CHEVALIER.

Notre Dormène est bien pauvre.

LE MARQUIS.

Tant mieux.
C'est un bonheur si pur, si précieux,
De relèver l'indigente noblesse,
De préférer l'honneur à la richesse!
C'est l'honneur seul qui chez nous doit former
Tout notre sang; lui seul doit animer

Ce sang reçu de nos braves ancêtres,
Qui dans les camps doit couler pour ses maître.

LE CHEVALIER.

Je pense ainsi : les Français libertins
Sont gens d'honneur. Mais dans vos beaux desseins,
Vous avez donc, malgré votre réserve,
Un peu d'amour ?

LE MARQUIS.

Qui, moi ? Dieu m'en préserve!
Il faut savoir être maître chez soi ;
Et si j'aimais, je recevrais la loi.
Se marier par amour, c'est folie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, marquis, votre philosophie
Me paraît toute à rebours du bon sens.
Pour moi, je crois au pouvoir de nos sens ;
Je les consulte en tout, et j'imagine
Que tous ces gens si graves par la mine,
Pleins de morale et de réflexions,
Sont destinés aux grandes passions.
Les étourdis esquivent l'esclavage,
Mais un coup-d'oeil peut subjuguer un sage.

LE MARQUIS.

Soit ; nous verrons.

LE CHEVALIER.

Voici d'autres époux ;
Voici la noce : allons, égayons-nous.
C'est Mathurin, c'est la gentille Acanthe,
C'est le vieux père, et la mère, et la tante,
C'est le bailli, Colette, et tout le bourg.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE BAILLI, *à la tête des habitans.*

LE MARQUIS.

J'en suis touché. Bon jour, enfans, bon jour.

LE BAILLI.

Nous venons tous avec conjouissance
Nous présenter devant votre excellence,
Comme les Grecs jadis devant Cyrus...
Comme les Grecs....

LE MARQUIS.

Les Grecs sont superflus.
Je suis Picard ; je revois avec joie
Tous mes vassaux.

LE BAILLI

Les Grecs de qui la proie....

LE CHEVALIER.

Ah, finissez !... Notre gros Mathurin,
La belle Acanthe est votre proie enfin ?

MATHURIN.

Oui-da, monsieur, la fiançaille est faite,
Et nous prions que monseigneur permette
Qu'on nous finisse.

COLETTE.

Oh! tu ne l'auras pas ;
Je te le dis, tu me demeureras.
Oui, monseigneur, vous me rendrez justice ;
Vous ne souffrirez pas qu'il me trahisse :
Il m'a promis...

MATHURIN.

Bon, j'ai promis en l'air.

LE MARQUIS.

Il faut, bailli, tirer la chose au clair.
A-t-il promis?

LE BAILLI.

La chose est constatée.
Colette est folle, et je l'ai déboutée.

COLETTE.

Ça n'y fait rien, et monseigneur saura
Qu'on force Acanthe à ce beau marché-là,
Qu'on la maltraite, et qu'on la violente
Pour épouser.

LE MARQUIS.

Est-il vrai, belle Acanthe?

ACANTHE.

Je dois d'un père avec raison chéri
Suivre les loix; il me donne un mari.

MATHURIN.

Vous voyez bien qu'en effet elle m'aime.

LE MARQUIS.

Sa réponse est d'une prudence extrême:
Eh bien! chez moi la noce se fera.

LE CHEVALIER.

Bon, bon, tant mieux.

LE MARQUIS, *à Acanthe.*

Votre père verra
Que j'aime en lui la probité, le zele,
Et les travaux d'un serviteur fidele.
Votre sagesse à mes yeux satisfaits
Augmente encor le prix de vos attraits.

Comptez, amis; qu'en faveur de la fille
Je prendrai soin de toute la famille.

COLETTE.

Et de moi donc?

LE MARQUIS.

De vous, Colette, aussi.
Cher chevalier, retirons-nous d'ici;
Ne troublons point leur naïve alegresse.

LE BAILLI.

Et votre droit, monseigneur; le temps presse.

MATHURIN.

Quel chien de droit! Ah! me voilà perdu.

COLETTE.

Va, tu verras.

BERTHE.

Mathurin, que crains-tu?

LE MARQUIS

Vous aurez soin, baillif, en homme sage,
D'arranger tout suivant l'antique usage:
D'un si beau droit je veux m'autoriser
Avec décence, et n'en point abuser.

LE CHEVALIER.

Ah! quel Caton! mais mon Caton, je pense,
La suit des yeux, et non sans complaisance.
Mon cher cousin...

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE CHEVALIER,

Gageons tous deux
Que vous allez devenir amoureux.

LE MARQUIS.

Moi, mon cousin.

LE CHEVALIER.

Oui, vous.

LE MARQUIS.

L'extravagance!

LE CHEVALIER.

Vous le serez; j'en ris déja d'avance.
Gageons, vous dis-je, une discrétion.

LE MARQUIS.

Soit.

LE CHEVALIER.

Vous perdrez.

LE MARQUIS.

Soyez bien sûr que non.

SCENE III.

LE BAILLI les autres acteurs.

MATHURIN.

Que disent-ils?

LE BAILLI.

Ils disent que sur l'heure
Chacun s'en aille, et qu'Acanthe demeure.

MATHURIN.

Moi, que je sorte!

LE BAILLI.

Oui, sans doute.

COLETTE.

Oui, frippon.
Oh! nous aimons la loi, nous.

MATHURIN, *au bailli.*

Mais doit-on...?

BERTHE.

Eh quoi, benêt, te voilà bien à plaindre!

DIGNANT.

Allez; d'Acanthe on n'aura rien à craindre;
Trop de vertu regne au fond de son coeur;
Et notre maître est tout rempli d'honneur.
(*à Acanthe.*)
Quand près de vous il daignera se rendre,
Quand sans témoin il pourra vous entendre,
Remettez-lui ce paquet cacheté:
(*lui donnant des papiers cachetés.*)
C'est un devoir de votre piété;
N'y manquez pas...O fille toujours chère!...
Embrassez-moi.

ACANTHE.

Tous vos ordres, mon père,
Seront suivis; ils sont pour moi sacrés;
Je vous dois tout...D'où vient que vous pleurez?

DIGNANT.

Ah! je le dois...de vous je me sépare,
C'est pour jamais: mais si le ciel avare,
Qui m'a toujours refusé ses bienfaits,
Pouvait sur vous les verser désormais,
Si votre sort est digne de vos charmes,
Ma chère enfant, je dois sécher mes larmes.

BERTHE.

Marchons, marchons; tous ces beaux complimens
Sont pauvretés qui font perdre du tems.
Venez, Colette.

COLETTE, *à Acanthe.*

Adieu, ma chère amie.
Je recommande à votre prud'hommie

Mon Mathurin ; vengez-moi des ingrats.

ACANTHE.

Le coeur me bat... Que deviendrai-je ? hélas !

SCENE IV.

LE BAILLI, MATHURIN, ACANTHE.

MATHURIN.

Je n'aime point cette cérémonie
Maître Bailli ; c'est une tyrannie.

LE BAILLI.

C'est la condition, *sine quâ non*.

MATHURIN.

Sine quâ non ; quel diable de jargon !
Morbleu ma femme est à moi.

LE BAILLI.

Pas encore :
Il faut premier que monseigneur l'honore
D'un entretien, selon les nobles us
En ce châtel de tous les tems reçus.

MATHURIN.

Ces maudits us, quels sont-ils ?

LE BAILLI.

L'épousée
Sur une chaise est sagement placée ;
Puis monseigneur dans un fauteuil à bras
Vient vis-à-vis se camper à six pas.

MATHURIN.

Quoi, pas plus loin.

LE BAILLI.

C'est la regle.

MATHURIN.

Allons, passe.

Et puis après ?

LE BAILLI.

Monseigneur avec grace
Fait un présent de bijoux, de rubans,
Comme il lui plaît.

MATHURIN.

Passe pour des présens.

LE BAILLI.

Puis il lui parle; il vous la considère;
Il examine à fond son caractère;
Puis il l'exhorte à la vertu.

MATHURIN.

Fort bien;
Et quand finit, s'il vous plaît, l'entretien!

LE BAILLI.

Expressément la loi veut qu'on demeure.
Pour l'exhorter l'espace d'un quart-d'heure.

MATHURIN.

Un quart-d'heure est beaucoup. Et le mari
Peut-il au moins se tenir près d'ici
Pour écouter sa femme ?

LE BAILLI.

La loi porte
Que s'il osait se tenir à la porte,
Se présenter avant le tems marqué,
Faire du bruit, se tenir pour choqué,
S'émanciper à sottises pareilles,
On fait couper sur-le-champ ses oreilles.

MATHURIN.

La belle loi ! les beaux droits que voilà !
Et ma moitié ne dit mot à cela ?

ACANTHE.

Moi, j'obéis et je n'ai rien à dire.

LE BAILLI.

Déniche ; il faut qu'un mari se retire :
Point de raisons.

MATHURIN, *sortant*

Ma femme heureusement
N'a point d'esprit ; et son air innocent,
Sa conversation ne plaira guère.

LE BAILLI.

Veux-tu partir ?

MATHURIN.

Adieu donc, ma très chère ;
Songe sur tout au pauvre Mathurin.
Ton fiancé.

(il sort.)

ACANTHE.

J'y songe avec chagrin.
Quelle sera cette étrange entrevue ?
La peur me prend ; je suis tout éperdue.

LE BAILLI

Asseyez-vous ; attendez en ce lieu
Un maître aimable et vertueux. Adieu.

SCENE V.

ACHANTE.

Il est aimable... Ah ! je le sais, sans doute
Pourrai-je hélas ! mériter qu'il m'écoute ?
Entrera t-il dans mes vrais intérêts,
Dans mes chagrins et dans mes torts secrets ?
Il me croira du moins fort imprudente
De refuser le sort qu'on me présente,
Un mari riche, un état assuré
Je le prévois, je ne remporterai
Que des refus avec bien peu d'estime;
Je vais déplaire à ce coeur magnanime;
Et si mon ame avait osé former
Quelque souhait, c'est qu'il pût m'estimer.
Mais pourra-t-il me blâmer de me rendre
Chez cette dame et si noble et si tendre,
Qui fuit le monde, et qu'en ce triste jour
J'emplorerai pour le fuir à mon tour?...
Où suis-je?...on ouvre!...à peine j'envisage
Celui qui vient...je ne vois qu'un nuage.

SCENE VI.

LE MARQUIS, ACANTHE.

LE MARQUIS.

Asseyez-vous. Lorsqu'ici je vous vois,
C'est le plus beau, le plus cher de mes droits.
J'ai commandé qu'on porte à votre père
Les faibles dons qu'il convient de vous faire;
Ils paraîtront bien indignes de vous.

ACANTHE, *s'asseyant.*

Trop de bontés se répandent sur nous;
J'en suis confuse; et ma reconnaissance
N'a pas besoin de tant de bienfaisance:
Mais avant tout il est de mon devoir
De vous prier de daigner recevoir
Ces vieux papiers que mon père présente
Très humblement.

LE MARQUIS, *les mettant dans sa poche.*

Donnez-les, belle Acanthe,
Je les lirai; c'est sans doute un détail
De mes forêts: ses soins et son travail
M'ont toujours plu; j'aurai de sa vieillesse
Les plus grands soins; comptez sur ma promesse.
Mais est-il vrai qu'il vous donne un époux
Qui, vous causant d'invincibles dégoûts,
De votre hymen rend la chaîne odieuse?
J'en suis fâché... Vous deviez être heureuse.

ACANTHE.

Ah! je le suis un moment, monseigneur,
En vous parlant, en vous ouvrant mon coeur;

Mais tant d'audace est-elle ici permise?

LE MARQUIS.

Ne craignez rien : parlez avec franchise;
Tous vos secrets seront en sûreté.

ACANTHE.

Qui douterait de votre probité?
Pardonnez donc à ma plainte importune.
Ce mariage aurait fait ma fortune,
Je le sais bien : et j'avouerai sur-tout
Que c'est trop tard expliquer mon dégoût,
Que, dans les champs élevée et nourrie,
Je ne dois point dédaigner une vie
Qui sous vos loix me retient pour jamais,
Et qui m'est chère encor par vos bienfaits.
Mais, après tout, Mathurin, le village,
Ces paysans, leurs moeurs, et leur langage,
Ne m'ont jamais inspiré tant d'horreur;
De mon esprit c'est une injuste erreur;
Je la combats : mais elle l'avantage.
En frémissant je fais ce mariage.

LE MARQUIS, *approchant son fauteuil.*

Mais vous n'avez pas tort.

ACANTHE, *à genoux:*

J'ose à genoux
Vous demander, non pas un autre époux,
Non d'autres noeuds, tous me seraient horribles;
Mais que je puisse avoir des jours paisibles:
Le premier bien serait votre bonté,
Et le second de tous la liberté.

LE MARQUIS, *la relèvant avec empressement.*

Eh! relèvez-vous donc... Que tout m'étonne

Dans vos desseins, et dans votre personne,
(ils s'approchent.)
Dans vos discours, si nobles, si touchans,
Qui ne sont point le langage des champs!
Je l'avouerai, vous ne paraissez faite
Pour Mathurin ni pour cette retraite.
D'où tenez-vous, dans ce séjour obscur,
Un ton si noble, un langage si pur?
Par-tout on a de l'esprit; c'est l'ouvrage
De la nature, et c'est votre partage:
Mais l'esprit seul sans éducation
N'a jamais eu ni ce tour ni ce ton,
Qui me surprend... je dis plus, qui m'enchante.

ACANTHE.

Ah! que pour moi votre ame est indulgente!
Comme mon sort, mon esprit est borné.
Moins on attend, plus on est étonné.

LE MARQUIS.

Quoi! dans ces lieux la nature bizarre
Aura voulu mettre une fleur si rare,
Et le destin veut ailleurs l'enterrer!
Non, belle Acanthe, il vous faut demeurer.
(il s'approche)

ACANTHE.

Pour épouser Mathurin?

LE MARQUIS.

Sa personne
Mérite peu la femme qu'on lui donne,
Je l'avouerai.

ACANTHE.

Mon père quelquefois
Me conduisait, tout auprès de vos bois,

Chez une dame aimable et retirée,
Pauvre, il est vrai, mais noble et révérée,
Pleine d'esprit, de sentimens, d'honneur:
Elle daigne m'aimer; votre faveur,
Votre bonté peut me placer près d'elle..
Ma belle-mère est avare et cruelle;
Elle me hait; et je hais malgré moi
Ce Mathurin qui compte sur ma foi.
Voilà mon sort, vous en êtes le maître:
Je ne serai point heureuse peut-être;
Je souffrirai; mais je souffrirai moins
En devant tout à vos généreux soins.
Protégez-moi; croyez qu'en ma retraite
Je resterai toujours votre sujette.

LE MARQUIS.

Tout me surprend. Dites-moi, s'il vous plait,
Celle qui prend à vous tant d'intérêt,
Qui vous chérit, ayant su vous connaître,
Serait-ce point Dormène?

ACANTHE.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais peut-être...
Il est aisé d'ajuster tout cela.
Oui... votre idée est très bonne... oui, voilà
Un vrai moyen de rompre avec décence
Ce sot hymen, cette indigne alliance.
J'ai des projets... en un mot, voulez-vous
Près de Dormène un destin noble et doux?

ACANTHE.

J'aimerais mieux la servir, servir Laure,

Laure si bonne, et qu'à jamais j'honore,
Manquer de tout, goûter dans leur séjour
Le seul bonheur de vous faire ma cour,
Que d'accepter la richesse importune
De tout mari qui ferait ma fortune.

LE MARQUIS.

Acanthe, allez... Vous pénétrez mon coeur:
Oui, vous pourrez, Acanthe, avec honneur
Vivre auprès d'elle... et dans mon château même.

ACANTHE.

Auprès de vous ! ah ciel !

LE MARQUIS *s'approche un peu.*

Elle vous aime;
Elle a raison... J'ai, vous dis-je, un projet;
Mais je ne sais s'il aura son effet.
Et cependant vous voilà fiancée,
Et votre chaîne est déja commencée,
La noce prête, et le contrat signé.
Le ciel voulut que je fusse éloigné
Lorsqu'en ces lieux on parait la victime:
J'arrive tard, et je m'en fais un crime.

ACANTHE.

Quoi! vous daignez me plaindre? Ah ! qu'à mes yeux
Mon mariage en est plus odieux !
Qu'il le devient chaque instant davantage!

LE MARQUIS. (*ils s'approchent.*)

Mais, après tout, puisque de l'esclavage
(*il s'approche.*)
Avec décence on pourra vous tirer...

ACANTHE, *s'approchant un peu.*
Ah! le voudriez-vous?

LE MARQUIS.
J'ose espérer...
Que vos parens, la raison, la loi même,
Et plus encor votre mérite extrême...
(il s'approche encore.)
Oui, cet hymen est trop mal assorti.
(elle s'approche.)
Mais... le temps presse, il faut prendre un parti:
Ecoutez-moi...
(ils se trouvent tout près l'un de l'autre.)

ACANTHE.
Juste ciel! si j'écoute!

SCENE VII.

LE MARQUIS, ACANTHE, LE BAILLI, MATHURIN.

MATHURIN, *entrant brusquement.*
Je crains, ma foi, que l'on ne me déboute:
Entrons, entrons; le quart-d'heure est fini.

ACANTHE.
Eh quoi! si tôt?

LE MARQUIS, *tirant sa montre.*
Il est vrai, mon ami.

MATHURIN.
Maître Bailli, ces sieges sont bien proches:
Est-ce encore un des droits?

LE BAILLI.

Point de reproches,
Mais du respect.

MATHURIN.

Mon dieu ! nous en aurons;
Mais aurons-nous ma femme ?

LE MARQUIS.

Nous verrons.

MATHURIN.

Ce *nous verrons* est d'un mauvais présage.
Qu'en dites-vous, Bailli ?

LE BAILLI.

L'ami, sois sage.

MATHURIN.

Que je fis mal, ô ciel ! quand je naquis,
De naître, hélas ! le vassal d'un marquis.
(*ils sortent*.)

SCENE VIII.

LE MARQUIS.

Non, je ne perdrai point cette gageure...
Amoureux! moi! quel conte! ah! je m'assure
Que sur soi-même on garde un plein pouvoir
Pour être sage, on n'a qu'à le vouloir.
Il est bien vrai qu'Acanthe est assez belle...
Et de la grace! ah! nul n'en a plus qu'elle...
Et de l'esprit!... quoi! dans le fond des bois,
Pour avoir vu Dormène quelquefois,
Que de progrès! qu'il faut peu de culture
Pour seconder les dons de la nature!
J'estime Acanthe: oui je dois l'estimer;
Mais, grace au ciel, je suis très loin d'aimer;
A fuir l'amour j'ai mis toute ma gloire.

SCENE IX.

LE MARQUIS, DIGNANT, BERTHE, MATHURIN.

BERTHE.

Ah! voici bien, pardienne, une autre histoire.

LE MARQUIS.

Quoi?

BERTHE.

Pour le coup c'est le droit du seigneur.
On nous enlève Acanthe.

LE MARQUIS.

Ah!

BERTHE.

Votre honneur
Sera honteux de cette vilenie;
Et je n'aurais pas cru cette infamie
D'un grand seigneur si bon, si libéral.

LE MARQUIS.

Comment? qu'est-il arrivé?

BERTHE.

Bien du mal...
Savez-vous pas qu'à peine chez son père
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins, alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont prise à mon nez,
Tout en riant, et vîte l'ont conduite.
Je ne sais où.

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur poursuite...
Holà! quelqu'un... ne perdez point de tems;
Allez, courez, que mes gardes, mes gens
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je; et, s'il faut ma présence,
J'irai moi-même.

BERTHE, *à son mari.*

Il parle tout de bon;
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont monseigneur regarde cette injure,
Que c'est à lui qu'on a pris la future.

LE MARQUIS.

Et vous son père, et vous qui l'aimez tant,
Vous qui perdez une si chère enfant,
Un tel trésor, un coeur noble, un coeur tendre,
Avez-vous pu souffrir, sans la défendre,
Que de vos bras on osât l'arracher?
Un tel malheur semble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle?
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Mon coeur gémit sur elle;
Mais je me trompe, ou j'ai dû presentir
Que par votre ordre on la faisait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle!
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle?
Allez-vous-en, laissez-moi, sortez tous.
Ah! s'il se peut, modérons mon courroux....
Non, vous, restez.

MATHURIN.

Qui? moi?

LE MARQUIS, *à Dignant.*

Non, vous, vous dis-je.

SCENE X.

LE MARQUIS, *sur le devant*; DIGNANT, *au fond.*

LE MARQUIS.

Je vois d'où part l'attentat qui m'afflige:
Le chevalier m'avait presque promis
De se porter à des coups si hardis:
Il croit au fond que cette gentillesse
Est pardonnable au feu de sa jeunesse;
Il ne sait pas combien j'en suis choqué.
A quel excès ce fou-là m'a manqué!
Jusqu'à quel point son procédé m'offense!
Il déshonore, il trahit l'innocence:
Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom!
Il est pêtri des vices de son père;
Il a ses traits, ses moeurs, son caractère
Il perira malheureux comme lui.

Je le renonce, et je veux qu'aujourd'hui
Il soit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
De vous parler ?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux :
Parle-moi d'elle.

DIGNANT.

Au transport douloureux
Où votre coeur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre personne :
Vous avez lu ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a présenté ?

LE MARQUIS.

Eh ! mon ami, suis-je en état de lire ?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire ?

DIGNANT.

Quoi ! ce paquet n'est pas encore ouvert ?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juste ciel ! ce dernier coup me perd.

LE MARQUIS.

Comment !...j'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas! vous deviez croire.
Que cet écrit était intéressant.

LE MARQUIS.

Eh! lisons vîte.... Une table à l'instant;
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah! mon maître!
Qu'aura-t-on fait, et qu'allez-vous connaître?

LE MARQUIS, *assis, examine le paquet.*

Mais ce paquet, qui n'est pas à mon nom
Est cacheté des sceaux de ma maison?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Lisons donc.

DIGNANT.

Cet étrange mystère
En d'autres tems aurait de quoi vous plaire;
Mais à présent il devient bien affreux.

LE MARQUIS, *lisant.*

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux...
Je vois d'abord que le ciel la fit naître
D'un sang illustre.. et cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux...
Quoi! Laure a mis ce dépôt précieux
Entre vos mains? quoi! Laure est donc sa mère?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais pourquoi lui serviez vous de père?
Indignement pourquoi la marier?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre ; et j'ai dû vous prier
En sa faveur....Sa mère infortunée
A l'indigence était abandonnée,
Ne subsistant que des nobles secours
Que par mes mains vous versiez tous les jours.

LE MARQUIS.

Il est trop vrai : je sais bien que mon père,
Fut envers elle autrefois trop sévere...
Quel souvenir!...Que souvent nous voyons
D'affreux secrets dans d'illustres maisons!...
Je le savais : le père de Gernance
De Laure, hélas ! séduisit l'innocence ;
Et mes parens, par un zele inhumain,
Avaient puni cet hymen clandestin.
Je lis je tremble. Ah ! douleur trop amère !
Mon cher ami, quoi ! Gernance est son frère !

DIGNANT.

Tout est connu.

LE MARQUIS.

Quoi ! c'est lui que je vois!...
Ah ! ce sera pour la dernière fois...
Sachons domter le courroux qui m'anime.
Il semble, ô ciel, qu'il connaisse son crime !
Que dans ses yeux je lis d'égarement !
Ah ! l'on n'est pas un coupable impunément.
Comme il rougit, comme il pâlit... le traître !
A mes regards il tremble de paraître.
C'est quelque chose.

SCENE XI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *de loin, se cachant le visage.*

Ah! monsieur.

LE MARQUIS.

Est-ce vous?
Vous, malheureux!

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux...

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offense
Dont je ressens l'indigne extravagance,
Qui pour jamais m'a servi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous, des remords! vous! est-il bien possible!

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS

Votre faute est horrible
Plus que vous ne pensez; mais votre coeur
Est-il sensible à mes soins, à l'honneur,
A l'amitié? vous sentez-vous capable
D'oser me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher?

LE CHEVALIER.

Comptez sur ma candeur :
Je suis un libertin, mais point menteur;
Et mon esprit, que le trouble environne,
Est trop ému pour abuser personne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout savoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai
Que, de débauche et d'ardeur enivré,
Plus que d'amour, j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au possesseur de ses jeunes appas,
Qu'à mon avis il ne mérite pas.
J'ai la conduite à la forêt prochaine,
Dans ce château de Laure et de Dormène :
C'est une faute, il est vrai; j'en convien;
Mais j'étais fou, je ne pensais à rien.
Cette Dormène, et Laure sa compagne,
Etaient encor bien loin dans la campagne :
En étourdi je n'ai point perdu tems;
J'ai commencé par des propos galans.
Je m'attendais aux communes alarmes,
Aux cris perçans, à la colère, aux larmes;
Mais qu'ai-je vu! la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur.
Tout ce qui fait respecter l'innocence
S'armait pour elle, et prenait sa defense :
J'ai recouru dans ces premiers momens
A l'art de plaire, aux égards séduisans,
Aux doux propos, à cette déférence

Qui fait souvent pardonner la licence;
Mais, pour réponse, Acanthe à deux genoux
M'a conjuré de la rendre chez vous;
Et c'est alors que ses yeux, moins sévères,
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de sa charmante main:
Dans cet état, sa grace attendrissante
Enhardissait mon ardeur imprudente;
Et, tout honteux de ma stupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel! comme elle a tancé ma hardiesse!
Oui, j'ai cru voir une chaste déesse!
Qui rejetait de son auguste autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah! poursuivez.

LE CHEVALIER.

Comment se peut-il faire
Qu'ayant vécu presque dans la misère,
Dans la bassesse et dans l'obscurité,
Elle ait cette air et cette dignité,
Ces sentimens, cet esprit, ce langage,
Je ne dis pas au-dessus du village,
De son état, de son nom, de son sang,
Mais convenable au plus illustre rang?
Non, il n'est point de mère respectable
Qui, condamnant l'erreur d'un fils coupable,

Le rappelât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'est écarté;
N'employant point l'aigreur et la colère,
Fière et décente, et plus sage qu'austère.
De vous sur-tout elle a parlé long-tems.

LE MARQUIS.

De moi?...

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens
Votre vertu, qui devait, disait-elle,
Etre à jamais ma honte ou mon modele.
Tout interdit, plein d'un respect,
Que je n'avais senti qu'à son aspect,
Je suis honteux; mes fureurs se captivent.
Dans ce moment les deux dames arrivent;
Et, me voyant maître de leur logis,
Avec Acanthe et deux ou trois bandits,
D'un juste effroi leur ame s'est remplie.
La plus âgée en tombe evanouie.
Acanthe en pleurs la presse dans ses bras:
Elle revient des portes du trépas;
Alors sur moi fixant sa triste vue,
Elle retombe, et s'écrie éperdue:
Ah! je crois voir Gernance... c'est son fils,
C'est lui... je meurs... A ces mots je frémis;
Et la douleur, l'effroi de cette dame
Au même instant ont passé dans mon ame.
Je tombe aux pieds de Dormène, et je sors,
Confus, soumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame est saisie
Charme mon coeur, et nous réconcilie.

Tenez, prenez ce paquet important,
Lisez bien vîte, et pesez mûrement...
Pauvre jeune homme! helas! comme il soupire!...
(Il lui montre l'endroit où il est dit qu'il est frère d'Acanthe.)
Tenez, c'est là, là sur tout qu'il faut lire.

LE CHEVALIER.

Ma soeur! Acanthe!...

LE MARQUIS.

Oui, jeune libertin.

LE CHEVALIER.

Oh! par ma foi, je ne suis pas devin...
Il faut tout reparer. Mais par l'usage
Je ne saurais la prendre en mariage:
Je suis son frère, et vous êtes cousin;
Payez pour moi.

LE MARQUIS.

Comment finir enfin
Honnêtement cette étrange aventure?
Ah! la voici... j'ai perdu la gageure.

SCENE XII.

Les acteurs Précédens, ACANTHE, COLETTE, DIGNANT.

ACANTHE.

Où suis-je ? hélas ! et quel nouveau malheur !
Je vois mon père avec mon ravisseur !

DIGNANT.

Madame, hélas ! vous n'avez plus de père.

ACANTHE.

Madame, à moi ! qu'entends-je ? quel mystère ?

LE MARQUIS.

Il est bien grand. Tout éprouve en ce jour
Les coups du sort et sur-tout de l'amour:
Je me soumets à leur pouvoir suprême.
Eh ! quel mortel fait son destin soi-même ?...
Nous sommes tous, madame à vos genoux:
Au lieu d'un père, acceptez un époux.

ACANTHE.

Ciel ! est-ce un rêve ?

LE MARQUIS.

On va tout vous apprendre:
Mais à nos voeux commencez par vous rendre,
Et par regner pour jamais sur mon coeur.

ACANTHE.

Moi ! comment croire un tel excès d'honneur ?

LE MARQUIS.

Vous, libertin, je vais vous rendre sage;

Et dès demain je vous mets en ménage
Avec Dormène : elle s'y résoudra.

LE CHEVALIER.

J'épouserai tout ce qu'il vous plaira.

COLETTE.

Et moi donc ?

LE MARQUIS.

Toi ! ne crois pas, ma mignonne,
Qu'en faisant tous les lots je t'abandonne :
Ton Mathurin te quittait aujourd'hui ;
Je te le donne ; il t'aura malgré lui.
Tu peux compter sur une dot honnête...
Allons danser, et que tout soit en fête.
J'avais cherché la sagesse ; et mon coeur,
Sans rien chercher, a trouvé le bonheur.

L'INDISCRET,

COMÉDIE.

EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, au mois d'Août 1725.

PERSONNAGES.

EUPHEMIE.
DAMIS.
HORTENSE.
TRASIMON.
CLITANDRE
NERINE.
PASQUIN.
Plusieurs laquais de Damis.

L'INDISCRET,

COMÉDIE

SCENE PREMIERE.

EUPHEMIE, DAMIS.

EUPHEMIE.

N'ATTENDEZ pas, mon fils, qu'avec un ton sévère
Je déploie à vos yeux l'autorité de mère:
Toujours prête à me rendre à vos justes raisons,
Je vous donne un conseil, et non pas des leçons;
C'est mon coeur qui vous parle, et mon experience
Fait que ce coeur pour vous se trouble par avance.
Depuis deux mois au plus vous étes à la cour:
Vous ne connaissez pas ce dangereux séjour;
Sur un nouveau venu le courtisan perfide
Avec malignité jette un regard avide,
Pénètre ses défauts, et, dès les prèmier jour,
Sans pitié le condamne, et même sans retour.
Craignez de ces messieurs la malice profonde.
Le premier pas, mon fils, que l'on fait dans le monde,
Est celui dont dépend le reste de nos jours:
Ridicule une fois, on vous le croit toujours;

L'impression demeure. En vain croissant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus sage,
On souffre encor long-tems de ce vieux préjugé;
On est suspect encor lorsqu'on est corrigé;
Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieillesse
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeunesse.
Connaissez donc le monde, et songez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez pour vous moins que pour
lui.

DAMIS.

Je ne sais où peut tendre un si long préambule.

EUPHEMIE.

Je vois qu'il vous paraît injuste et ridicule;
Vous méprisez des soins pour vous bien importans:
Vous m'en croirez un jour; il n'en sera plus tems.
Vous êtes indiscret. Ma trop longue indulgence
Pardonna ce défaut au feu de votre enfance;
Dans un âge plus mûr il cause ma frayeur.
Vous avez des talens, de l'esprit, et du coeur;
Mais croyez qu'en ce lieu tout rempli d'injustices
Il n'est point de vertu qui rachete les vices,
Qu'on cite nos défauts en toute occasion,
Que le pire de tout est l'indiscrétion,
Et qu'à la cour, mon fils, l'art le plus nécessaire
N'est pas de bien parler, mais de savoir se taire.
Ce n'est pas en ce lieu que la société
Permet ces entretiens remplis de liberté:
Le plus souvent ici l'on parle sans rien dire;
Et les plus ennuyeux savent s'y mieux conduire.
Je connais cette cour: on peut fort la blâmer;
Mais lorsqu'on y demeure, il faut s'y conformer:
Pour les femmes sur-tout, plein d'un égard extrême,

Parlez-en rarement, encôr moins de vous-même.
Paraissez ignorer ce qu'on fait, ce qu'on dit:
Cachez vos sentimens, et même votre esprit:
Sur-tout de vos secrets soyez toujours le maître:
Qui dit celui d'autrui doit passer pour un traître;
Qui dit le sien, mon fils, passe ici pour un sot.
Qu'avez-vous à répondre à cela?

DAMIS.

Pas le mot.
Je suis de votre avis: je hais le caractère
De quiconque n'a pas le pouvoir de se taire;
Ce n'est pas là mon vice; et loin d'être entiché
Du défaut qui par vous m'est ici reproché,
Je vous avoue enfin, Madame, en confidence,
Qu'avec vous trop long-tems j'ai gardé le silence,
Sur un fait dont pourtant j'aurai dû vous parler:
Mais souvent dans la vie il faut dissimuler.
Je suis amant aimé d'une veuve adorable,
Jeune, charmante, riche, aussi sage qu'aimable;
C'est Hortense. A ce nom jugez de mon bonheur
Jugez, s'il était su, de la vive douleur
De tous nos courtisans qui soupirent pour elle;
Nous leur cachons à tous notre ardeur mutuelle:
L'amour depuis deux jours a serré ce lien,
Depuis deux jours entiers; et vous n'en savez rien.

EUPHEMIE.

Mais j'étais à Paris depuis deux jours.

DAMIS.

Madame,
On n'a jamais brûlé d'une si belle flamme.

Plus l'aveu vous en plaît, plus mon coeur est content,
Et mon bonheur s'augmente en vous le racontant.

EUPHEMIE.

Je suis sûre, Damis, que cette confidence
Vient de votre amitié, non de votre imprudence.

DAMIS.

En doutez-vous?

EUPHEMIE.

Eh! eh.... mais enfin, entre nous,
Songez au vrai bonheur qui vient s'offrir à vous:
Hortense a des appas; mais de plus cette Hortense
Est le meilleur parti qui soit pour vous en France.

DAMIS.

Je le sais.

EUPHEMIE.

D'elle seule elle reçoit des loix,
Et le don de sa main dépendra de son choix.

DAMIS.

Et tant mieux.

EUPHEMIE.

Vous saurez flatter son caractère,
Ménager son esprit.

DAMIS.

Je fais mieux, je sais plaire.

EUPHEMIE.

C'est bien dit; mais, Damis, elle fuit les éclats;
Et les airs trop bruyans ne l'accomodent pas:
Elle peut, comme une autre, avoir quelque faiblesse;
Mais jusque dans ses goûts elle a de la sagesse,

Craint sur-tout de se voir en spectacle à la cour,
Et d'être le sujet de l'histoire du jour;
Le secret, le mystère est tout ce qui la flatte.

DAMIS.

Il faudra bien pourtant qu'enfin la chose éclate.

EUPHEMIE.

Mais près d'elle, en un mot, quel sort vous a produit?
Nul jeune homme jamais n'est chez elle introduit;
Elle fuit avec soin, en personne prudente,
De nos jeunes seigneurs le cohue éclatante.

DAMIS.

Ma foi! chez elle encor je ne suis pointreçu;
Je l'ai long-tems lorgnée, et, grace au ciel, j'ai plu.
D'abord elle rendit mes billets sans les lire;
Bientôt elle les lut, et daigne enfin m'écrire.
Dépuis près de deux jours je goûte un doux espoir;
Et je dois, en un mot, l'entretenir ce soir.

EUPHEMIE.

Eh bien! je veux aussi l'aller trouver moi-même.
La mère d'un amant qui nous plaît, qui nous aime
Est toujours, que je crois, reçue avec plaisir.
De vous adroitement je veux l'entretenir,
Et disposer son coeur à presser l'hyménée
Qui fera le bonheur de votre destinée.
Obtenez au plutôt et sa main et sa foi,
Je vous y servirai; mais n'en parlez qu'à moi.

DAMIS.

Non, il n'est pointailleurs, madame, je vous jure,

Une mère plus tendre, une amitié plus pure :
A vous plaire à jamais je borne tous mes voeux.

EUPHEMIE.

Soyez heureux, mon fils, c'est tout ce que je veux.

SCENE II.

DAMIS.

Ma mère n'a point tort; je sais bien qu'en ce monde
Il faut pour réussir une adresse profonde.
Hors dix ou douze amis à qui je puis parler,
Avec toute la cour je vais dissimuler.
Ça pour mieux essayer cette prudence extrême,
De nos secrets ici ne parlons qu'à nous-même;
Examinons un peu sans témoins, sans jaloux,
Tout ce que la fortune a prodigué pour nous.
Je hais la vanité, mais ce n'est point un vice
De savoir se connaître et se rendre justice.
On n'est pas sans esprit; on plaît; on a, je croi,
Aux petits cabinets l'air de l'ami du roi.
Il faut bien s'avouer que l'on est fait à peindre:
On danse, on chante, on boit, on sait parler et feindre.
Colonel à treize ans, je pense avec raison
Que l'on peut à trente ans m'honorer d'un bâton.
Heureux en ce moment, heureux en espérance,
Je garderai Julie, et vais avoir Hortense;
Possesseur une fois de toutes ses beautés,
Je lui ferai par jour vingt infidelités,

Mais sans troubler en rien la douceur du ménage,
Sans être soupçonné, sans paraître volage;
Et mangeant en six mois la moitié de son bien,
J'aurai toute la cour sans qu'on en sache rien.

SCENE III.

DAMIS, TRASIMON.

DAMIS.

Hé! bonjour, commandeur.

TRASIMON.

Aye! ouf! on m'estropie...

DAMIS.

Embrassons-nous encor, commandeur, je te prie.

TRASIMON.

Souffrez...

DAMIS.

Que je t'étouffe une troisieme fois.

TRASIMON.

Mais quoi?

DAMIS.

Déride un peu ce renfrogné minois;
Réjouis-toi, je suis le plus heureux des hommes.

TRASIMON.

Je venais pous vous dire....

DAMIS.

Oh! parbleu, tu m'assommes
Avec ce front glacé que tu portes ici.

TRASIMON

Mais je ne prétends pas vous rejouir aussi;

Vous avez sur les bras une fâcheuse affaire.

DAMIS.

Eh, eh ! pas si fâcheuse.

TRASIMON.

Erminie et Valère
Contre vous en ces lieux déclament hautement:
Vous avez parlé d'eux un peu légèrement;
Et même depuis peu le vieux seigneur Horace
M'a prié....

DAMIS.

Voilà bien de quoi je m'embarrasse!
Horace est un vieux fou, plutôt qu'un vieux seigneur,
Tout chamarré d'orgueil, pêtri d'un faux honneur,
Assez bas à la cour, important à la ville,
Et non moins ignorant qu'il veut paraître habile.
Pour madame Erminie, on sait assez comment
Je l'ai prise et quittée un peu trop brusquement.
Qu'elle est aigre, Erminie ! et qu'elle est tracassière !
Pour son petit amant, mon cher ami Valère;
Tu le connais un peu; parle: as-tu jamais vu
Un esprit plus guindé, plus gauche, plus tortu?...
A propos, on m'a dit hier en confidence
Que son grand frère aîné, cet homme d'importance,
Est reçu chez Clarice avec quelque faveur;
Que la grosse comtesse en creve de douleur.
Et toi, vieux commandeur, comment va la tendresse ?

TRASIMON.

Vous savez que le sexe assez peu m'intéresse.

DAMIS.

Je ne suis pas de même ; et le sexe, ma foi,
A la ville, à la cour, me donne assez d'emploi.
Ecoute ; il faut ici que mon coeur te confie
Un secret dont dépend le bonheur de ma vie.

TRASIMON.

Puis-je vous y servir ?

DAMIS.

Toi ? point du tout.

TRASIMON.

Eh bien !
Damis, s'il est ainsi, ne m'en dites donc rien.

DAMIS.

Le droit de l'amitié....

TRASIMON.

C'est cette amitié même
Qui me fait éviter avec un soin extrême
Le fardeau d'un secret au hasard confié,
Qu'on me dit par faiblesse, et non par amitié,
Dont tout autre que moi serait dépositaire,
Qui de mille soupçons est la source ordinaire,
Et qui peut nous combler de honte et de dépit.
Moi d'en avoir trop su, vous d'en avoir trop dit.

DAMIS.

Malgré toi, commandeur, quoi que tu puisses dire,
Pour te faire plaisir, je veux du moins te lire
Le billet qu'aujourd'hui....

TRASIMON.

Par quel empressement ?...

DAMIS.

Ah ! tu le trouveras écrit bien tendrement.

TRASIMON.

Puisque vous le voulez enfin...

DAMIS.

C'est l'amour même,
Ma foi, qui l'a dicté. Tu verras comme on m'aime.
La main qui me l'écrit le rend d'un prix... vois-tu....
Mais d'un prix...eh, morbleu! je crois l'avoir perdu.
Je ne le trouve point...Holà, la Fleur, la Brie!

SCENE IV.

DAMIS, TRASIMON, PLUSIEURS LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

MONSEIGNEUR?

DAMIS.

Remontez vîte à la galerie,
Retournez chez tous ceux que j'ai vus ce matin;
Allez chez ce vieux duc...Ah! je le trouve enfin;
Ces marauds l'ont mis là par pure étourderie.
(à ses gens.)
Laissez-nous. Commandeur, écoute, je te prie.

SCENE V.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE, *à Pasquin, tenant un billet à la main.*

Oui, tout le long du jour demeure en ce jardin;
Observe tout, vois tout, redis-moi tout; Pasquin!
Rends-moi compte, en un mot, de tous les pas d'Hortense
Ah! je saurai...

SCENE VI.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

DAMIS.

Voici le marquis qui s'avance.
Bonjour, marquis.

CLITANDRE, *un billet à la main.*

Bonjour.

DAMIS.

Qu'as-tu donc aujourd'hui?
Sur ton front à longs traits qui diable a peint l'ennui?
Tout le monde m'aborde avec un air si morne,
Que je crois...

CLITANDRE, *bas.*

Ma douleur, hélas n'a point de borne.

DAMIS.

Que marmottes-tu là?

CLITANDRE, *bas.*

Que je suis malheureux !

DAMIS.

Çà, pour vous égayer, pour vous plaire à tous deux!
Le marquis entendra le billet de ma belle.

CLITANDRE, *bas, en regardant le billet qu'il a entre les mains.*

Quel congé ! quelle lettre! Hortense. . Ah, la cruelle!

DAMIS, *à Clitandre.*

C'est un billet à faire expirer un jaloux.

CLITANDRE.

Si vous êtes aimé, que votre sort est doux!

DAMIS.

Il le faut avouer, les femmes de la ville,
Ma foi, ne sauvent point écrire de ce style.
(il lit.)

« Enfin je cède aux feux dont mon coeur est épris;
» Je voulais le cacher, mais j'aime à vous le dire;
« Eh ! pourquoi ne vous point écrire.
» Ce que cent fois mes yeux vous ont sans doute
» appris ?
« Oui, mon cher Damis, je vous aime,
« D'autant plus que mon coeur, peu propre à s'en-
» flammer,
» Craignant votre jeunesse, et se craignant lui-mê-
» me;
« A fait ce qu'il a pu pour ne vous point aimer,
» Puissé-je, après l'aveu d'une telle faiblesse,
« Ne me la jamais réprocher !
« Plus je vous montre ma tendresse,

» Et plus à tous les yeux vous devez la cacher. »

TRASIMON.

Vous prenez très grand soin d'obéir à la dame,
Sans doute, et vous brûlez d'une discrete flamme.

CLITANDRE.

Heureux qui, d'une femme adorant les appas,
Reçoit de tels billets, et ne les montre pas!

DAMIS.

Vous trouvez donc la lettre...

TRASIMON.

Un peu forte.

CLITANDRE.

Adorable.

DAMIS.

Celle qui me l'écrit est cent fois plus aimable;
Que vous seriez charmés si vous saviez son nom!
Mais dans ce monde il faut de la discretion.

TRASIMON.

Oh! nous n'exigeons point de telle confidence.

CLITANDRE.

Damis, nous nous aimons, mais c'est avec prudence.

TRASIMON

Loin de vouloir ici vous forcer de parler...

DAMIS.

Non, je vous aime trop pour rien dissimuler.
Je vois que vous pensez, et la cour le publie,
Que je n'ai d'autre affaire ici qu'avec Julie.

CLITANDRE.

On le dit d'après vous, mais nous n'en croyons rien.

DAMIS.

Oh! crois... jusqu'à présent la chose allait
bien,
Nous nous étions aimés, quittés, repris encoı
On en parle par-tout.

TRASIMON.

Non, tout cela s'igno

DAMIS.

Tu crois qu'à cet oison je suis fort attaché,
Mais, par ma foi, j'en suis très faiblement to

TRASIMON.

Ou fort, ou faiblement, il ne m'importe guè

DAMIS.

La Julie est aimable, il est vrai; mais légère
L'autre est ce qu'il me faut, et c'est solidem
Que je l'aime.

CLITANDRE.

Enfin donc cet objet si charmı

DAMIS.

Vous m'y forcez; allons, il faut bien vous
prendre:
Regarde ce portrait, mon cher ar ' Clitandre
Ça, dis-moi si jamais tu vis de tes deux yeu:
Rien de plus adorable et de plus gracieux?
C'est Macé qui l'a peint; c'est tout dire, et je
Que tu reconnaîtras....

CLITANDRE.

Juste ciel! c'est Hor

DAMIS.

Pourquoi t'en étonner?

TRASIMON.

Vous oubliez, monsieur,
Qu'Hortense est ma cousine, et chérit son honneur,
Et qu'un pareil aveu ...

DAMIS.

Vous nous la donnez bonne;
J'ai six cousines, moi, que je vous abandonne;
Et je vous les verrais lorgner, tromper, quitter,
Imprimer leurs billets, sans m'en inquiéter.
Il nous ferait beau voir dans nos humeurs chagrines
Prendre avec soin sur nous l'honneur de nos cousines!
Nous aurions trop à faire à la cour; et, ma foi,
C'est assez que chacun réponde ici pour soi.

TRASIMON.

Mais Hortense, monsieur...

DAMIS.

Eh bien! oui, je l'adore;
Elle n'aime que moi, je vous le dis encore;
Et je l'épouserai pour vous faire enrager.

CLITANDRE, *à part.*

Ah! plus cruellement pouvait-on m'outrager?

DAMIS.

Nos noces, croyez-moi, ne seront point secretes;
Et vous n'en serez pas, tout cousin que vous êtes.

TRASIMON.

Adieu, monsieur Damis: on peut vous faire voir
Que sur une cousine on a quelque pouvoir.

SCENE VII.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS.

Que je hais ce censeur, et son air pédantesqu
Et tous ces faux éclats de vertu romanesque !
Qu'il est sec ! qu'il est brut ! et qu'il est ennuyeı
Mais tu vois ce portrait d'un oeil bien curieux ?

CLITANDRE, *à part*.

Comme ici de moi-même il faut que je sois maît
Qu'il faut dissimuler !

DAMIS.

Tu remarques peut-être
Qu'au coin de cette boîte il manque un des bı
lans ?
Mais tu sais que la chasse hier dura long-tems ;
A tout moment on tombe, on se heurte, on s'
croche:
J'avais quatre portraits ballottés dans ma poch
Celui-ci par malheur fut un peu maltraité ;
La boîte s'est rompue, un brillant a sauté.
Parbleu, puisque demain tu t'en vas à la ville,
Passe chez la Frenaye ; il est cher, mais habile
Choisis, comme pour toi, l'un de ses diamans:
Je lui dois, entre nous, plus de vingt mille fra
Adieu : ne montre au moins ce portrait à person

CLITANDRE, *à part*.

Où suis-je ?

DAMIS.

Adieu, marquis : à toi je m'abandonn
Sois discret.

CLITANDRE, *à part.*

Se peut-il ?

DAMIS, *revenant.*

J'aime un ami prudent:
Va, de tous mes secrets tu seras confident.
Eh ! peut-on posséder ce que le coeur desire,
Etre heureux, et n'avoir personne à qui le dire ?
Peut-on garder pour soi, comme un dépôt sacré,
L'insipide plaisir d'un amour ignoré ?
C'est n'avoir point d'amis qu'être sans confiance;
C'est n'être point heureux que de l'être en silence.
Tu n'as vu qu'un portrait, et qu'un seul billet doux

CLITANDRE.

Eh! bien.

DAMIS.

L'on m'a donné, mon cher, un rendez-vous.

CLITANDRE, *à part.*

Ah ! je frémis.

DAMIS.

Ce soir, pendant le bal qu'on donne,
Je dois, sans être vu ni suivi de personne,
Entretenir Hortense, ici dans ce jardin.

CLITANDRE, *à part.*

Voici le dernier coup. Ah ! je succombe enfin.

DAMIS.

Là, n'es-tu pas charmé de ma bonne fortune ?

CLITANDRE.

Hortense doit vous voir ?

DAMIS.

Oui, mon cher, sur la brune:
Mais le soleil qui baisse amène ces momens,

Ces momens fortunés, desirés si long-tems.
Adieu. Je vais chez toi rajuster ma parure,
De deux livres de poudre orner ma chevelur
De cent parfums exquis mêler la douce ode
Puis paré triomphant, tout plein de mon bo
Je reviendrai soudain finir notre aventure.
Toi, rode près d'ici, marquis, je t'en conju
Pour te faire un peu part de ces plaisirs si d
Je te donne le soin d'écarter les jaloux.

SCENE VIII.

CLITANDRE.

Ai-je assez retenu mon trouble et ma colè
Hélas! après un an de mon amour sincère,
Hortense en ma faveur enfin s'attendrissait;
Las de me résister, son coeur s'amollissait.
Damis en un moment la voit, l'aime, et sait
Ce que n'ont pu deux ans un moment l'a su
On le prévient! On donne à ce jeune éventé
Ce portrait que ma flamme avait tant mérité
Il reçoit une lettre . . Ah! celle qui l'envoie.
Par un pareil billet m'eût fait mourir de joie
Et, pour combler l'affront dont je suis outra
Ce matin par écrit j'ai reçu mon congé.
De cet écervelé la voilà donc coiffée!
Elle veut à mes yeux lui servir de trophée.
Hortense, ah, que mon coeur vous connaissai
mal!

SCENE IX.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

Enfin, mon cher Pasquin, j'ai trouvé mon rival.

PASQUIN.

Hélas! monsieur, tant pis.

CLITANDRE.

C'est Damis que l'on aime;
Oui, c'est cet étourdi.

PASQUIN.

Qui vous l'a dit?

CLITANDRE.

Lui-même.
L'indiscret, à mes yeux de trop d'orgueil enflé,
Vient se vanter à moi du bien qu'il m'a volé.
Vois ce portrait, Pasquin. C'est par vanité pure
Qu'il confie à mes mains cette aimable peinture;
C'est pour mieux triompher. Hortense! eh! qui l'eût cru
Que jamais près de vous Damis m'aurait perdu?

PASQUIN.

Damis est bien joli.

CLITANDRE, *prenant, Pasquin à la gorge.*

Comment? tu prétends, traître,
Qu'un jeune fat....

PASQUIN.

Aye! ouf! il est vrai que peut-être...

Eh, ne m'étranglez pas! Il n'a que du caquet...
Mais son air... entre nous, c'est un vrai freluquet.

CLITANDRE.

Tout frelouquet qu'il est, c'est lui qu'on me préfère.
Il faut montrer ici ton adresse ordinaire.
Pasquin, pendant le bal que l'on donne ce soir,
Hortense et mon rival doivent ici se voir.
Console-moi, sers-moi, rompons cette partie.

PASQUIN.

Mais, monsieur...

CLITANDRE.

Ton esprit est rempli d'industrie,
Tout est à toi: voilà de l'or à pleines mains.
D'un rival imprudent dérangeons les desseins;
Tandis qu'il va parer sa petite personne,
Tâchons de lui voler les momens qu'on lui donne.
Puisqu'il est indiscret, il en faut profiter;
De ces lieux, en un mot, il le faut écarter.

PASQUIN.

Croyez-vous me charger d'une facile affaire?
J'arrêterais, monsieur, le cours d'une rivière,
Un cerf dans une plaine, un oiseau dans les airs,
Un poëte entêté qui récite ses vers,
Une plaideuse en feu qui crie à l'injustice,
Un Manceau tonsuré qui court un bénéfice,
La tempête, le vent, le tonnerre et ses coups,
Plutôt qu'un petit-maître allant en rendez-vous.

CLITANDRE.

Veux-tu m'abandonner à ma douleur extrême?

PASQUIN.

Attendez. Il me vient en tête un stratagême.
Hortense ni Damis ne m'ont jamais vu?

CLITANDRE.

Non.

PASQUIN.

Vous avez en vos mains un sien portrait?

CLITANDRE.

Oui.

PASQUIN.

Bon.

Vous avez un billet que vous écrit la belle?

CLITANDRE.

Hélas! il est trop vrai.

PASQUIN.

Cette lettre cruelle
Est un ordre bien net de ne lui parler plus?

CLITANDRE.

Eh! oui, je le sais bien.

PASQUIN.

La lettre est sans dessus?

CLITANDRE.

Eh! oui bourreau.

PASQUIN.

Prêtez vîte et portrait et lettre.
Donnez.

CLITANDRE.

En d'autres mains, qui, moi, j'irais remettre
Un portrait confié?...

PASQUIN.

Voilà bien des façons:
Le scrupule est plaisant Donnez-moi ces chiffons.

CLITANDRE.

Mais...

PASQUIN.

Mais reposez-vous de tout sur ma prudence.

CLITANDRE.

Tu veux . . .

PASQUIN.

Eh! dénichez. Voici madame Hortense.

SCENE X.

HORTENSE, NERINE.

HORTENSE.

Nerine, j'en conviens, Clitandre est vertueux;
Je connais la constance et l'ardeur de ses feux:
Il est sage, discret, honnête homme, sincère;
Je le dois estimer; mais Damis sait me plaire:
Je sens trop, aux transports de mon coeur combattu,
Que l'amour n'est jamais le prix de la vertu.
C'est par les agrémens que l'on touche une femme;
Et pour une de nous que l'amour prend par l'ame,
Nérine, il en est cent qu'il séduit par les yeux.
J'en rougis. Mais Damis ne vient point en ces lieux!

NERINE.

Quelle vivacité! quoi! cette humeur si fière . . .?

HORTENSE.

Non, je ne devais pas arriver la première.

NERINE.

Au premier rendez-vous vous avez du dépit?

HORTENSE.

Damis trop fortement occupe mon esprit.

Sa mère, ce jour même, a su, par sa visite,
De son fils dans mon coeur augmenter le mérite.
Je vois bien qu'elle veut avancer le moment
Où je dois pour époux accepter mon amant:
Mais je veux en secret lui parler à lui-même,
Sonder ses sentimens.

NERINE.

Doutez-vous qu'il vous aime?

HORTENSE.

Il m'aime, je le crois, je le sais. Mais je veux
Mille fois de sa bouche entendre ses aveux;
Voir s'il est en effet si digne de me plaire;
Connaître son esprit, son coeur, son caractère;
Ne point céder, Nerine, à ma prévention,
Et juger, si je puis, de lui sans passion.

SCENE XI.

HORTENSE, NERINE, PASQUIN.

PASQUIN.

MADAME, en grand secret, monsieur Damis mon
maître...

HORTENSE.

Quoi! ne viendrait-il pas?

PASQUIN.

Non.

NERINE.

Ah, le petit traître!

HORTENSE.

Il ne viendra point?

PASQUIN.

Non; mais, par bon procédé,
Il vous rend ce portrait dont il est excédé.

HORTENSE.

Mon portrait!

PASQUIN.

Reprenez vîte la miniature.

HORTENSE.

Je doute si je veille.

PASQUIN.

Allons, je vous conjure,
Dépêchez-moi, j'ai hâte; et, de sa part, ce soir,
J'ai deux portraits à rendre, et doux à recevoir.
Jusqu'au revoir. Adieu.

HORTENSE.

Ciel, quelle perfidie!
J'en mourrai de douleur.

PASQUIN.

De plus, il vous supplie
De finir la lorgnade, et chercher aujourd'hui,
Avec vos airs princés, d'autres dupes que lui.

SCENE XII.

HORTENSE, NERINE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS, *dans le fond du théâtre.*

Je verrai dans ce lieu la beauté qui m'engage.

PASQUIN.

C'est Damis. Je suis pris. Ne perdons point courage.
(il court à Damis, et le tire à part.)
Vous voyez, monseigneur, un des grisons secrets
Qui d'Hortense par-tout va portant les poulets.
J'ai certain billet doux de sa part à vous rendre.

HORTENSE.

Quel changement! quel prix de l'amour le plus tendre!

DAMIS.

Lisons.
(il lit.)
Hom...hom... « Vous méritez de me charmer.
» Je sens à vos vertus ce que je dois d'estime....
» Mais je ne saurais vous aimer ».
Est-il un trait plus noir et plus abominable?
Je ne me croyais pas à ce point estimable.
Je veux que tout ceci soit public à la cour,
Et j'en informerai le monde dès ce jour.
La chose assurément vaut bien qu'on la publie.

HORTENSE, *à l'autre bout du theâtre.*

A-t-il pu jusque-là pousser son infamie?

DAMIS.

Tenez; c'est là le cas qu'on fait de tels écrits.
(il déchire le billet.)

PASQUIN, *allant à Hortense.*

Je suis honteux pour vous d'un si cruel mépris.
Madame, vous voyez de quel air il déchire
Les billets qu'à l'ingrat vous daignâtes écrire.

HORTENSE.

Il me rend mon portrait! Ah! périsse à jamais
Ce malheureux crayon de mes faibles attraits!
(elle jette son portrait.)

PASQUIN, *revenant à Damis.*

Vous voyez: devant vous l'ingrate met en pieces
Votre portrait, monsieur.

DAMIS.

Il est quelques maîtresses
Par qui l'original est un peu mieux reçu.

HORTENSE.

Nérine, quel amour mon coeur avait conçu!
(à Pasquin.)
Prends ma bourse. Dis-moi pour qui je suis trahie,
A quel heureux objet Damis me sacrifie.

PASQUIN.

A cinq ou six beautés, dont il se dit l'amant,
Qu'il sert toutes bien mal, qu'il trompe également;
Mais sur-tout à la jeune, à la belle Julie.

DAMIS, *s'étant avancé vers Pasquin.*

Prends ma bague, et dis-moi, mais sans fripponnerie,
A quel impertinent, à quel fat de la cour,
Ta maîtresse aujourd'hui prodigue son amour.

PASQUIN.

Vous méritez, ma foi, d'avoir la préference;
Mais un certain abbé lorgne de près Hortense;
Et chez elle, de nuit, par le mur du jardin,
Je fais entrer par fois Trasimon son cousin.

DAMIS.

Parbleu, j'en suis ravi. J'en apprends là de belles.
Et je veux en chansons mettre un peu ces nouvelles.

HORTENSE.

C'est le comble, Nérine, au malheur de mes feux,
De voir que tout ceci va faire un bruit affreux.
Allons, loin de l'ingrat je vais cacher mes larmes.

DAMIS.

Allons, je vais au bal montrer un peu mes charmes.

PASQUIN, *à Hortense.*

Vous n'avez rien, madame, à desirer de moi?
(*à Damis.*
Vous n'avez nul besoin de mon petit emploi?
Le ciel vous tienne en paix.

SCENE XIII.

HORTENSE, DAMIS, NERINE.

HORTENSE, *revenant.*

D'où vient que je demeure?

DAMIS.

Je devrais être au bal, et danser à cette heure.

HORTENSE.

Il rêve. Hélas! d'Hortense il n'est point occupé.

DAMIS.

Elle me lorgne encore, ou je suis fort trompé:
Il faut que je m'approche.

HORTENSE.

Il faut que je le fuie.

DAMIS.

Fuir, et me regarder! ah! quelle perfidie!
Arrêtez. A ce point pouvez-vous me trahir?

HORTENSE.

Laissez-moi m'efforcer, cruel, à vous haïr.

DAMIS.

Ah! l'effort n'est pas grand, graces à vos caprices.

HORTENSE.

Je le veux, je le dois, grace à vos injustices.

DAMIS.

Ainsi, du rendez-vous prompts à nous en aller,
Nous n'étions donc venus que pour nous quereller?

HORTENSE

Que ce discours, ô ciel! est plein de perfidie.
Alors, que l'on m'outrage, et qu'on aime Julie!

DAMIS.

Mais l'indigne billet que de vous j'ai reçu?

HORTENSE.

Mais mon portrait enfin que vous m'avez rendu?

DAMIS.

Moi, je vous ai rendu votre portrait, cruelle?

HORTENSE.

Moi, j'aurais pu jamais vous écrire, infidele,
Un billet, un seul mot qui ne fût point d'amour?

DAMIS.

Je consens de quitter le roi, toute la cour,
La faveur où je suis, les postes que j'espère,

N'être jamais de rien, cesser par-tout de plaire:
S'il est vrai qu'aujourd'hui je vous ai renvoyé
Ce portrait à mes mains par l'amour confié.

HORTENSE.

Je fais plus. Je consens de n'être point aimée
De l'amant dont mon ame est malgré moi charmée,
S'il a reçu de moi ce billet prétendu.
Mais voilà le portrait, ingrat, qui m'est rendu;
Ce prix trop méprisé d'une amitié trop tendre,
Le voilà: pouvez-vous . .

DAMIS.

Ah! j'apperçois Clitandre.

SCENE XIV.

HORTENSE, DAMIS, CLITANDRE, NERINE, PASQUIN.

DAMIS.

Viens--ça, marquis, viens-ça. Pourquoi fuis-tu d'ici?
Madame, il peut d'un mot débrouiller tout ceci.

HORTENSE.

Quoi! Clitandre saurait....

DAMIS.

Ne craignez rien, madame;
C'est un ami prudent à qui j'ouvre mon ame:
Il est mon confident, qu'il sois le vôtre aussi.
Il faut...,

HORTENSE.
Sortons, Nérine: ô ciel! quel étourdi!

SCENE XV.

DAMIS, CLITANDRE, PASQUIN.

DAMIS.

Ah! marquis, je ressens la douleur la plus vive.
Il faut que je te parle... il faut que je la suive.
Attends-moi.
(*à Hortense.*)
Demeurez. Ah! je suivrai vos pas.

SCENE XVI.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

Je suis, je l'avoûrai, dans un grand embarras.
Je les croyais tous deux brouillés sur ta parole.

PASQUIN.
Je le croyais aussi. J'ai bien joué mon rôle;
Ils se devraient haïr tous deux assurément:
Mais pour se pardonner il ne faut qu'un moment.

CLITANDRE.
Voyons un peu tous deux le chemin qu'ils vont prendre.

PASQUIN.
Vers son appartement Hortense va se rendre.

CLITANDRE.

Damis marche après elle; Hortense au moins le fuit.

PASQUIN.

Elle fuit faiblement, et son amant la suit.

CLITANDRE.

Damis en vain lui parle; on détourne la tête.

PASQUIN.

Il est vrai; mais Damis de tems en tems l'arrête.

CLITANDRE.

Il se met à genoux : il reçoit des mépris.

PASQUIN.

Ah! vous êtes perdu, l'on regarde Damis.

CLITANDRE.

Hortense entre chez elle enfin, et le renvoie.
Je sens des mouvemens de chagrin et de joie,
D'espérance et de crainte, et ne puis deviner
Où cette intrigue-ci pourra se terminer.

SCENE XVII.

CLITANDRE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

Ah! marquis, cher marquis, parle; d'où vient qu'Hortense
M'ordonne en grand secret d'éviter sa présence;
D'où vient que son portrait, que je fie à ta foi,
Se trouve entre ses mains? Parle, réponds, dis-moi.

CLITANDRE.

Vous m'embarrassez fort.

DAMIS, *à Pasquin.*

Et vous, monsieur le traître,
Vous, le valet d'Hortense, ou qui prétendez l'être,
Il faut que vous mouriez en ce lieu de ma main.

PASQUIN, *à Clitandre.*

Monsieur, protégez-nous.

CLITANDRE, *à Damis.*

Eh! monsieur...

DAMIS.

C'est en vain...

CLITANDRE.

Epargnez ce valet, c'est moi qui vous en prie.

DAMIS.

Quel si grand intérêt peux-tu prendre à sa vie.

CLITANDRE.

Je vous en prie encore, et sérieusement.

DAMIS.

Par amitié pour toi je diffère un moment.
Çà, maraud, apprends-moi la noirceur effroyable.

PASQUIN.

Ah! monsieur, cette affaire est embrouillée en diable;
Mais je vous apprendrai de surprenans secrets,
Si vous me promettez de n'en parler jamais.

DAMIS.

Non, je ne promets rien, et je veux tout apprendre.

PASQUIN.

Monsieur, Hortense arrive, et pourrait nous entendre.

(*à Clitandre.*)
Ah! monsieur, que dirai-je? Hélas! je suis à bout.
Allons tous trois au bal, et je vous dirai tout.

SCENE XVIII.

HORTENSE, *un masque à la main et en domino*, TRASIMON, NERINE.

TRASIMON.

Oui, croyez, ma cousine, et faites votre compte
Que ce jeune éventé nous couvrira de honte.
Comment! montrer par-tout et lettres et portrait!
En public! à moi-même! Après un pareil trait
Je prétends de ma main lui brûler la cervelle.

HORTENSE, *à Nérine*.

Est-il vrai que Julie à ses yeux soit belle,
Qu'il en soit amoureux?

TRASIMON.

Il importe fort peu:
Mais qu'il vous déshonore, il m'importe, morbleu,
Et je sais l'intérêt qu'un parent doit y prendre.

HORTENSE *à Nérine*.

Crois-tu que pour Julie il ait eu le coeur tendre?
Qu'en penses-tu? dis-moi.

NERINE.

Mais l'on peut aujourd'hui
Aisément, si l'on veut, savoir cela de lui.

HORTENSE.

Son indiscrétion, Nerine, fût extrême:
Je devrais le haïr; peut-être que je l'aime.
Tout-à-l'heure, en pleurant, il jurait devant toi
Qu'il m'aimerait toujours, et sans parler de moi.
Qu'il voulait m'adorer, et qu'il saurait se taire.

TRASIMON.

Il vous a promis là bien plus qu'il ne peut faire.

HORTENSE.

Pour la dernière fois je le veux éprouver.
Nerine, il est au bal; il faut l'aller trouver.
Déguise-toi; dis-lui qu'avec impatience.
Julie ici l'attend dans l'ombre et le silence.
L'artifice est permis sous ce masque trompeur,
Qui du moins de mon front cachera la rougeur:
Je paraîtrai Julie aux yeux de l'infidele;
Je saurai ce qu'il pense et de moi-même, et d'elle:
C'est de cet entretien que dépendra mon choix.
(*à Trasimon.*)
Ne vous écartez point, restez près de ce bois,
Tâchez auprès de vous de retenir Clitandre:
L'un et l'autre en ces lieux daignez un peu m'attendre;
Je vous appellerai quand il en sera tems.

SCENE XIX.

HORTENSE, *seule, en domino, et son masque à la main.*

Il faut fixer enfin mes voeux trop inconstans.
Sachons, sous cet habit, à ses yeux travestie,
Sous ce masque, et sur-tout sous ce nom de Julie,
Si l'indiscrétion de ce jeune éventé
Fut un excès d'amour ou bien de vanité,
Si je dois le haïr ou lui donner sa grace.
Mais déja je le vois.

SCENE XX.

HORTENSE, *en domino et masquée*, DAMIS.

DAMIS, *sans voir Hortense.*

C'est donc ici la place
Où toutes les beautés donnent leur rendez-vous?
Ma foi, je suis assez à la mode, entre nous.
Oui, la mode fait tout, décide tout en France;
Elle régle les rangs, l'honneur, la bienséance,
Le mérite, l'esprit, les plaisirs.

HORTENSE, *à part.*

L'étourdi!

DAMIS.

Ah! si pour mon bonheur on peut savoir ceci,
Je veux qu'avant deux ans la cour n'ait point de belle
A qui l'amour pour moi ne tourne la cervelle.

Il ne s'agit ici que de bien débuter.
Bientôt Eglé, Doris... Mais qui les peut compter?
Quels plaisirs! quelle file!

HORTENSE, *à part.*

Ah! la tête légère!

DAMIS.

Ah! Julie, est-ce vous? vous qui m'êtes si chère!
Je vous connais malgré ce masque trop jaloux,
Et mon coeur amoureux m'avertit que c'est vous.
Otez, Julie, ôtez ce masque impitoyable;
Non, ne me cachez point ce visage adorable,
Ce front, ces doux regards, cet aimable souris,
Qui de mon tendre amour sent la cause et le prix.
Vous êtes en ces lieux la seule que j'adore.

HORTENSE.

Non, de vous mon humeur n'est pas connue encore.
Je ne voudrais jamais accepter votre foi,
Si vous aviez un coeur qui n'eût aimé que moi.
Je veux que mon amant soit bien plus à la mode,
Que de ses rendez-vous le nombre l'incommode,
Que par trente grisons tous ses pas soient comptés,
Que mon amour vainqueur l'arrache à cent beautés,
Qu'il me fasse ser-tout de brillans sacrifices;
Sans cela je ne puis accepter ses services:
Un amant moins couru ne me saurait flatter.

DAMIS.

Oh! j'ai sur ce pied-là de quoi vous contenter:
J'ai fait en peu de tems d'assez belles conquêtes;
Je pourrais me vanter de fortunes honnêtes;
Et nous sommes courus de plus d'une beauté
Qui pourrait de tout autre enfler la vanité.

Nous en citerions bien qui font les difficiles,
Et qui sont avec nous passablemant faciles.

HORTENSE.

Mais encore?

DAMIS.

Eh!...ma foi, vous n'avez qu'à parler,
Et je suis prêt, Julie, à vous tout immoler.
Voulez-vous qu'à jamais mon coeur vous sacrifie
La petite Isabelle et la vive Erminie,
Clarice, Eglé, Doris?....

HORTENSE.

Quelle offrande est-ce là?
On m'offre tous les jours ces sacrifices-là;
Ces dames, entre nous, sont trop souvent quittées
Nommez-moi des beautésqui soient plus respectées,
Et dont je puisse au moins triompher sans rougir.
Ah! si vous aviez pu forcer à vous chérir
Quelque femme à l'amour jusqu'alors insensible,
Aux manèges de cour toujours inaccessible,
De qui la bienséance accompagnât les pas,
Qui, sage en sa conduite, évitât les éclats,
Enfin qui pour vous seuleût eu quelque faiblesse...

DAMIS, *s'asseyant auprès d'Hortense.*

Ecoutez. Entre nous, j'ai certaine maîtresse
A qui ce portrait-la ressemble trait pour trait:
Mais vous m'accuseriez d'être trop indiscret.

HORTENSE.

Point, point.

DAMIS.

Si je n'avais quelque peu de prudence,
Si je voulais parler, je nommerais Hortense.
Pourquoi donc à ce nom vous éloigner de moi?
Je n'aime point Hortense alors que je vous voi;
Elle n'est près de vous ni touchante ni belle:
De plus; certain abbé fréquente trop chez elle;
Et de nuit, entre nous, Trasimon son cousin
Passe un peu trop souvent par le mur du jardin.

HORTENSE, *à part.*

A l'indiscrétion joindre la calomnie!

(*haut.*)

Contraignons-nous encore. Ecoutez, je vous prie;
Comment avec Hortense êtes-vous, s'il vous plait?

DAMIS.

Du dernier bien: je dis la chose comme elle est.

HORTENSE, *à part.*

Peut-on plus loin pousser l'audace et l'imposture!

DAMIS.

Non, je ne vous mens point; c'est la vérité pure.

HORTENSE, *à part.*

Le traître!

DAMIS.

Eh, sur cela quel est votre souci?
Pour parler d'elle enfin sommes-nous donc ici?
Daignez, daignez plutôt.....

HORTENSE.

Non, je ne saurais croire
Qu'elle vous ait cédé cette entière victoire.

DAMIS.

Je vous dis que j'en ai la preuve par écrit.

HORTENSE.
Je n'en crois rien du tout.
DAMIS.
Vous m'outrez de dépit.
HORTENSE.
Je veux voir par mes yeux.
DAMIS.
C'est trop me faire injure.
(*il lui donne la lettre.*)
Tenez donc: vous pouvez connaître l'écriture.
HORTENSE, *se démasquant.*
Oui, je la connais, traître ! et je connais ton coeur.
J'ai réparé ma faute, enfin ; et mon bonheur
M'a rendu pour jamais le portrait et la lettre
Qu'à ces indignes mains j'avais osé commettre.
Il est tems ; Trasimon, Clitandre, montrez-vous.

SCENE XXI.

HORTENSE, DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

HORTENSE, *à Clitandre.*

Si je ne vous suis point un objet de courroux,
Si vous m'aimez encore, à vos loix asservie,
Je vous offre ma main, ma fortune et ma vie.
CLITANDRE.
Ah ! madame, à vos pieds un malheureux amant
Devrait mourir de joie et de saisissement.

TRASIMON, *à Damis.*
Je vous l'avais bien dit que je la rendrais sage.
C'est moi seul, mons Damis, qui fais ce mariage.
Adieu: possédez mieux l'art de dissimuler.

DAMIS.
Juste ciel! desormais à qui peut-on parler?

Fin du Tome neuvième.

